

LIGNES D'ERRE

La force de l'intuition



Jean-Marie PARENT

Faire la peau aux désirs parasites
sublimer le ressentiment
observer c'est tout
absence
rêverie
paix

Du même auteur

Passions à l'Oeuvre, Editions Praelego, 2010

Une Kumpania, Editions Photos Touraine, 2011

Esprits voyageurs, Editions L'Harmattan, 2012

Philojazz, Editions L'Harmattan, 2013

Emouvances, Editions L'Harmattan, 2014

Le Carnaval des Mimes, Editions L'Harmattan, 2015

L'ego chatouilleux du Bouddha, Edition999 en ligne, 2016

Sentinelles de papier, Edition999 en ligne, 2017

Echographies, Parole sidérée, Edition999 en ligne, 2018

Esprits nomades, Exils à l'œuvre, 2019 / 20, Edition999 en ligne

Lignes d'erre, 2020

** Blog et site de l'auteur : *LegoBaladin, Agora37*

** [Photos, illustrations et schémas de l'auteur](#)

« *Il court il court le furet, le furet du bois joli... Il est passé par ici, il repassera par là...* » La rengaine enfantine dit bien toutes nos envies d'espaces, autant que l'infinité des figures d'écriture de soi qui ancrent nos récits.

C'est Descartes visant un point dans la forêt obscure, et dirigeant résolument sa marche vers le lieu rassurant où l'attend son *cogito*. C'est Spinoza déroulant un *conatus* qui attribue à chacun la puissance de persévérer dans son être. C'est Nietzsche et le défi lancé à tous d'un *Eternel retour* obstiné des choses et des actes.

C'est enfin le narrateur de la *Recherche* puisant la force de crapahuter avec délices dans les dédales d'une mémoire toujours en chantier, à jamais mise à nu. Mémoire disponible au décryptage, à décliner sur le mode d'un présent rendu à l'éternité.

Ainsi nos géométries dans l'espace ne cessent-elles d'inventer qui nous sommes et devenons à chaque instant. « *Un point c'est tout* », atteste le langage courant. On pourrait en dire autant d'une ligne, d'une courbe, d'un volume. D'une triangulation ou d'une quadrature. D'une horizontale sans fin comme d'une verticale plombée de désirs.

Toutes nos représentations ont ceci de commun qu'elles inventent leurs propres entrelacs à nuls autres pareils, de ces pistes aux tracés improbables que nous reconnâtrons ensuite comme marquées au sceau de notre logique personnelle, singulière. Nous sommes aussi ces géométries dans l'espace.

A la question familière, toujours réitérée : « *Comment allez-vous ?* », la réponse passe-partout nous dicterait alors un « *Je vais* » toujours juste puisque délesté de tentation passionnelle, de toute attente d'autre chose que ce dont se nourrit la trace imprimée par soi dans l'espace. Fi de l'épure !

Il appartiendrait alors à l'auteur de s'emparer de ce lacis unique comme de la matière de tous ces réels entrevus, esquissés, porteurs de sens. A la

manière dont le visiteur de musée explore chaque toile à portée d'un regard qu'il désire neuf, enchanté, inventeur d'espaces à créer.

De nos réels vécus à leur traduction dans nos champs de conscience, comment les échappées géométriques entrevues ici ou là serviraient-elles de points de jonction, de synthèses utiles à la compréhension de nos vies ? A la manière dont ces brumes électriques en suspens sur des marais lourds de silence, les soirs d'été, peuvent figurer des voiles de conscience révélant un peu de nos paysages intérieurs. La moindre éclaircie déchirant ces brumes nous dévoile alors une esquisse du chemin parcouru et de son profil inscrit dans l'espace.

Nous voilà devenus, l'instant d'une vision, le géomètre éclairé de nos pistes spatiales. En contrepoint du temps réenchanté peut surgir la consistance d'horizons retrouvés. Ceux de nos drôles de lignes d'erre.



Les choses et leur empreinte sur nous. Une empreinte éphémère qui surgit à l'improviste. Sans en avoir l'air. Une incrustation d'abord légère du temps à la surface de la peau. Comme les stries aqueuses ouvragées par un galet rebondissant à la surface de l'onde. Une griffure aux frontières du réel, qui réveille nos imaginaires en les titillant. La surprise d'une ride.

La trace est bien ce qui demeure de cet imprévisible déposé en nous comme au creux d'une cire plastique, mouvante. Elle émerge du flux informe de nos *données* de vie, expériences et souvenirs, engageant à leur pointe la survivance d'instant vécus par le témoin qui s'ignore parfois. Elle s'annonce au son d'une petite rumeur qui la porte, engageant en nous un dialogue que nous voulons familier : celui du *re-connu*. Révélant le rêveur en nous, la trace ravive les vertus magiques de la fiction, ce réservoir d'émotions capable de doubler, en les modelant au plus près, nos attentes et nos joies. Passant de la partition d'un possible évoqué à sa traduction vibrante, résonnante, la voici qui s'impose à nos sens en état d'éveil. De réveil.

Passante, *passeuse*, la trace. D'un imaginaire endormi, figé comme un organe en manque d'action, à un réel bien tangible, elle mobilise, motive, *mouvemente*. Nous donne à connaître ses tours et détours, entre espace et temps. Nous extrait de la torpeur de l'ordinaire. Eveille des connections perceptibles, aux aguets, prêtes à *tracer*.

Peu avare de ses impulsions, mais patiente de ses effets, elle se fait chambre d'écho dans l'entrelacs de nos sillages. Dans la complexe galaxie des esquisses qui nous font, au gré des circonstances. D'innombrables moments de *reliance* au monde surgissent alors du puits de nos origines biologiques, marée féconde d'expériences accumulées, subies ou agies, vécues avec le temps, inscrites en lui. La trace est un peu leur œuvre dédiée, le matériau brut de notre source, singulière et puissante. Elle vibre et nous anime dans ses linéaments les plus intimes : ceux d'une *ligne d'erre* dont l'énigme spatiale tient d'un gribouillis de chaman.



I - AU CŒUR
DES
APPRENTIS
SAGES

A LA SOURCE DE L'INTUITION GENEALOGIE D'UN PROJET

Apprendre, transmettre, échanger...

des fonctions vitales et des raisons d'être au monde

Contexte, humeur, intuition. Nous venons de célébrer les 500 ans de notre *Renaissance* européenne. Nos *Lumières*, de leur côté, affichent près de 300 ans d'existence. Autosatisfaction et célébration de nous-mêmes, peuples avancés, éclairés par l'Histoire. Pour autant, avons-nous le droit de nous prendre encore pour les phares du monde ? Et si nous descendions enfin de notre piédestal pour coller à notre réel contemporain ?!...

Nous voici entrés depuis bientôt 20 ans dans un nouveau siècle, le 21^{ème}, et nous ressentons comme un air de manque, d'insatisfaction, de déprime ambiante. De questionnements qui taraudent. Comment le nier ? Quelle serait donc l'image ajustée de nous-mêmes ? *Renaissance, Lumières* : malgré leur pertinence, nos héritages continuent de s'user au fil de la modernité. Nous voilà en recherche de qui nous sommes et devenons.

Liberté, égalité, fraternité. Un bref état des lieux de notre devise républicaine nous apporte une première réponse. Libres ? Nous ne l'avons jamais été autant, parfois jusqu'à la caricature. Egaux ? Nous en sommes très loin, en matière d'écart entre le bas et le haut de l'échelle sociale. Fraternelles ? Le mot – l'incantation plutôt – a fait long feu et demeure pertinente d'abord dans la sphère familiale.

Qu'observons-nous dans l'espace public ? Dans les rues de nos petites villes de plus en plus désertées ? La déambulation de drôles de zombies solitaires hypnotisés par des écrans minuscules qui semblent les tenir en laisse. Croisons-nous encore souvent nos concitoyens avec l'intention d'échanger quelques mots ? Les jours de marché peut-être. Sommes-nous encore attentifs aux signes, aux expressions des visages qui passent ? « *Le visage parle, autrui est d'abord visage* », écrivait Lévinas au siècle dernier déjà, pointant l'exigence de civilité, de reconnaissance de l'autre, comme marques premières de nos démocraties.

Vaste vertige pour un paradoxe au moins aussi vaste. Plus libres que jamais, solitaires et trop souvent indifférents à l'autre, nous n'avons jamais été aussi informés, branchés sur le monde, jusqu'à transporter le contenu de bibliothèques entières avec nous. En sommes-nous pour autant plus heureux, plus sages, plus... présents à nos semblables ? Plus solidaires ? Quelque part, nous n'avons peut-être jamais été aussi seuls.

Alors où se niche notre manque ? Sans doute faut-il aller le chercher dans un élan, un souffle, un entrain. Une envie. Dans un récit à bâtir ensemble pour nous prouver que nous existons encore et que cela fait sens. Dans un désir commun de nous re-connaître tels que nous savons nous apprécier au fond. Celui de notre Collectif d'aide aux jeunes exilés, par exemple.

Témoin engagée de son temps, la philosophe Simone Weil voyait comme essentiel, au fondement de l'idée de démocratie, ce sentiment, à partager entre tous les citoyens, de la nécessité vitale pour chacun.e d'apporter sa part bien à soi au coeur de la responsabilité collective. Comme une preuve indubitable de sa propre validité à exister.

Elle accolait le terme d'*enracinement* à notre incarnation personnelle dans ces bains de vie que sont la langue, le territoire, la culture, la famille, l'amitié. Comment mieux définir notre part d'engagement au monde que dans l'oscillation toujours en appel entre ce qu'elle nommait elle-même « *la pesanteur et la grâce* » ?

Dans notre univers aux limites désormais finies et qui semble tourner en rond sur lui-même, où peut s'ancrer une aventure humaine digne d'être vécue ? Dans des *toujours plus* ou des *encore mieux* ? Le *Bug humain*, ouvrage récent de Sébastien Bohler, passe en revue les cinq grands piliers de nos pulsions humaines en les attribuant à nos cerveaux archaïques jamais satisfaits, toujours en manque et en déséquilibre. L'auteur conclut que nous nous comportons comme des êtres dotés d'un haut niveau d'intelligence mais d'un faible niveau de conscience.

Comment dépasser cet état ? Bohler répond : en faisant de la connaissance partagée et du travail sur soi qui l'accompagne la valeur centrale de nos sociétés. Nous élever, devenir meilleurs, en partageant, entre nous tous rassemblés, les contenus éducatifs et la beauté des œuvres. A l'image du *Banquet* de Platon.

Et si nous osions enfin ce geste crucial de nous attabler tous ensemble à ce grand banquet des savoirs ? Hors frontières, hors classes. Hors appartenances et identités, de quelque ordre qu'elles soient. Tous enfin réunis dans un même projet : lochois, migrants, expatriés... Si nous échangeons (interchangions ?) enfin nos regards pour nous re-connaître dans une fraternité cette fois mise en acte ?... Au cœur des savoirs.

Mais l'entre-soi et le délit d'initiés propres au monde financier seraient-ils opérants aussi sur le plan des savoirs ? Là où l'esprit de coopération devrait se cultiver, c'est trop souvent le climat de concurrence et l'appartenance sociale qui continuent d'exercer leur tri à l'école, pilier central. Et ce malgré tous les efforts déployés par nos institutions de proximité et notre tissu associatif. L'intelligence artificielle arrive à grands pas et nous nous connaissons toujours aussi peu nous-mêmes. Vertige encore. Il y aura demain des gagnants et des perdants de la connaissance, c'est le défi qui déjà frappe à nos portes.

Et pourtant chacun d'entre nous, quelle que soit sa condition, peut se réclamer de savoirs, de savoir faire et de savoir être accumulés au cours de sa vie. Nous sommes toutes, tous, apprenants ou aidants, tour à tour élèves et professeurs, à un moment ou à un autre de nos vies, de nos expériences quotidiennes. Comment faire vivre, amplifier ces compétences, ces richesses ? Retour à une forme d'égalité par l'acte de partage. Partage d'un savoir *et* dans le même temps partage d'un lien avec autrui : une connaissance au carré, en somme ! Là niche l'envie d'apprendre et l'espoir d'une fraternité où tous tireraient le même fil. Là est un levier à libérer, une chance possible à saisir par tout le corps social.

Il est temps de continuer à rassembler nos énergies et d'agir pour notre bien public, dans un esprit collectif. Afin de transformer l'indifférence ordinaire en une passion commune pour nos différences assumées. Et, qui sait, à terme, réenchanter notre pacte social. Si nous en avons le désir et la volonté, l'organisation suivra. (Oct 2019)

*** Bilan du projet en cours prévu fin 2020 (écart à mesurer entre l'idéal et le réel)

ACTIONS ENVISAGEES

- Ouvrir nos cours aux populations les plus diverses (exilés, expatriés, Lochois.es en demande) pour favoriser leur rencontre et leur reconnaissance mutuelle dans un esprit d'ouverture et d'estime
- Ouvrir un geste réciproque d'échange des cultures par le biais de l'écriture de petits carnets d'exploration des racines et ressources culturelles de chacun.e
- Prendre le temps et les moyens d'*é-changer les regards* entre tous / toutes
- Rapprocher les populations et les cultures
- Renforcer la cohésion sociale du territoire via le goût de vivre ensemble

CREER UN RESEAU DES SAVOIRS SUR LE LOCHOIS ?...

- **QUELQUES LIENS VERS LES « RESEAUX D'ECHANGES DE SAVOIRS »**

<http://www.rers-asso.org/Files/Video/video-accueil.mp4>

<https://www.lien-social.com/Les-reseaux-d-echanges-reciproques-de-savoirs>

<https://www.rers-asso.org/outils.htm>

- **DEUX RESEAUX EXISTENT DEJA EN INDRE ET LOIRE**

<http://www.rers-petitesvioletttes.fr/>

<http://www.larucheauxsavoirs.org/>

- **IDEE à creuser** : pourquoi ne pas créer et organiser un réseau d'échanges des savoirs et compétences sur Loches et alentours ?... Un travail de collaboration en équipe serait nécessaire. (.../...)

- **ESPRIT** de la démarche : réunir les citoyens autour d'un même projet de partage des savoirs, de leur valeur ajoutée via les vertus de l'échange, la curiosité, le goût d'apprendre, la fréquentation quotidienne du beau, la progression personnelle via la formation d'adultes, la pratique vécue d'une forme d'égalité et de solidarité. Envisager les savoirs comme biens communs à valeur universelle et supports de lien social.
- **ETAPES possibles** : dresser un bilan des besoins et des offres individuelles (ou/et collectives) en matière de savoirs / savoir faire et compétences sur Loches et alentours.
Créer une page d'accueil vers un tableau d'informations partagées en ligne (voir ci-dessus le réseau *Petites Violettes* sur Joué les Tours) où chacun.e pourra, selon son désir, échanger ses savoirs et compétences, en se situant comme offreur ou/et demandeur de cours à partager. Contenus, niveaux, fréquences, lieux seront fixés librement par chacun.e selon ses besoins. Nos moteurs : curiosité, goût d'apprendre et d'échanger, plaisir du lien vécu en commun (.../...)

BIBLIOGRAPHIE

RECITS

Le prince à la petite tasse, récit par Emilie Turckheim (C. Levy)

L'œil le plus bleu, Toni Morrison (10-18)

Petite Poucette, Michel Serres (Le Pommier)

Darwin, Bonaparte et le Samaritain, Michel Serres (Le Pommier)

La grammaire est une chanson douce, Erik Orsenna (Poche)

ESSAIS

Le Bug humain, Sébastien Bohler (Laffont)

Plaidoyer pour l'altruisme, Matthieu Ricard (Pocket)

Utopies réalistes, Rutger Bregman (Seuil)

Petit traité de vie intérieure, Frédéric Lenoir (Pocket)

Philosopher et méditer avec les enfants, Frédéric Lenoir (A. Michel)

L'intelligence émotionnelle, Daniel Goleman (J'ai lu, Poche)

Imparfaits, libres et heureux, Christophe André (Odile Jacob)

Ci-gît l'amer, Cynthia Fleury (Gallimard)

BD

L'Arabe du futur, Riad Sattouf (Allary Editions, 4 tomes)

BIBLIO et VIDEOGRAPHIE des RESEAUX

<https://www.rers-asso.org/bibliographie.htm>

<https://www.rers-asso.org/videos.htm>

Et... tous curieux ! <https://www.dailymotion.com/video/x78l94t>



PARTAGEONS NOS
SAVOIRS !

*au coeur de
nos territoires*

SITE "Agora37"

APPRENDRE ?... UNE ALCHEMIE

Le sage montre la lune, le sot vise le doigt. La scène a valeur de fable. Déjouons-la pour mieux la rejouer. Voici que le sot présumé glisse son regard vers la face joviale de l'astre... jusqu'à le plonger sur son versant caché. Dans le secret gardé des choses, ce lieu de la conscience né de l'épaisseur de qui nous sommes. Notre apprenti – ce frère universel en puissance – se fait soudain plus sage que... le sage lui-même. La leçon a valeur de tremplin.

Par où diable est-il passé ? Quels subtils chemins de traverse a-t-il arpentés ? Son parcours tient du labyrinthe mêlé, complexe, d'une gestation aux ressorts intimes dont lui seul détient les clés. L'instant d'apprendre ?... Il le nourrit d'abord d'un souffle alterné, au rythme d'un échange gazeux. Son corps et tous ses sens émergent, vestiges en nous de l'animal qui s'apprête à bondir. Sa tête aussi, sentinelle aux aguets comme un cœur qui bat. Et l'esquisse d'un geste d'attention, l'adresse d'un silence, d'une promesse de soin faite à l'objet d'apprentissage. La connaissance n'en finit pas de s'amorcer dans l'attente de son plaisir différé. Muette et patiente épiphanie. Surprise d'une promesse neuve comme un phénix.

Elle n'oublie pas qu'elle est naissance toujours revisitée. *Co-naissance*, reconnaissance. Rappel bienvenu d'un état croisé dans une autre vie ? Savoir inscrit, toujours remémoré ? L'objet se tient là, le futur sage se sent prêt. Tout en lui vise, pointe, prévoit, anticipe. Gourmande à l'avance. Présent à soi, il sent qu'il entre en état d'initiation, en accès à cette part de lui qui sait... qu'il ne sait pas encore. Attente pleine, concentration... Et bascule. Le cœur du geste d'apprentissage advient telle une évidence longtemps retenue, contenue. A l'image d'un désir qui migre, l'instant survient où tout s'éclaire,

l'espace d'un frisson qui entre en résonance avec son objet, le comprend, l'appréhende, le saisit dans sa singularité touchante. Via l'émotion, le corps et le mental réunis. Passage entre frôlement et impulsion. Force de l'évidence. Vertige provoqué et relâchement des sens. Ajustement des liens.

L'après s'annonce déjà, comme l'éclaircie suit l'ondée féconde, l'averse gonflée de ressources. En nous guette encore la vigie grisée d'une veille attentive. Avant que n'advienne le sursis né d'un trop plein de tension. Escale bienvenue tel ce moment où le créateur suspend l'œuvre parvenue à son apogée. Le *climax* d'une attente dès lors comblée, assouvie. L'euphorie pleine des promesses du travail accompli habite l'élève, désormais initié.

Tel un vin nouveau, le savoir du jour est arrivé. Rien ne sera plus comme avant. Notre tronc toujours en croissance vient s'enrichir d'une strate fraîche qui fait lien vers la totalité de l'arbre – multiples rhizomes – que nous formions déjà. Somme d'instant anciens, familiers, prêts à se réactiver à tout moment. Gisement de ressources liées à notre récit personnel, unique en son genre, inscrit dans ce que nous ne cessons d'être. Une continuité en mutation.

L'apprentissage appelle la transmission, comme sous le matin qui blêmit la rosée s'attarde. Que faire d'un magot dormant ? D'un pactole froid ou d'un astre éteint ? Alors que le plaisir de savoir se dédouble, se redouble à l'infini d'un délice qui dure, s'étale, prend ses aises. La connaissance nous a transformés. Et voici que l'élève appliqué mute en professeur curieux. L'acte d'apprendre vient de trouver sa seconde vie : enseigner. Est-ce une autre histoire ? Ou la même qui lui ressemblerait comme une sœur ? De quel bois sommes-nous faits ? Notre personnalité se révèle ici en compagne accueillante qui sous-tend, anime et ravive nos apprentissages. Elle est ce lieu précieux d'une rencontre à explorer entre *ce que je sais* et *qui je suis*...

Morale

Ethique

Philosophie
re-penser le monde

Spiritualités
le sacré en chacun.e

MA CONSCIENCE (ESPRIT)

ESTIME DE SOI

Re-connaissance
(vs ressentiment)

ESTIME DE L'AUTRE

transmettre

des savoirs,
des savoir-faire, des savoir-être

faire l'inventaire des compétences personnelles

MENTAL

liberté
partage
fraternité

effort
plaisir
désir

attention
regard

SENSIBILITE

affects, imaginaire

émotions, intuition

mémoire

CORPS

à sentir

à exercer

à soigner

QUE SAIS-JE ?...

QUI SUIS-JE ?...

- vie biologique
- histoire perso
- regard sur le monde
- valeurs
- langue
- culture
- gestes mutuels d'ouverture (conversation, écriture, temps partagé...)

FONDACTIONS EN CROISSANCE

CONNAIS-TOI TOI-MÊME !...

rapport à soi, travail sur soi, sur les représentations, les blocages, les atouts...

PERSONNALITE

PROFILS ET METHODES

Apprenons-nous tous de la même façon ? Sommes-nous tous égaux devant la connaissance ? Le penser serait faire fi de nos différences, de nos singularités. Et de la réalité complexe de nos personnalités.

Les gestes complexes mis en œuvre au moment d'un apprentissage nous engagent tout entier : ici, le *que sais-je* jouxte au plus près le *qui suis-je* propre à chacun.e. Poser la question d'« *apprendre à... apprendre* » c'est accepter cette idée qu'il existe de nombreux paramètres pour faire qu'on capte une information, qu'on l'analyse, qu'on l'enregistre, qu'on la mémorise dans la durée, qu'on la met en pratique. Tout cela via des voies multiples.

Et si nous nous demandions d'abord comment nous fonctionnons au cours des apprentissages, chacun.e avec sa personnalité unique et complexe ? Echanges, plaisir, jeu, observation, expérience, échecs, réussites... Multiples sens de l'information, impulsions, penchants naturels pour tel ou tel domaine de savoir, motivations personnelles, hasard des rencontres entre offreurs et demandeurs de savoirs que nous sommes tous.tes à un moment ou à un autre : les chemins de la connaissance ne manquent pas ! Jusqu'au statut dynamique à accorder à l'erreur... Tous les chantiers restent ouverts.

A commencer par les **profils de motivation** qui permettent de mieux saisir comment chacun.e met en place les stratégies qui lui conviennent le mieux lorsqu'il apprend. Questionnons-nous. « *A quoi ça sert ? Quelle utilité ?* », se demande celui qui aime le concret, l'utile, le pragmatique, et fuit l'abstrait. « *Que vais-je apprendre ?* », interroge celui qui aime engranger beaucoup d'informations sur un sujet qui l'intéresse. « *Avec qui vais-je apprendre ?* », questionne la personne sensible à son enseignant.e, à sa façon d'être, sa manière de parler, ses méthodes... « *Où je me situe ?* », s'interroge celui qui

aime savoir où il en est, avoir une vision globale, un plan de progression de la formation en cours. Les quatre questions peuvent se résumer en une seule : quelles sont mes motivations pour apprendre ?

Pas d'apprentissage sans motivation, donc. Mais quid des gestes de compréhension ? A quels sens faisons-nous appel pour saisir, engranger, réutiliser les informations ? Et comment engageons-nous notre corps entier dans les apprentissages ?

Trois **profils de compréhension** se dégagent (avec toutes les nuances possibles). Les *visuels* aiment les graphiques, les dessins, les couleurs, les textes aérés, bien présentés, les titres en gras, les schémas de synthèse, les cartes mentales... bref tout ce qui *parle* aux yeux. Les *auditifs* privilégient la lecture ou l'écoute à *voix haute*, font appel à cette voix intérieure du texte qui résonne en soi. Ils aiment les cours magistraux, les exposés, les analyses, les comptes rendus. Ils se disent et se redisent les choses, à la manière des acteurs de théâtre répétant leur rôle. Les *kinesthésiques* enfin veulent *ressentir* pour bien comprendre le *pourquoi* des choses, leur origine, en réaliser une application concrète, tangible. Ils ont besoin de bouger, de toucher, de manipuler. Leur rapport au corps se nourrit plutôt du sensible.

A ces profils viennent s'ajouter divers types de **comportements** possibles, observables face aux apprentissages comme dans la vie : le perfectionniste, le rebelle, l'enthousiaste, le calme, l'aimable, l'émotionnel, l'organisé, le dynamique, l'intellectuel, mais aussi le lent, l'indécis, le sceptique, le pratique, le rêveur, l'indocile, le perturbé, le fonceur etc... Autant de personnalités et d'effets multiples à décliner à l'infini, via nos différences d'identité, de tempéraments, d'histoires personnelles, de cursus de formation.

A quelles **méthodes** faire appel à partir de ces constats ? Quel **esprit** de travail développer au moment de la transmission ? Comment s'adapter à chacun.e en différenciant au plus près nos façons d'enseigner, de présenter l'information ? Quelles **attitudes** pour tendre vers l'offre, la présentation la plus large possible, apte à n'exclure personne, à s'adresser à toutes et tous ? Et si une synthèse efficace reposait sur l'esprit de **coopération** : apprendre ensemble, en visualisant, discutant, se racontant, construisant, expérimentant. Une pédagogie différenciée, active – voire interactive – rassemblerait ainsi la parole, l'image et le *faire ensemble*.

Sans oublier de se poser la question du temps accordé à l'évocation, à la représentation de l'objet d'apprentissage. Et à celui de l'application, de l'utilisation postérieure du savoir acquis, ainsi que de son évaluation dans la durée. Avec cette finalité, toujours en vue, de permettre à chacun.e de trouver sa propre zone de confort et d'efficacité lorsqu'il apprend.

A chacun.e de s'adapter avec sa propre personnalité, en tenant compte des profils et aptitudes des personnes auxquelles il s'apprête à transmettre. D'où l'intérêt, pour l'apprenant, de passer de l'autre côté du geste d'apprendre : celui d'enseigner. Ce que chacun.e peut oser à partir de ses propres compétences, ressources, savoirs et savoir faire. Le dialogue pédagogique qui s'engage alors peut permettre une mise en confiance mutuelle entre transmetteur et apprenant, chacun jouant tour à tour un rôle inversé, complémentaire. Nous voici au cœur du concept de savoirs partagés et de sa valeur ajoutée : $1+1=3$.

* Liens utiles / *Gestion mentale* https://www.langage.pro/gestion_mentale.html

<http://xn--duconscience-9db.fr/tag/gestion-mentale/>

/ *Cartes mentales* <https://www.youtube.com/watch?v=8OiT9mMHFHI>

<https://www.youtube.com/watch?v=KI41xmznOKE&t=31s>

LES CINQ GESTES MENTAUX

**SE METTRE
EN PROJET
DE...**

-PERCEVOIR

-EVOQUER

-FAIRE

EXISTER *les
donnés de
conscience*

**1- ATTENTION
2-COMPREHENSION
3-MEMORISATION
4-REFLEXION
5-IMAGINATION**

1- Mobiliser notre
ATTENTION pour
percevoir ce qui
nous entoure et
nous en faire une
IMAGE MENTALE

2- S'APPROPRIER
le SENS d'une
information perçue
et évoquée, avec le
PROJET de
l'appliquer ou de
l'expliquer,
La comparer avec le
stock d'informations
déjà en mémoire

3- EMMAGASINER
les informations
perçues et évoquées
avec le PROJET de
les exploiter à court,
moyen ou long terme

4- Etre attentif,
MOBILISER les
ACQUIS,
Choisir et appliquer
des règles,
Traiter des
problèmes,
Faire le projet
d'utiliser les acquis
dans d'AUTRES
CONTEXTES

5- Libérer son
IMAGINATION pour
créer,
Interroger le pourquoi
et le comment,
Prendre des risques
face à des situations
inédites,
Se faire découvreur
ou inventeur grâce à
l'INTUITION

<https://neuropedagogie.com/gestion-mentale-garanderie/introduction-aux-cinq-gestes-mentaux.html>

VERS UNE *POETIQUE* DES GESTES MENTAUX ?

Quels savoirs les bâtisseurs de cathédrales mettaient-ils en œuvre pour construire leurs édifices ? Quel projet anime un compositeur de musique créant une pièce ? Que peut avoir en tête un auteur de fiction s'apprêtant à développer son scénario ? Et si les apprentissages culturels nous servaient de modèles pertinents pour une meilleure appréhension de nos gestes mentaux ? Au cœur d'un même et unique désir / plaisir de création ?

Chacun.e peut faire l'expérience de sensations et d'émotions durables à l'issue d'un film, à la fin d'un livre ou de l'écoute d'une musique. Il n'oubliera sans doute pas de sitôt ce qu'il vient d'apprendre : une corde sensible a été touchée qui lui permet d'engranger un savoir utile, perçu, mémorisé par lui, et qu'il pourra *ré-évoquer* à l'envi – oralement, par écrit – avec des proches, en faisant exister de nouveaux acquis de conscience. Son geste *culturel* s'apparente alors à un geste *mental* tel que décrit plus haut.

N'en va-t-il pas de même lorsque nous accueillons exilés ou expatriés pour les aider à s'intégrer dans notre pays ? Le travail sur la langue – média architectural et musical, culturel autant que mental et social – exige pour son apprentissage les gestes mentaux décrits plus haut. Ceux-ci mutent alors en gestes *interculturels*. L'acte d'apprendre est sans frontière.

Entre gestes mentaux et culturels, le cousinage s'avère ici tangible : à nous d'utiliser ce lien pertinent pour entrer dans une *poétique*, une *imitation*, au sens où l'entendaient les sages antiques (Aristote, Platon). Si le beau, le bon et le vrai forment une seule et même famille, nos gestes mentaux méritent d'être travaillés pour eux-mêmes, dans une optique de plaisir partagé entre toutes et tous. A nous d'en cultiver l'intention et d'en réaliser le projet.

QUESTIONNER pour RE-PENSER le MONDE

La vérité comme une étoile

Qui dira l'appel suspendu d'un regard plongeant dans le vide cosmique, en quête de ses origines ? Regard double, et lentement s'inversant, au gré d'un questionnement sans fin, au vertige trop limpide. D'une même vision, nous embrassons le lointain de nos origines minérales et l'écho subtil émis depuis celles-ci, par-delà les années lumières. Clin d'œil posé, attendri mais inquiet, d'où peuvent surgir bris de chimères autant qu'éclats de sagesse.

Autre regard double, pour un sens qui ne l'est pas moins. Et nouvelle inversion. La *Sidération* en soumission aux astres, à ce destin funeste qui, de tout temps, en figure le cours. La Dé-sidération, *dé-sir*, dans le mouvement de s'arracher à cette emprise de l'astral sur nos vies. Clin d'œil aux Antiques et retrouvailles avec notre part de liberté.

Que nous renvoie, de notre identité, ce double regard ? Qui sommes-nous, en évocation de notre propre récit ? Semence cosmique, divine et finalement *désirante* ? Agrégés de solitudes, d'ego sans boussole disloquant leurs forces, à l'infini des manques et des ressentiments ? Poser la question c'est y répondre : « *faire envie ou pitié ?* », traduit, féroce, le sens commun.

Né.es d'une question de choix – parental – autant que de surgissement de hasards – stellaires –, nous n'en finissons pas de ressasser l'examen de notre source. Brisée en mille éclats interrogateurs, celle-ci se nourrit au sceau d'un esprit qui ferait mine de ne pas connaître alors qu'il devine et (se) doute. A l'image d'un illustre fils de sage-femme qui prétendait faire

accoucher ses jeunes élèves d'un savoir dont ils étaient « *gros* » depuis toujours... tout en l'ignorant. Socrate déjà, et sa maïeutique à base d'un subtil jeu de dialogues pédagogiques en forme de questions.

Image mentale. Voici que le pas de deux inversé, entre l'étoile et nous, mute en musique et valse syncopées, jazzées, à trois temps, entre la vérité, l'étoile et soi... comme un autre. Sois capable de se placer du point de vue de tout autre. Sans toujours vouloir se donner raison. La mise en questions des choses induit l'émergence du *Tiers instruit* cher au philosophe. Tel un écho s'amplifiant dans l'espace, rappel de notre dialogue avec l'étoile source. Un dialogue qui se mue bientôt en *multilogue* coopératif, collaboratif : l'interrogation se met à résonner – raisonner ? – entre pairs et semblables, tous avides de connaître et comprendre en partageant leurs questionnements comme autant de vécus valables en soi. L'attitude adoptée en forme de « ? » bruisse tout soudain d'un fourmillement de « ??... », et, de loin en loin, gagne une rumeur bienveillante en forme d'évidence collective.

Edgar Morin évoque le bonheur d'une *reliance* à l'œuvre entre les gens et les choses. Toutes et tous non seulement connecté.es, mais enfin accordé.es à la même charpente humaine toujours en cours d'assise et d'élaboration. Notre longue caravane humaine tel un immense et fier cortège de questionnements en marche vers son étoile.

Voilà que nous ne sommes plus seuls, nous bougeons, changeons de pose, de posture. De point de vue. Echangeons nos accouchements multiples, éruptifs et simultanés. Telles des vigies conscientes, avides d'une force de renouveau suspendue à nos transactions devenues foisonnantes autant que fécondes. Reconnu, chacun existe à plein. « *Re-né à lui-même, il co-naît* », souffle le sage en nous. Enfin la vérité touche à l'étoile.

VALORISONS ET TAQUINONS TOUTES NOS INTELLIGENCES !

Au jeu formel des intelligences, chacun peut toujours s'estimer l'ignorant d'un autre... et réciproquement. Mais ne sommes-nous pas tout autant et bien davantage les apprenants les uns des autres ? Renversons les focales !

« Je ne suis pas intelligent ! », « Je n'ai pas d'avenir ! » Entendues à quarante ans de distance, ces deux réflexions d'élèves de Primaire continuent de résonner à mes oreilles comme deux pavés de désespoir lancés dans nos enceintes scolaires pourtant dédiées au plaisir d'apprendre et de se déployer. Avec le temps, rien n'aurait-il changé, à ce point ?...

Mais de quelle intelligence parle-t-on ? La complexité établie de notre esprit humain devrait d'emblée nous éviter toute réduction simpliste. Or la seule tendance à en parler au singulier, déjà...

Oui nous disposons, à l'évidence, de multiples formes d'intelligences. Une richesse rendue d'autant plus foisonnante que ces états s'entrecroisent, se mêlent, mutent même en se redoublant. A l'image de l'infinie plasticité des neurones et synapses. A la ressemblance aussi de l'étonnante diversité de nos personnalités, en mutation incessante.

Alors, que sont vraiment nos intelligences ? Quelles réalités de nous-mêmes révèlent-elles, quels domaines d'être recouvrent-elles ? Quels rapports entretiennent-elles avec les différents niveaux de notre *moi* ? Quelles prises avons-nous sur leur fonctionnement ? Quelle(s) intelligence(s) favorise-t-on à l'école, puis dans l'espace social ? Quelle(s) autre(s) non ?

Et, questions connexes... En quoi est-il prioritaire d'apprendre à les reconnaître pour les utiliser mieux dans les apprentissages comme au cœur de nos existences ? Ainsi que dans la formation tout au long de la vie ? Pour ne rien en ignorer, regards sur quelques bulles d'intelligence... A décrypter.

INTELLIGENCE SPATIALE

- trouver son chemin
- se créer des images mentales dans l'espace
- établir des plans de parcours
- Inventer des stratégies (aux Echecs etc...)
- mouvoir son corps dans des espaces #

INTELLIGENCE EMOTIONNELLE

- décrypter son propre monde émotionnel
- le décrire, le raisonner dans toutes ses nuances
- le maîtriser, l'utiliser

INTELLIGENCE SENSIBLE

- percevoir/créer des rythmes, des mélodies, en musique, arts graphiques, poésie

INTELLIGENCE SPIRITUELLE

- se questionner sur les origines, le sens de la vie, notre destinée...
- Le sacré en chacun.e

INTELLIGENCE LOGIQUE

- résoudre des problèmes abstraits
- mesurer, ordonner, catégoriser des objets
- analyser causes et conséquences de faits...

INTELLIGENCE CORPORELLE, MANUELLE, KINESTHESIQUE

- contrôle fin des mouvements du corps dans les sports, l'artisanat, les arts...

TOUTES NOS INTELLIGENCES

CONSCIENCE de L'HUMAIN en NOUS

INTELLIGENCE DES LANGAGES

- écouter, lire
- parler, écrire
- utiliser mots et nuances de sens

INTELLIGENCE des... INTELLIGENCES

- Bienveillance du lien à soi, aux autres, au vivant

INTELLIGENCE INTRA- PERSO.

- se faire une représentation de soi, se connaître, décrypter ses propres désirs
- entrer dans l'épaisseur de soi, de son intériorité
- méditer

INTELLIGENCE BIOLOGIQUE

- (la Nature et le Vivant)
- observer, classer le vivant
 - comprendre l'environnement, agir dessus, le respecter

INTELLIGENCE INTUITIVE

- imaginer, inventer,
- se projeter
- créer des utopies réalistes, des fictions

INTELLIGENCE INTER-PERSONNELLE

- agir/réagir avec les autres, en empathie,
- coopérer, collaborer
- comprendre les autres

Alors, intelligents ou pas ? Question elle-même en manque évident de... finesse, à larguer au panier de nos lucidités. Absurde car mal posée, tel un déni de toutes nos bulles d'inspiration, d'inventivité. Toutes ces bulles comme autant de fils de vie qui nous relient au monde depuis notre prime enfance. A l'âge du pur plaisir d'apprendre. De notre *reliance* heureuse au monde.

Ces bulles sont le signe sensible, tangible, prometteur, de notre évolution de *Sapiens sapiens*. Elles figurent aussi le gage que notre croissance humaine n'a pas de fin. Pour autant, tirons-nous assez bien sur tous ces fils pour les rendre opérants, féconds pour nous-mêmes ? Comment mieux les exploiter ? Nos démocraties ont installé des organisations, des institutions si abouties, si complexes, qu'elles semblent avoir fini par engourdir nos marches de manœuvre personnelles, nos autonomies, et jusqu'à notre créativité. Et peut-être à nous assoupir un peu nous-mêmes, en enfants trop gâtés par ces systèmes accomplis ? A ne plus savoir saisir et décider l'essentiel qui nous concerne, attendons-nous encore quelque chose ?...

Ne sommes-nous plus libres que sur le papier ? A chacun de répondre pour ce qui le concerne, via cette vaste réserve de nos ingénieux potentiels. A l'affût de quelques gestes simples, conscients, solitaires ou partagés, qui transformeraient à nouveau ces bulles en champagne pétillant.

Rêver sous la voûte d'une nuit étoilée, fredonner un air de chanson familière, observer les visages et sourires de passants, arpenter une forêt, communiquer avec un animal, faire le choix de projets, d'actions à engager, d'un nouveau métier à pratiquer. Et, pourquoi pas, parfois ne rien faire et... bien le faire ? Jusqu'à retrouver nos étonnements d'enfant.

Autant d'actes de liberté aptes à refonder nos autonomies en nous affirmant à nos propres yeux, et à ceux du monde. En déjouant nos accès de fatalisme pour rejouer la grande saga de *toutes* nos intelligences patiemment retrouvées. Alors oui, prenons en charge l'horizon de ces talents à partager. Tels des orpailleurs enfin joyeux de s'enivrer à la vue de pépites inespérées.

LE JEU DE L'AUTO PORTRAIT

Connaissez vous le portrait chinois ? Il s'agit d'un jeu qui permet de déceler certains aspects de la personnalité du joueur en s'identifiant à des objets, des récits, des personnages, des éléments naturels, des animaux etc...

Ce jeu peut vous aider à découvrir certains aspects de votre personnalité et de votre scénario de vie. Démarche...

- 1- SI J'ETAIS... (un animal, un végétal, une couleur, une planète, un personnage célèbre, un sport, une peinture, une musique etc...) JE SERAIS...
- 2- Dans l'IDEAL, j'aimerais réellement être...
- 3- Je repère et je liste les points communs entre 1 et 2
- 4- Quel autoportrait se révèle alors à moi ?...

Via les grandes lignes de votre portrait peuvent alors se révéler des TENDANCES de votre personnalité ainsi que des consignes, des IMPERATIFS intérieurs que vous vous donnez à vous-même au quotidien, sans en être toujours conscient.

Par exemple :

- Sois parfait
- Sois fort
- Fais des efforts
- Dépêche-toi
- Fais plaisir etc...

Face à ces devoirs, vous avez le CHOIX de répondre selon ce que vous SENTEZ :

- En développant votre attention
- En prenant le temps pour apprécier, comprendre, rassurer
- En accordant de la confiance, en valorisant
- En disant *oui* ou *non*, simplement, sans exclure légèreté ni humour
- En imaginant de nouvelles réponses ou attitudes etc...

Place au jeu !

1 animal,
je serais :

1 fête,
je serais :

1 métier,
je serais :

1 végétal,
je serais :

1 outil, je
serais :

1 / 2

QUI SUIS-JE ?

**Si j'étais 1 _____,
je serais :**

1 couleur,
je serais :

1 sport,
je serais :

1 odeur,
je serais :

1 plat cuisiné,
je serais :

1 paysage,
je serais :

1 civilisation
ancienne,
je serais :

1 art,
je serais :

1 fleur,
je serais :

1 peinture, je
serais :

1 figure
géométrique,
je serais :

2 / 2

QUI SUIS-JE ?

**Si j'étais 1 _____
je serais :**

1 période de
l'Histoire, je
serais :

1 livre, 1
roman, je
serais :

1 matière
scolaire, je
serais :

1 musique, je
serais :

1 mythe, je
serais :

etc...

DANSER LA PENSEE

SUR LES PAS DE GEORGE STEINER

"Le langage essentiel du poème, du morceau de musique, du tableau et de la sculpture est le langage de la survie" George Steiner

« *La Danse* ». Cinq corps nus en vif orangé entament une danse radieuse, jubilatoire, sur fond bleu et vert. Le peintre Matisse nous entraîne dans une sarabande tonitruante, aux chromatismes intenses, dont il a le secret. La vie est là, simple et puissante, qui nous tend ses bras chaleureux, totalement incarnés. Par quelle secrète alchimie y accédons-nous, chacun.e avec qui nous sommes ?

Dans *l'Oeil et l'Esprit*, le philosophe Merleau-Ponty forge la belle image de l'*entrelacs* pour illustrer notre être au monde. Ainsi, observant la masse aquatique d'une piscine, nous n'accédons pas directement à la géométrie du carrelage au fond, à la pure clarté de ses motifs. Nous ne les voyons qu'à travers des distorsions, des zébrures de soleil, qu'à travers l'épaisseur de l'eau, de sa transparence fluctuante. Dans l'acte de *voir*, il y a inévitablement l'expérience de la profondeur. Celle-ci nous serait rendue visible via la perception et l'évocation du peintre. Et, à travers elle, via la mise en scène de notre rapport originaire au monde, par-delà les illusions qui la filtrent.

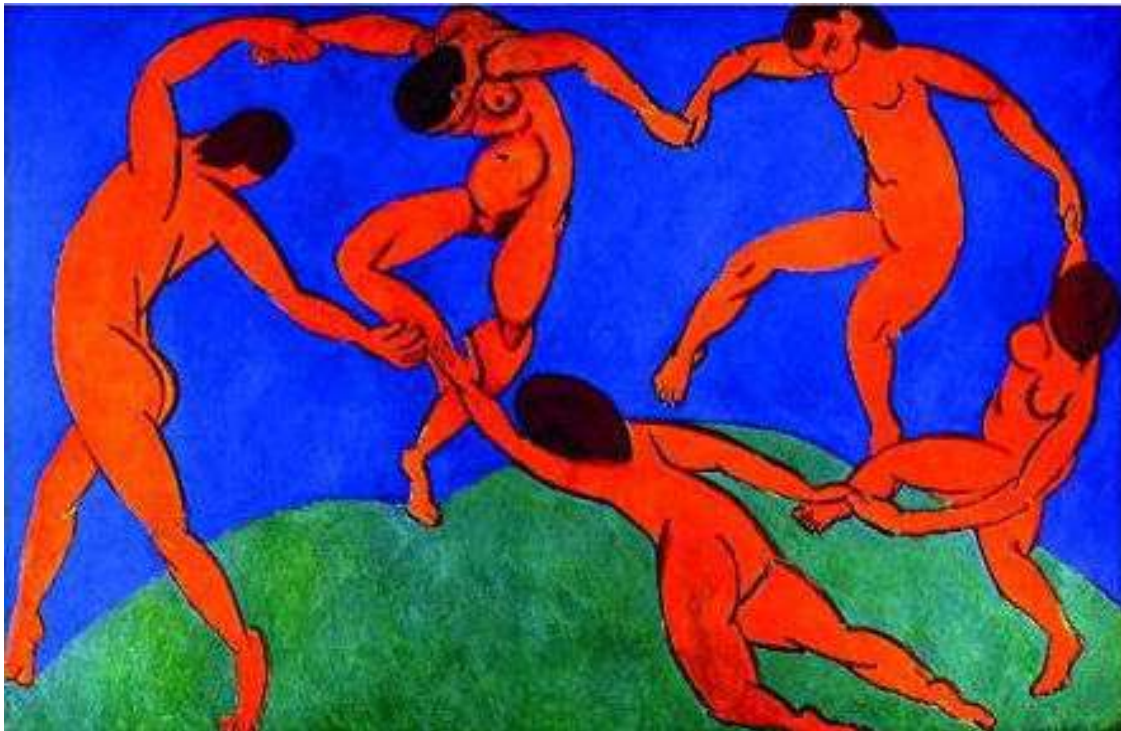
Esprit et matière à la fois, nos consciences s'incarnent au sein d'un *horizon de sens* où la sensation prend corps, *associe* librement en puisant dans une *projection de souvenirs*. Ainsi « *La Danse* » de Matisse éveille-t-elle notre pensée, flottante comme la masse aqueuse de la piscine, mais attentive, à

l'affût du souffle le plus ténu. A l'image de l'animal sauvage aux aguets. Au diapason d'une sensibilité soudain attisée, notre pensée engage à son tour une danse des perceptions et des évocations s'incarnant « *de bon corps* » (comme on dirait *de bon cœur* ou à *cœur consentant*).

Un corps où les images affluent tout soudain, par liens successifs, superposés, par flux de rhizomes réactivés, comme autant de synapses en cours de connexion. Voici que la connaissance rallume en nous des feux qu'elle identifie nôtres, familiers entre tous. La *reliance* agit au gré des souvenirs, des impressions, des kinesthésies déjà imprimées. La mémoire vibronne telle une toupie devenue folle.

« *La Danse* » révèle alors ses cousinages proches et multiples, flottant à fleur de réminiscences. Peintures et musiques entament un vertigineux boléro collectif où se mêlent *Pavane* (Ravel), danseuses de ballet (Degas), mélodies tziganes (Bartok), fêtes paysannes médiévales (maîtres flamands), cuivres jazzés, entêtants, de l'*Autoportrait en trois couleurs* (Charles Mingus), figures aériennes de contes villageois (Chagall) etc...

Et les mots suivent en sarabande : *chromatisme, sauvage, sorcier, primitif, mythique, populaire, mélodie, rythme...* en en dévoilant aussitôt d'autres, tapis entre deux récits, deux évocations tangentes et complices : *valse, noble, tempo, vertige, bal, violon, champêtre, médiéval, cuivres, ferveur...* Leur omniprésence se cumule bientôt pour prendre forme de récits, contes, fables, dialogues, *multilogues...* Et la fabrique imaginaire se poursuit, s'amplifie, révélant la complexité des points de jonction créés au cœur de la *reliance* entre sensible, corps et mental. Echos sans cesse revisités, actualisés. Cultivés à fleur de plaisir. A cœur de savoir.



De la perception à l'évocation, voilà que notre pensée s'est mise à danser elle-même, à l'image de son propre objet d'attention. Bienheureuse contagion ! De la toile à nos représentations, de celles-ci à l'écriture et au texte, rien n'est plus revigorant que l'œuvre multiple et commune, cette belle endormie toujours prête à se ranimer aux flammes de nos envies de récit.

« Rien n'est plus contagieux que les livres » nous laisse entendre George Steiner, *maître à lire et passeur de savoirs*. L'érudit et penseur polyglotte développe le concept de Babel langagière repris par Laurent Gaudé dans son beau poème libre « *Nous l'Europe, banquet des peuples* ». Là se tient selon lui la *poésie de la pensée*, au cœur de l'acte de lire et de sa lutte vertueuse avec la parole des grands écrivains. Entre littérature et philosophie.

Se fécondant l'une l'autre dans *Les Mots* (Sartre), *La Peste* ou *Le Mythe de Sisyphe* (Camus), comme chez les polyglottes Borges, Pessoa ou Beckett, le magma volcanique de leurs écrits est un grand oui à cette Babel langagière.

Steiner y puise sa manière à lui de « *dire merci aux grandes œuvres* ». De saluer l'universel en elles.

Mais quel avenir pour tous ces gisements de ressources déposés là, à nos pieds de lecteurs ébahis ?... Steiner le constate et le déplore : nous n'aurons plus jamais de Dante, de Shakespeare, de Goethe ou de Beethoven ! En panne de modèles, notre Europe est comme fatiguée de l'Histoire. Eglises vides, démographies stagnantes, fardeau pesant des Anciens, jeunes générations exaspérées d'un avenir incertain... Notre soif de beauté comme nos plans de vérité semblent soudain s'estomper, s'évanouir. Face à la nostalgie d'un monde qui s'éteint, à quelles sources puiser un élan vital renouvelé ? Dans l'attente d'un improbable *épilogue* (fin du logos), est-ce une période de dérision qui s'ouvre ?... A quand un ressort des utopies ?

Devant la colonisation mortifère du consommable / jetable, du tout technologique qui nous robotise lentement, il nous faut entrer en résistance et instituer la lecture comme un devoir moral, en cultivant notre responsabilité envers les livres. Jusqu'à faire danser nos pensées en leur donnant forme sur le papier. Il n'est que temps. Oui l'expérience du livre change nos vies, nous souffle George Steiner. Elle les sauve même, plus sûrement que la lente colonisation des esprits par l'image omniprésente, dévorante. A la condition de quelques règles simples : un espace privé pour une lecture au creux des silences retrouvés, un temps pour la lecture à haute voix des grands auteurs, un vivant dialogue avec les textes, crayon en main et pages furieusement cornées. A la manière dont Erasme raille : « *Celui qui n'a pas lu des livres déchirés n'a pas vraiment lu !* » La lecture en guerre ouverte face à la chute programmée de la grâce de l'humain.

« *Un livre doit briser le cerveau comme une hache !* » pimente Kafka en écho.

Une toile à choisir en miroir...



... et à penser

Que dit ce
tableau ?
Quel récit y
associer ?

Quelles
Couleurs ?

Quelles
formes ?
Quelles
sensations ?



Quels sons ?
Quelles
musiques y
associer ?

Quel siècle ?
Quelle période
de l'Histoire ?
Quelle école ?

Quel peintre
connu ?
Quel autre
tableau ?

AUX FEUX RAVIVANTS DE NOS RECONNAISSANCES

La curiosité, l'attention et l'estime, en moteurs précieux du geste d'apprendre

« *Tu prends, puis tu donnes...* » La consigne est réitérée clairement, rythmant l'allure et le passage du cheval dans le manège. L'animatrice insiste, élucide : c'est bien dans la quête attentive de cet équilibre alterné que se situe la conduite adaptée au travail de dressage des équidés.

J'ai beau ne pas chevaucher l'animal mais le piloter au sol, le geste est le même, guidé par une attitude où le souci éthologique doit primer l'efficacité et la seule intention d'une domination à courte vue. La présence du mors en bouche et la conduite à distance via deux longues rênes conditionnent le bon ajustement des postures et la précision du toucher de conduite du cavalier.

Prendre et donner, donner puis prendre... deux actes apparemment antagonistes, mais finalement complémentaires, dont la bonne succession exige mesure et coordination. Accord et tempo. Cadence bien tempérée, comme en musique. Tirer trop fort sur le mors déforme la bouche de l'animal, casse le rythme, défait l'harmonie de son allure... Relâcher la pression sur les rênes permet une détente propre à la remise dans un flux normal, moins contraint. Avant la retenue suivante, propice à un nouveau ralentissement mesuré. Installation d'un cycle pensé.


« *Tu prends, puis tu donnes...* » On retrouve notre éthologue, cette fois seul, plongé en pleine forêt, muni d'un instrument invisible, ténu, dont il extrait de curieux sons vibrants, comme issus d'une petite voix métallique, aérienne et sucrée, qui dialoguerait avec la gent ailée des oiseaux, disséminés dans les arbres. Le frêle harmonica dont joue le musicien s'esquive littéralement au creux de la main où il niche, pincé entre deux doigts, tandis que la bouche du

joueur semble littéralement « *manger* » cette drôle de petite boîte à mélodies, tout en lui insufflant une vie qu'elle démultiplie aussitôt par sa puissance de souffle. Miracle de l'amplitude d'un chant issu pourtant d'une source miniature, à l'image du surprenant éclat sonore produit par un grillon chétif. Source au volume centuplé, comme mimée par cet inimitable et subtil musicien qu'est l'oiseau. Flutte bestiole que seul parvint à tutoyer le saxo de Charlie *Bird* Parker, génial héritier d'un *blues* fredonné, au mitan du XXème siècle, par ses frères esclaves noirs sur fond... d'harmonica.


« *Tu prends, puis tu donnes...* » Le geste alternatif se cueille à la vision des joues qui se gonflent puis s'évident dans un mouvement binaire, cadencé, où finit par se révéler le cœur de notre vie biologique : la respiration. Acte vital, immuable, cyclique, nous guidant de la vie à la mort, ainsi que notre langue écrite rythmée par majuscule et point. Entre notre *anima* et le dieu *Pneuma*, la danse interminable de nos vies organiques n'en finit jamais de s'accorder à chaque instant, bien au-delà de ces vingt et un grammes dont la rumeur nous dit que pèse l'âme.

Prendre, donner... et recommencer ! Le souffle, ce rythme binaire – inspir / expir – qui puise au monde et lui redonne en proportion, élargit sa loi à l'univers animal dont nous sommes issus. Avec nos proches végétaux, le voici qui adopte un tempo propre à la lumière et à sa photosynthèse, nous plongeant aux racines du balancement cosmique et de ses journées alternes. Quant à nous autres, humains, la nature du souffle parvient à nous faire respirer dans un état de patience, d'attention, qui évoque l'assise de l'écrivain comme celle du méditant. Autant que, nous animant de l'intérieur, la flamme tranquille, revigorante, de l'estime de soi.


Combien vit-on de vies ? Combien de fois meurt-on pour... revivre ? Autant de fois que l'on se sent estimé, re-connu. Re-vivifié par le regard de l'autre. La misère de chacun.e, c'est lorsque son souffle vient à lui *manquer*. Lorsque le mouvement d'altérité se grippe, se perd, se brise. S'engourdit, s'endort. Que se fausse, se voile le jeu alterné de nos miroirs en regard. A jamais ?... Non, car le geste fondateur « *tu prends, tu donnes* » demeure vivace, même à l'état virtuel. Gazeux, organique, mélodique, éthique, social, l'échange entre nous et le monde cadence notre connaissance de ses lois et ressources, comme nos jeux de re-connaissance réciproque à son égard. Qu'il soit éthologique, musical ou biologique, l'échange nous engage à une accordance vitale propice à nous re-connaître enfin pour qui nous sommes : des êtres de reliance.




J'évoque un
moment fort où
je me suis
senti.e
reconnu.e




J'évoque un
moment fort où
je me suis
senti.e
incompris.e



J'évoque un
moment fort
où je suis
parvenu.e à
reconnaître
l'autre



J'évoque un
moment fort où
j'ai échoué à
reconnaître
l'autre



Sur quoi je
fonde mon
estime de moi-
même... et de
l'autre



Et si nous tentions le contact et la jonction de toutes nos utopies ?...
Sans rien exclure, sinon... le geste d'exclure lui-même !

MUSIQUE ET LANGAGE

QUELS MOTS A LA CLE ?

A parenté supposée, observations parallèles. La langue possède sa grammaire comme la musique son solfège. L'une se fait forte de jouer ou de chanter vocalement une partition musicale décodée comme un langage, tandis que l'autre se nuance de tonalités exprimées par des gradations de mots. On entend faire chanter la langue dans le même temps où la musique se met à « *parler* », à produire un *discours* musical. Le texte même, mis en récit ou dialogué, peut se voir mimé, incarné en scène grâce aux mythes et scénarios musicaux.

Lamento, moderato, allegro, scherzo, andante, largo... En quoi les mots de la musique enchantent-ils nos oreilles, sinon qu'ils sont déjà musique eux-mêmes ? Enchaînements rythmés d'alexandrins ou de vers libres, jeux de rimes claquant sous la langue comme mets savoureux concoctés par la pensée... Les ébats de langage excitent nos natures ludiques enclines à tous les... *divertimenti*.

Langage musical et mélodie de la langue : leur duo nous ravit à la mesure des émois qu'il suscite en nous, faisant s'entrecroiser avec délices des sonorités familières et complices. La gratitude dont nous les comblons navigue en proportion des pépites dont elles peuplent nos imaginaires. Via l'une et l'autre, nous voici fêtant l'improbable jonction entre les signes et les sons, au service d'un même univers émotionnel. Signifier, sentir, exprimer... Toutes les formes d'expression linguistique et musicale concourent à révéler notre *être au monde*. Et quel plus beaux enfants ces deux-là n'ont-elles pas engendrés via les chœurs palpitants de nos chants ?!...

Quelques moments musicaux (parmi d'autres possibles à explorer par chacun.e)

Bill EVANS « Nardis »

SCHUBERT
« Deuxième Trio »

Coleman
HAWKINS
« Body and
soul »

MOZART
« Concerto pour
clarinette »

John
COLTRANE
« Naima »

Elégance, légèreté,
grâce, lumière, gravité,
tristesse, admiration,
gratitude, mélancolie,
esprit, éthique,
grandiloquence, utopie,
fragilité, ponctuation,
phrasé, clarté, banalité,
facilité, séduction, gaieté,
tendresse, plaisir, liberté,
vérité, joie, vertu,
noblesse, transparence,
apaisement, tragique,
perfection, puissance,
inspiration, pesanteur,
spontanéité, résonance,
variété, esthétique,
sensibilité, compétence,
affects, émotions,
chromatismes, virtuosité,
infinies nuances...

DVORAK
Symphonie
« Nouveau
Monde »

Astor PIAZZOLA
« Libertango »

Carl ORFF
« O Fortuna »

Charlie PARKER
« Ornithologie »

Et langage associé...

QUELQUES TEXTES POETIQUES...

« LA POESIE »
(de et par Léo Ferré)

« EST-CE AINSI QUE
LES HOMMES
VIVENT ? » (texte
d'Aragon chanté par
Yves Montand)

« LA CHANSON DE
PREVERT » (par Serge
Gainsbourg)

« COLOMBINE »
(de Verlaine, par
Brassens)

« L'AME DES POETES »
(de et par Charles Trenet)

« LE PLAT PAYS »
(de et par Jacques Brel)

« LA TRUITE DE
SCHUBERT »
(par les Frères
Jacques)

« MA LIBERTE »
(de Moustaki, par Serge
Reggiani)

... MIS EN CHANSONS



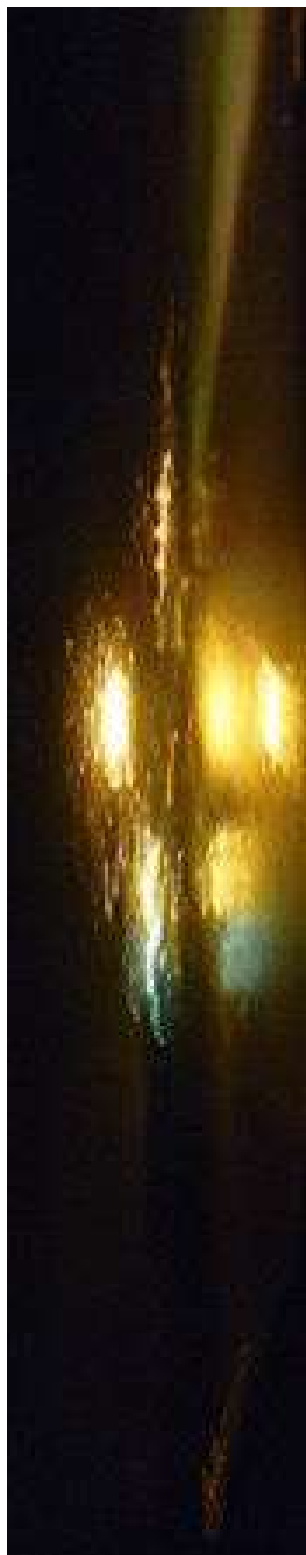
Au gré de la poésie et de la musique, c'est un peu de l'âme du monde que nous apprenons à goûter... Notre attention renouvelée à l'œuvre est ce qui sauve une parcelle de ce monde. A chacun.e d'explorer (ou de redécouvrir) ses airs et ses textes fétiches !

SAVOIRS ET RELIANCES

Langue et solfège, textes écrits et chansons fredonnées, musique et mathématique, histoire et géographie, peinture et mélodie chromatique, sports et géométrie, arts et nature, poésie et philosophie ... Quels ressorts communs à tous ces langages ? Questionner les interactions qui les animent nous engage à révéler un lien profond, masqué, entre leurs pratiques : un *métalangage* dont le rôle serait d'éclairer le sens de ces domaines de savoir, de dévoiler leur commune acuité d'un regard réflexif, d'une conscience d'eux-mêmes. La conscience croisée des affects, des images, des pensées.

Merleau-Ponty évoque les lois de la perception en nommant *entrelacs* ces espaces (moments ?) de reliance entre des disciplines proches ou complices. A sa suite, laissons parler la langue lorsqu'elle énonce les expressions de *panorama musical* (vue et ouïe), de *paysage mental* (vue et esprit), de *décor sensible* (vue et kinesthésie) etc... Sa petite musique extrait là, comme d'un riche minerai, les lingots propres à telle ou telle source de savoir que notre sens commun se fera fort d'isoler, le plus souvent pour plus de commodité.

L'amateur devant un tableau, le mélomane relié à une musique, le lecteur plongé dans son livre, n'apparaissent qu'en spécialistes passagers d'une forme d'accès au monde. Le spectateur solitaire, plongé au cœur d'une scène de pleine nature, aurait-il la bonne fortune de fusionner et d'accorder parfois les atouts de nos trois acteurs familiers ? Nos modes d'habitation des savoirs semblent bien se mouvoir et œuvrer au cœur d'infinies et multiples combinaisons animant et dynamisant nos gestes d'apprentissage. Alors, reliance ? Synthèse ? Echange des complémentarités reconnues. Partage des singularités acceptées. Fraternité vécue via les savoirs.



A LA CROISEE DE NOS GENIES D'ENFANCE

Re-poétisons nos univers

« *Le clown* », de Banville (texte revu, revécu, réincarné). Quel poème pourrait mieux exprimer ce moment magique, chaque année remis à neuf, où les sensations écolières sont à vif, dans l'attente des nouveautés augurées par la rentrée ?...

« Clown admirable en vérité. Je crois que la postérité, dont sans cesse l'horizon bouge, ne le nommera qu'en tremblant. Il était barbouillé de rouge, de jaune, de vert et de blanc. Même jusqu'à Madagascar son nom était parvenu. Il s'élevait à des hauteurs telles que les autres sauteurs se consumaient en luttes vaines. Ils le trouvaient décourageant et murmuraient : quel vif argent ce démon a-t-il dans les veines !?...

Tout le peuple criait bravo ! Mais lui, par un effort nouveau, semblait raidir sa jambe nue. Plus haut ! plus loin ! De l'air ! Du bleu ! Des ailes ! Des ailes ! Des ailes !...

Enfin, de son vil échafaud, le clown sauta si haut, si haut, qu'il creva le plafond de toile au son du cor et du tambour et, le cœur dévoré d'amour, alla rouler dans les étoiles. »

N'avons-nous pas été, enfant, à chaque rentrée scolaire, ce clown magnifique d'attente et d'espérance ? Ne le sommes-nous pas restés encore, longtemps après ? Tant il est vrai que nous passons notre vie à apprendre, selon un rite familial, bien établi, un mode d'être hérité de nos lointains ancêtres chasseurs cueilleurs – mantra de survie d'abord, voie d'existence ensuite. Apprendre, au même titre que respirer, boire, se nourrir,

communiquer, se projeter, aimer... Apprendre, évidence d'une fonction vitale autant que raison d'être au monde. Mais hors l'enfance, quelle liberté ?...

Il y eut la vie réelle et ses adaptations successives au monde tel qu'il va et tel qu'il exige de se conformer. A un milieu familial et social donné, à une temporalité précise, via des rencontres suscitées au gré de hasards futiles. Au fil du temps et des cursus, nous avons dû calmer nos élans, dételer nos imaginaires fougueux, remiser certaines intuitions trop folles. Nous accorder.

Pour autant, comment se faire à l'idée qu'un si puissant ressort, vital à l'origine – ait pu totalement s'évanouir et disparaître ? Combien de portes la puissante architecture de potentiel animant un enfant de dix ans a-t-elle dû condamner pour s'installer dans une voie adulte unique, fût-elle celle, logique, ajustée, choisie, la plus conforme à soi ? Que reste-t-il de nos rêves d'enfant et de toutes leurs portes demeurées entrouvertes sur des dons virtuels, des talents pourtant secrètement inscrits au creux de nos personnalités ? Question en forme d'énigme... qui ne doit pas le rester.

A l'image de ces friches industrielles subitement métamorphosées en espaces d'art vivant, il nous appartient de refaire un état des lieux de notre maison personnelle, d'en sonder les traces, les empreintes aptes à faire écho à nos mutations passées, à en révéler la logique interne. A mieux nous *re-connaître*, en somme. Avant de scruter des champs d'exploration oubliés, à inviter chez soi comme d'anciennes amitiés familières.

Nos trésors personnels sont toujours là, intacts, bien vivants. Sources autant que res-sources. En attente de résurgence, de remise en chantier par nos soins désormais éclairés. Reprenant notre périple intime sous l'égide de Baudelaire, un discernement s'impose à nous, « *étonnants voyageurs* »... en partance « *au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau* »...

LE TEMPS RETROUVE (au jeu des petites madeleines)

Une image

Un goût

Une odeur

Un voyage
Un pays
visité

Une
musique

Une amitié

Un jeu de
société

Un récit

Un paysage

Une aventure

Un geste
Un sport

etc...

RETOUR en POESIE

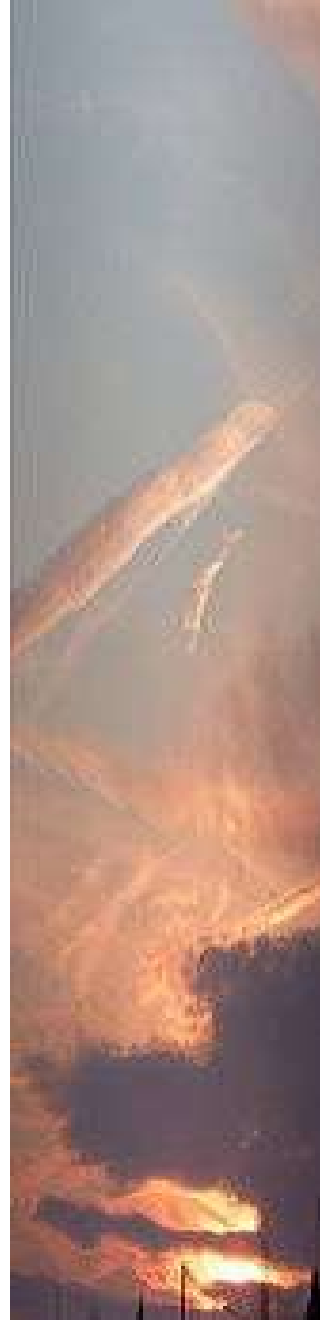
EXILS EN ABSURDIE

A nous tous
futiles exilés terrestres
d'un naufrage collectif annoncé
Nos consciences touchées coulées
envoyées par le fond
d'une mer d'huile tueuse
Fugues vers un ailleurs
en perte de racines de valeurs
Nous *Sapiens* frappés de perfection
si parfaitement lobotomisés
Peuples des cavernes
de la Caverne
hystérisables hystérisés
aveuglés braillards
au tempo de médias
d'automédias complaisants
pour *egos* en souffrance
en violence
Démocraties atones
asséchées d'usage
Sociétés atomisées
mues par le ressentiment
du chacun pour soi
du tous contre tous
Mise en congé des lucidités
pourtant là mais désapprises
Bug humain des effondrés
d'un *toujours plus* à la Pavlov
d'une amnésie d'Histoire
Aveuglés resterons-nous
amputés de bienveillance
de solidarités à rallumer
aux phares des Camus
Erasme Hugo
témoins et vigies des temps
Nous tous sages appelés
à remodeler nos identités
entre désir et sidération
résonance et reliance
au défi des altérités
A quand nos visions s'inversant
se recroisant se rehaussant
d'une rive à l'autre
de notre Terre
redevvenue *commune* ?...

ACCORD A SOI

RACCORD AU MONDE

... Bascule
La langue notre langue
amorçe d'un pont passage vital
Langue présence attention
qui fait sens
entre les visages les intelligences
Voilà que le *Nous sommes*
prime à nouveau
le *Je suis*
Notre commune Agora
ouvre grand ses portes
d'une démocratie ravivée
Le voile se lève
L'horizon bleuit
comme un vertige
de ce que nous aspirons à être
Sous la pensée sourd la beauté
et le projet de sa saisie
comme sauf-conduit
sauve conduite
où brillent nos regards
hantés de conditionnements
Chacun colle à soi
esquisse un pas de danse
de connaissance à re-connaissance
Emotions corps et mental réunis
Unités restaurées requinquées
Liens s'ajustant de soi à soi
de soi à l'autre de l'autre à soi
présences croisées
Nous voici continuités en mutation
gisements de ressources
fiers compagnons d'aventure
prenant le temps du projet
questionnant le monde
Semences cosmiques
Soi comme un autre
bienveillant *multilogue*
toutes et tous accordés
corps apaisés
coopérations repensées
estimes refondées
altérités ravivées
Plaisir d'un *Commun* réparé !



« Il y a la beauté et il y a les humiliés. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais ne jamais être infidèle ni à l'une ni aux autres »

Albert CAMUS

... Et si, en étant attentifs, aidants pour ceux-là, nous y trouvons la présence et la force de celle-ci ? Reliance encore...

PASSIONS A L'ŒUVRE

Elle nous parle. Avec ses mots à elle. Signature dans l'espace, griffure du temps, éphémère ou pérenne, discrète ou vibrante, évidente ou complexe, fluide ou laborieuse, elle est ce *je ne sais quoi* ou ce *presque rien* que le poète et le philosophe mettent toute une vie à saisir en l'approchant... sans parvenir à la cerner totalement. Entre elle et eux, la beauté d'un chemin.

Démarche ou objet, manière ou résultat, figée dans le passé du déjà réalisé ou en cours de création, seule la finesse du langage peut rendre compte de son récit dans la durée. *Ouvrage, champ / mode opératoire, opération, opus...* Sans oublier l'inévitable, l'exemplaire *chef d'œuvre*, frappé d'une réputation propre à le desservir en finissant par le banaliser.

Quel commun peuvent révéler une statuette africaine, un poème de Prévert, une mélodie de Ravel et un texte calligraphié en lettres japonaises ? Quels échos résonnent en nous au spectacle d'une technique artisanale en cours, à la vision d'un geste horticole, au déroulé d'un agencement mécanique judicieux ? Que dit de nous l'usage précis de tel matériau, la disposition de tel paysage ou le ralenti de tel geste sportif ou solidaire ? Multiplicité des opus.

Placer notre attention au cœur de l'œuvre – de toute œuvre – c'est pointer l'esprit même de notre épopée, de ce qui nous fait proprement humains, en mutation culturelle permanente. C'est s'inscrire dans un récit commun sur lequel chacun.e a le pouvoir de revenir à loisir pour en restaurer l'architecture ou l'élégance. Via la force du langage, notre outil collectif. Un bouquet sur une table, un outil à la main, la force d'un geste solidaire, une scène intime éclairée par un reste de jour déclinant... Natures mortes ou actes de vision ? Le beau est là partout, toujours mouvant. A portée. Nous révélant à nous-même en miroir, l'œuvre prolonge nos regards vers tous les rhizomes du corps. Via la mémoire et les racines de la langue. L'*Opus* vibre et vit.

A chacun.e ses opus...

Un texte,
poème, fiction,
description, une
pensée, un
concept

Un matériau,
Un artisanat,
Un geste, un
outil en action

Une démarche
sociale, ses
intentions et
ses attitudes

Une pratique
physique, un
geste sportif

Le moment,
le déclic
d'une

**MISE en
PROJET**

Une musique,
Un instrument,
Un geste musical

Un rituel, une
cérémonie,
une scène

Une image, une
fiction filmée,
une scène
représentée

Une émotion
exprimée,
décryptée,
décrite

LE REGARD DU POETE

LA FLEUR

**Dans un pot de fer
des grenades
Dans un pot de terre
une fleur.**

**La fleur ancienne
toute neuve
Folle comme avoine
lucide comme blé
ou riz
Vraie comme rêve
belle comme amour
rouge comme toujours.**

**Dans un pot de fer
des grenades
Dans un pot de terre
Une fleur.**

**La fleur libre et véritable
indispensable
utile comme pain
utile comme vin
juste colère larmes et rires
ou fol espoir**

**Dans un pot de fer
des grenades
Dans un pot de terre
une fleur.**

**La fleur interdite de séjour
la fleur rebelle à la lobo-tanique
réfractaire à l'ortie-culture**

**La fleur du libre-savoir et des vérités ouvrières
La fleur de n'importe qui quand n'importe qui c'est quelqu'un
la fleur aux couleurs éclatantes et qui éclate n'importe où**

*quand n'importe où c'est partout
éclate de vivre
éclate de rire
et d'inquiétude
et de détresse aussi.
Dans un pot de fer
des grenades
lancées par des grenadiers
Dans un pot de terre
la fleur
défendue par ses jardiniers.*

Jacques Prévert



LA VALSE DES ILLUSIONS UNE POESIE DE L'IRREEL

« *Le doute me ronge. Et si tout n'était qu'illusion ? Dans ce cas, j'aurais payé ma moquette beaucoup trop cher* » Woody Allen

Des naïfs rêves d'enfants à nos insaisissables fantasmes d'adultes, quel décalage ! Et quelle filiation pourtant ! Entre les deux, c'est comme si l'espace de toute une vie avait pris soin d'inscrire en nous toute la profusion de nos expériences et de nos représentations. De la vérité à l'illusion – et retour ! – que de sinuosités, de méandres. D'ondulations et d'arabesques.

Lorsque Platon nous raconte son mythe de la Caverne, c'est une allégorie qu'il propose, un récit qui fait signe entre le concret et l'abstrait. Le philosophe nous figure comme des prisonniers enchaînés dans une caverne sombre et qui ne voient du vrai monde que les ombres projetées par la lumière du dehors sur le mur de la paroi du fond. Ainsi, le sage en nous est-il celui qui se délie de ses liens, tourne la tête et sort de la caverne, découvrant le vrai monde. Le monde intelligible, celui des idées. Et non son reflet, le monde sensible, qui n'est qu'un halo imparfait, de ce nouvel univers.

Ce faisant, Platon ne nous enverrait-il pas ses *quatre vérités* à la figure ? « *Si vous voulez savoir la vérité, écoutez les fous* », énonce pour sa part un dicton africain. Alors ?... L'illusion et la vérité – toutes nos vérités – ne se renverraient-elles pas la balle en permanence dans un jeu incessant où règne avant tout le mécanisme implacable d'une séduction à tout prix ? Et un balancement à la rythmique improbable.

Illusion ?... Vérité ?... Le match se joue à couteaux tirés entre deux battantes vénérables qui prendraient soin de ne jamais avouer leur dernier mot. Qui croire ? Que croire ? Elle ou lui ? Ceci plutôt que cela ? Au manège de la séduction, ce sont des milliers de facettes fascinantes qui se pressent aux portes de notre entendement, dans un mouvement brownien où les pauses sont rares, les relâches remarquables autant que précieuses.

Car enfin, qui nous dit que telle vérité serait plus crédible que telle autre ? Plus vérifiable ici que là ? *Vérité en deçà des Pyrénées erreur au-delà* ! nous souffle justement Pascal. Et qui peut affirmer que telle chose, crédible aujourd'hui, le sera encore demain ? A toute certitude en cours, son doute inversé, possible, en embuscade. Sens critique à la clé.

Comme souvent, c'est dans l'équilibre du colloque, de la conversation, qu'il serait sage d'aller chercher nos appuis. Car enfin, ne pourrait-il pas exister différents « *plans* » de vérité acceptables en regard les uns des autres ? Pourquoi ne pas laisser coexister paisiblement croyants et non croyants dans un monde où toute situation mesurée, pensée, est logiquement vivable, selon le point de vue de chacun.e, son angle de perception ? Lesté de sa propre histoire et respectant celle du voisin, qui pourrait y trouver à redire ? Seule la limite imparable du réel viendrait alors nous rappeler à un devoir de réserve respectant les options qui nous sont propres, personnelles.

Paix entre les accapareurs de vérités exclusives... au nom du réel, semble nous glisser Platon dans un dernier regard à cette caverne aux passions qu'il vient de nous révéler. A ce récit-là avons-nous sans doute gagné pas mal de temps et d'énergie à remobiliser ailleurs. Dans un salutaire débat d'idées par exemple. Alors oui, Woody a raison : sa moquette n'a pas de prix !



Au jeu pipé des vérités conquérantes, la boussole du réel aura toujours le dernier mot

« LE PETIT PRINCE » UN REGARD DE L'ETRE AU MONDE

Un enfant explore le monde avec son regard d'être neuf. De planète en planète, son questionnement le – et nous – gagne tout entier. C'est celui du philosophe habité par une vision de poète : le regard de l'*Etre au monde*.

Aucun type humain n'échappe à sa perception, à son sentiment. Chaque personnage du récit marque de son empreinte le jeune esprit en formation : du roi à l'allumeur de réverbères en passant par l'homme d'affaires, du buveur au vaniteux, sans oublier le géographe à l'esprit d'explorateur, tous alimentent sa curiosité, animent sa réflexion, tout en provoquant souvent sa déception. « *Les grandes personnes sont décidément bien bizarres, conclut-il simplement pour lui-même, à chaque étape de son périple...* » Via le conte pour enfant, l'allégorie va bon train.

La candeur comme l'exigence de vérité habitant le jeune héros invitent bien sûr à retrouver l'enfant en soi : celui des origines, animé de cette vision qui signe la trace d'un surgissement naturel, constant, d'émotions à fleur de peau, s'exprimant telles quelles. Car « *toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants... mais peu d'entre elles s'en souviennent.* » Et puis il y a cette gravité qui palpite sous la fraîcheur apparente. Quoi de plus logique au vu du climat mondial alors vécu, traversé par le narrateur, dans cet entre-deux funeste de la transition d'une guerre mondiale à la suivante ?

L'œuvre naît souvent de hasards fertiles. En 1935 paraît *Terre des hommes*. Dans un train qui le conduit à Moscou, Saint-Exupéry croise un couple d'ouvriers : « *Entre l'homme et la femme, l'enfant, tant bien que mal, avait fait*

son creux et il dormait. Mais il se retourna dans le sommeil, et son visage m'apparut sous la veilleuse. Ah ! quel adorable visage ! Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce. Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis : voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui. » Le personnage était déjà nommé. Le 29 décembre de la même année, Saint-Exupéry tente d'assurer la liaison Paris-Saïgon mais son avion s'écrase dans le désert de Libye. C'est une caravane de nomades qui le sauvera : la rencontre avec l'aviateur, « miraculeuse » et comme « tombée du ciel » vient de naître. Et avec elle la figure universelle du Petit Prince. Le récit attendra 1943 pour être publié.

L'immatunité revendiquée, portée par un regard authentique : c'est cela sans doute qui fait la force d'une telle odyssee, à hauteur du sublime gavroche. N'avons-nous pas oublié par quels dédales l'adulte en nous a recouvert peu à peu l'enfant, par métamorphoses successives autant qu'impalpables ? Retrouver cette virginité de vision ne peut que nous surprendre, à la manière dont tout retour aux sources nous révèle soudain la distance du chemin parcouru, sa profondeur et sa relativité à la fois. A quel point aussi nos rêves ont pu faire les frais du réalisme imposé par les nécessités de l'existence. Tout est vrai au moment où nous appréhendons ce récit : la puissance de l'aventure, sa valeur au-delà des langues et des cultures, la pertinence d'une vérité à teneur universelle. A la croisée de nos génies d'enfance, la confrontation avec le réel fait surgir une voie entre hasard et nécessité. Et même si nous ne sommes plus totalement cet enfant magique, l'épopée de sa mue nous habite encore, quelque part, dans cette vision intuitive de poète et de philosophe à laquelle elle nous rend disponibles. Longtemps après, elle demeure...



De l'ingénuité d'un regard neuf à l'arrangement de semblants formatés...
l'espace de toute une vie et le surgissement de son rebond. Poésie et
philosophie se rejoignent là, au confluent de nos génies d'enfance. Au
croisement de nos lignes d'erre...

PROJET DE RESEAU CITOYEN « AGORA37 »

Et si nous tentions de raviver notre sens du collectif par le plaisir d'apprendre ensemble ?... Cette question résume à elle seule l'esprit de la démarche d'**AGORA37**, sur le site <https://sites.google.com/site/rezoagoratourainesud/>

La **finalité du projet** : permettre une mise en commun et en relation de tous nos savoirs, savoir-faire et compétences dans des échanges réciproques.

On retrouve dans cette action commune les trois piliers de notre devise républicaine : **liberté** des initiatives multiples, **égalité** de valeur de tous les contenus, **fraternité** vécue des échanges. La démarche rejoint aussi l'idée contemporaine de *Formation tout au long de la vie*. Elle place l'humain et sa formation au centre du projet. Dans un climat à base de **re-connaissance**, de coopération. De bienveillance, de curiosité et de désir d'apprendre.

Et sur le plan **PRATIQUE** ?

- 1- Chacun.e cherche et **précise** son/ses domaine.s de compétence favoris (pas de *petit* domaine !... tous ont la même valeur de départ).
On peut se situer en **offreur** comme en **demandeur** de ce.s savoir.s.
- 2- On adresse son choix par mail à savoirs37@gmail.com en l'explicitant.
- 3- Votre offre ou/et votre demande de savoir est inscrite sur le TABLEAU de NOS ECHANGES avec votre prénom et votre email (voir site).
- 4- Une rencontre-médiation est organisée, avec un.e responsable, entre offreur(s) et demandeur(s), pour valider les modalités de leur échange.
- 5- L'échange peut commencer. Conseils et médiations intermédiaires viennent éventuellement soutenir l'action en cours.
- 6- Un bilan s'établit régulièrement entre participants.

Le coordinateur du projet, Jean-Marie Parent

VALEUR AJOUTEE DES RESEAUX

1+1=3. C'est la logique insolite et porteuse d'utopie engagée par les réseaux de savoirs partagés. Le principe en est simple, à portée de tous et de chacun.e. Il s'agit de placer l'échange de compétences entre citoyens au centre d'une pratique sociale commune, contractuelle. Sur la base du volontariat et de la force d'un geste gagnant : celui d'une valeur ajoutée dans l'échange mutuel, d'un *plus* profitable à tous.

Savoirs, savoir-faire, savoir-être s'y trouvent ainsi focaliser nos attentions, via un lien renouvelé à notre langue écrite et orale. Les bases du fonctionnement en réseau sont claires. Parité des savoirs : tous se valent d'emblée. Gratuité des connaissances : retour au bon vieux troc d'antan. Diversité des contenus : mille regards pour mille savoirs viennent ranimer soudain nos curiosités piquées au vif. Comme sur un vaste marché grouillant d'idées, de propositions autour du besoin vital d'apprendre censé nous animer notre vie durant. Et surtout, coopération à tous les niveaux, à rebours des compétitions trop souvent mortifères, du ressentiment organisé porteur de la jalousie mimétique du tous contre tous. Enfin, cerise sur le gâteau, la symétrie croisée entre offreur et demandeur de savoir, l'un pouvant à tout moment enfile la casquette de l'autre dans tout type d'apprentissage. Au final, l'ajustement heureux d'un accord mutuel réalisé dans l'action.

A ce jeu du partage pensé, organisé, horizontal, nous sommes tous gagnants d'emblée. Notre œil qui s'aiguisé réalise soudain que nous étions assis sur des pépites ignorées de compétences de toutes natures que nous désirons remettre en mouvement dans un recyclage actif, au service d'un cercle vertueux : plus je partage plus j'apprends, plus je sais plus j'échange,

plus je crée du lien plus la dynamique collective se ravive. C'est le rapport même à nos racines profondes de *Sapiens sapiens* qui se voit soudain resurgir dans toute sa pertinence.

Mordant au réel de notre condition d'apprenants, nous ranimons aussi les valeurs à l'origine de notre Histoire : liberté des initiatives multiples, égalité de valeur des contenus, fraternité vécue des échanges. Au présent, c'est tout le pacte social qui s'en trouve soudain embelli, ravivé d'un souffle neuf. Ruraux et citadins, migrants et expatriés, défavorisés et nantis, privilégiés du système scolaire ou non, tous se remettent en marche en vue de cette *formation tout au long de la vie* dont notre temps se déclare volontiers porteur. De quoi damer le pion à cette éternelle part de nous-mêmes si prompte à s'émouvoir du manque frustrant d'un verre à moitié vide.

Écoutons plutôt le poète, visionnaire dans un univers d'aveugles, déplorer « *un paradis peuplé de gens qui croient vivre en enfer* », comme plombés par un malaise chronique face au monde dont le rythme et l'avidité consumériste nous panique, nous déboussole. Rattrapés par une forme d'inaptitude au bonheur collectif, nous entrevoyons une ouverture possible dans la pratique consciente, désirante, de ces réseaux de savoirs partagés. A nous de jouer... Pour qu'enfin la drôle d'équation $1+1=3$ ne soit plus une utopie.



PARTAGEONS
NOS SAVOIRS

au coeur
des territoires

SITE "AGORA37"

LIRE, ECRIRE... et compagnie

Lire c'est créer. Que nous vaut l'art de lire ? Quels cheminements secrets fécondent là nos esprits ? Comment la fibre poétique surgit-elle pour conjurer le malaise du monde ? Ecrire, c'est commencer à répondre.

Nous invitant à flâner librement au fil de nos réminiscences de lecteurs, romanciers, poètes, philosophes, nous entraînent dans le flux magique de la langue. Un flux capable d'irriguer notre Coopérative idéale, celle des Lecteurs réunis.

Il me semble avoir toujours beaucoup écrit, dès l'école, à la manière d'un rite, d'une pratique habituelle, d'une hygiène de vie. Pour élargir l'espace de conscience entre moi et le monde. Au creux de mon enfance déjà, la lecture occupait une place analogue, complémentaire à celle de l'écriture. Comme l'autre pan d'une même réalité : le dialogue intérieur avec moi-même et le monde. La littérature pratiquée pour éclairer le sens secret des choses. Un passeport vers la beauté via la musique de la langue. Un viatique. Au fond, qu'est-ce que lire, sinon *réécrire pour soi dans sa tête* le récit d'un autre ? Quant à écrire, ne serait-ce pas *se lire soi-même en train de penser* ?... Les deux actes sont frères jumeaux.

Aujourd'hui encore, je vis mon acte d'écriture comme un réflexe de tous les instants, toujours en état de veille, isolément des conditions extérieures ou d'une technique particulière. C'est un rituel permanent. Et puis, quoi de plus beau qu'une page blanche... sinon la voile blanche de l'esquif ? L'esprit amateur est là, bien présent, telle une ancre rassurante, légère comme un jeu familial. J'offre mon écriture un peu comme une bouteille à la mer. A chacun.e de s'en emparer ou non, librement. Je me sens et me vis comme un *porteur* : celui qui transmet dans l'invisible. Dans l'inconnu... pour trouver du nouveau.



II - AUX ARTS, ECOLIERS !

POUR UN ENRACINEMENT
DE
L'HISTOIRE DE L'ART A L'ECOLE

L'art est l'essence de la liberté

Nelson Mandela

« *La vie est faite de morceaux qui ne se joignent pas* », regrette le cinéaste François Truffaut parlant de l'un de ses films. En articulant quelques sons qui prennent pour lui un sens, Victor, son *Enfant sauvage*, acquiert sous nos yeux une humanité touchante qui n'est pas sans lien avec les tout premiers geste artistiques des hommes des cavernes apposant leurs mains en miroir sur les froides parois des grottes. C'est dans l'épiphanie d'un geste initial esquissé que naît notre rapport culturel au monde.

Il arrive pourtant que de telles prémisses se heurtent frontalement à l'indifférence d'institutions en mal... d'intuition. Incompris et faute d'être encouragés, nous en demeurons alors au stade de frustrants balbutiements. Ainsi, le jeune Antoine Doinel, autre héros de Truffaut, écolier en perdition des *Quatre Cents Coups*, est-il le témoin vivant – et l'acteur impuissant – d'un système qui tourne à vide en balbutiant, muré dans l'obsession close de codes moralisateurs tendant à dupliquer le monde plutôt qu'à en explorer les ressources. Le jeune révolté passe alors son temps à saborder l'univers sans âme que lui proposent ses aînés, parents et maîtres. Jusqu'à se muer en ce personnage désabusé qui gardera l'habitude – et comme l'empreinte – de fermer systématiquement les portes s'ouvrant à lui. Promenant un regard ironique et sans concession sur ce milieu adulte confiné, qui tourne en rond et ne lui propose rien qui vaille, l'adolescent termine sa quête errante sur une vaste plage : là justement où tout pourrait commencer, semble nous souffler le cinéaste, face à l'océan de l'Histoire, métaphore féconde d'un horizon sans fin pouvant figurer l'abondance et la fécondité des productions humaines... et comme le bord ultime de nos rancœurs adolescentes. Ci-gît la mer...

De Victor à Antoine, de l'enfant primitif non entré dans la culture à l'enfant de notre millénaire finissant, c'est toute l'histoire d'un certain regard qui continue de se jouer. De la nature à la culture, l'éternel défi d'une éducation plus

ouverte sur l'autonomie et l'éthique n'a cessé de porter nos attentes, s'inscrivant trop souvent en marge d'une secrète histoire des images. Et pourtant, l'*imago* latine n'en aura jamais fini de nous renvoyer, comme en un miroir obstiné, la reproduction inversée de l'histoire des gestes humains et des multiples œuvres façonnées au cours des âges. Cette capacité à stocker et à évoquer mentalement nos impressions sensibles ne niche-t-elle pas au cœur des mécanismes d'apprentissage ? L'*imaginé* appelle et nourrit l'imaginaire, qui lui-même engendre à son tour l'irréel, le fictif, le légendaire, le mythique, dans un récit sans fin dont la trame naquit un jour lointain à l'ombre des cavernes. La science contemporaine a su nommer en l'isolant dans notre cerveau droit cette capacité qui fait pièce à l'univers logique, raisonné, occupant son lobe gauche... Imagination n'est pas raison !... A chacune sa part. Gare à l'« *hémipléguisme* » serait-on tenté d'alerter.

Certaines réalités ne peuvent plus être ignorées. Si confidentielle qu'elle ait pu longtemps demeurer – jusqu'à prendre les alibis de la transparence ! – la culture artistique ne saurait consentir à rester le septième pilier, plus ou moins oublié, du socle des savoirs enseignés à l'école. Comment ne pas s'étonner que l'apprentissage systématique des codes, règles, us et coutumes de la langue, jusqu'aux plus complexes ou anecdotiques – voir certaines règles d'orthographe désormais contestées – ait pu si souvent prendre le pas sur notre rapport à l'observation, à la contemplation silencieuse, à la création, autant d'attitudes propres à l'émergence du fait culturel et de sa mise en récit.

Compagnons fidèles de nos heures de collège dans les années soixante, les manuels *Lagarde et Michard* offraient une vision du monde en noir et blanc où les « illustrations » (non encore parvenues au statut autonome d'images) se fondaient dans la pâle et anonyme couleur typographique des textes,

demeurant au stade de sous-textes incolores, sans saveur, simples béquilles appuyant l'omnipotence de l'écrit. Comme pour remplir la tâche subalterne d'enjoliver celui-ci... Or, la littérature se fondant sur l'histoire, quid du traitement de l'image née dans les nuances ocrées – pâlement chromatiques – des peintures préhistoriques ? Et le mot disposant naturellement de l'étymologie propre à tout code, en vertu de quel ostracisme l'image en serait-elle dépourvue ? De même, ne pouvant séparer la langue de sa littérature sans la couper de son principe vital, est-il concevable d'isoler l'existence et la construction d'une image de son code de lecture pourvu d'une histoire, d'une évolution, inscrites dans les médias qui la véhiculent ? Comme le texte qu'elle a si souvent soutenu, l'image a droit à une grammaire, à une syntaxe, à un sens bien à elle...

Autant de questions qui ne se posèrent que peu à peu, au gré des peurs et des dénis, ne devenant incontournables que lorsque le flux des murs illustrés contemporains se fit incessant, irréversible. Emergeant enfin de sa caverne platonicienne, l'image acquit son droit de cité comme fait culturel, moins par l'évidence de sa force et de son sens historique que par l'invasion fulgurante de ses artéfacts dans l'espace public (publicité, art mural). Bien sûr, toute image ne relève pas de l'art, comme tout texte n'implique pas littérature. Pour autant, le fécond jaillissement visuel qui fait exister l'œuvre d'art aux yeux de ses contemplateurs – passés, actuels, à venir – lui confère les signes d'une appartenance de droit à l'histoire de nos cultures.

Dès lors se pose la question du temps propre à accorder, à l'école, à une discipline capable de faire pénétrer les esprits dans l'épaisseur de l'objet artistique en double indispensable du réel, comme son ombre portée, sa figuration sublimée. De retour dans la caverne des origines pour faire œuvre de transmission, quelle écume garderons-nous pour la confier aux

générations montantes ? Quelle vraie durée accorderons-nous pour faire s'aiguiser les regards et apprivoiser l'épaisseur du silence qui entoure toute création ? Saurons-nous saisir et faire saisir le *kaïros* cher aux Grecs, cet instant opportun où survient notre rencontre avec l'œuvre, le moment magique où l'esprit se fond dans l'esthétique, sentant poindre, au-delà, l'avènement d'une éthique espérée ? Où l'on cesse de regarder pour enfin voir, d'écouter pour enfin entendre, de chercher à saisir pour être définitivement en phase avec l'œuvre, cet *opus* qui nous regarde au moins autant que nous y prêtons attention ?... Avec nos élèves, osons ce geste de pénétrer dans l'histoire de l'art comme sur un chemin d'intelligence, de croissance et d'autonomie.



LES ARTS A L'ECOLE : UNE HISTOIRE CHAOTIQUE

La reconnaissance d'une éducation artistique dans le cadre scolaire fut le fruit d'une longue marche semée d'embûches et d'hésitations. Longtemps, la parole et l'écrit furent à l'école les seuls modes de transmission des savoirs, à l'exclusion de tout geste expressif, de toute recherche originale relevant d'une autre forme : la répétition en vase clos avait tué le goût de l'initiative, alimentant d'elle-même une armée de poncifs et ne produisant hélas qu'une foule de Doinel frustrés. Bien sûr il y eut Malraux, fondateur du ministère de la culture en 1959, qui voulait « *rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité au plus grand nombre possible de Français* ». Mais, convaincu que la relation à l'art était de l'ordre de la révélation immédiate (sans médiation), l'auteur de *Psychologie de l'art et du Musée Imaginaire* éloigna l'art de l'école, signant ainsi l'échec de sa vraie démocratisation.

Les travaux sociologiques qui suivirent (notamment *L'Amour de l'art*, de Pierre Bourdieu, 1966) démontrèrent que l'accès à cette discipline présuppose une culture et la maîtrise d'un certain nombre de codes, bref ne va pas sans une certaine initiation. Et les barrières en limitant l'accès sont bien culturelles avant d'être matérielles, affaire de désir avant que de moyens. Seuls ceux qui ont pu, enfants, fréquenter musées, salles de concerts ou théâtres, ont les capacités de continuer, une fois devenus adultes. Ce que résume un jeune participant de classe à « PAC » (Projets artistiques et culturels, promus dans les années 2000) : « *Quand j'aurai des enfants, je les emmènerai à l'opéra. Comme ça, quand ils en auront, ils les emmèneront aussi : ça deviendra héréditaire.* » Tout Bourdieu dans cette remarque, pour une évidence désormais largement partagée : seule une éducation artistique digne de ce nom est à même d'élargir durablement le cercle des amateurs d'art à venir.

Il fallut donc attendre la fin d'un siècle – le XXème – pour assister à un réel début de réflexion et à la mise en place de vrais dispositifs autour de l'éducation artistique à l'école. Ce furent successivement : la création des projets d'action éducative impliquant la collaboration d'intervenants professionnels (1981), l'ouverture des premiers centres de formation des musiciens intervenants (CFMI) en 1983, la mise en place des bibliothèques et centres documentaires des écoles (1984), l'apparition des options théâtre et cinéma en lycée (1987), l'ouverture des ateliers de pratique artistique en collège et lycée professionnel (1991), la création au lycée de l'option histoire des arts faisant l'objet d'une épreuve au baccalauréat (1993), les premières éditions du Printemps des poètes et du Printemps théâtral (1999), la présentation d'un plan quinquennal pour une politique des arts et de la culture à l'école (2000) avec, comme principale innovation : la classe à projet artistique et culturel (classe à PAC) devant permettre à tous les élèves de conduire un projet artistique avec leur professeur et un artiste, et ce au moins quatre fois sur l'ensemble de leur scolarité. Pour autant, aucun caractère d'obligation n'accompagnait cette innovation.

Nous étions à un tournant. Pour la première fois, l'éducation artistique se frayait un chemin, certes encore étroit, dans le cadre scolaire, et les arts ne se voyaient plus réduits à un supplément d'âme. Une politique ample et sérieuse se mettait en place, unissant les efforts de plusieurs ministères. Enfin, une évidence s'imposait à tous : pour que les arts s'intègrent dans la culture commune des élèves, ils devaient faire aussi partie de la culture professionnelle des enseignants. Cinq ans d'expérimentation ne seraient certainement pas de trop, mais c'était une vraie amorce. Rendez-vous était donné en 2005 pour une évaluation globale.

La puissance d'intuition de l'art à l'école se mettait en marche...



ANNEES 2000 : LE CAP FRANCHI DES CLASSES A « PAC »

Appels à candidatures, objectifs pédagogiques, productions programmées, calendrier annuel, mise en place des ressources, budgets et partenariats... L'école, s'initiait peu à peu à une pédagogie de projet que n'auraient reniée ni Antoine de La Garanderie, ni le « maître » Freinet qui mettait la créativité et l'autonomie de l'enfant au cœur apprentissages. Ces cinq années de « PAC » donnèrent lieu à un bouillonnement d'idées et de réalisations les plus diverses : écriture de récits et scénarios, pratique des percussions et du chant choral, découverte de l'émotion théâtrale, tournage de films, regards sur l'architecture des lieux de vie, exploration des musées... Toute la richesse de la palette artistique fut mise à contribution au cours d'expérimentations d'autant plus fiévreuses qu'elles succédaient à des décennies de disette. Une discipline « continent » imposait soudain sa pertinence à tous les acteurs scolaires et ceux-ci répondaient avec enthousiasme à son émergence si longtemps refoulée, ajournée, et tant souhaitée : les prémises d'une véritable école de la culture naissaient enfin devant nos yeux éblouis !...

L'enjeu premier de cette réforme hardie consistait à reconnaître la place centrale de l'art dans l'acquisition des savoirs fondamentaux. La découverte des formes d'expression artistique, l'ouverture à la transversalité et au monde extérieur, la pratique de la pédagogie de projet en étaient les bénéfices attendus. Le travail programmé en équipe, sa présentation devant un public et son évaluation, développaient la personnalité de l'enfant en lui donnant enfin une responsabilité dans ses apprentissages. On visait à réconcilier intelligence sensible et intelligence analytique (nos deux cerveaux) en privilégiant l'articulation des savoirs à leur compilation. L'appel aux facultés du corps tout entier, l'utilisation de tous les sens, mettait chacun en mesure

de découvrir son *territoire émotionnel*, grand réservoir méconnu de ressources personnelles, de compétences subtiles, d'aptitudes à la perception et à l'appréhension de couleurs, de textures, de touchers, de lumières... comme de récits de toutes sortes. Les consciences s'aiguisaient, provoquant des échanges devenus naturels, rendant le débat ordinaire, les visions moins manichéennes, développant l'idée de relativité, de mobilité, de nuance. Arts et savoirs s'articulaient, unissant la force de leurs approches et développant une vraie polysémie des objets culturels.

Enfin l'élève n'était plus « hémiplegique » et voyait son cerveau gauche entamer un fructueux dialogue avec sa partie droite ! En vue d'une harmonie qui allait bénéficier à la totalité des personnalités... Une réelle révolution !

« Toujours déjà là », les grands monuments architecturaux – cathédrales ou abbayes, palais ou édifices civils – évoluant à travers les siècles, reflètent une société tout entière et réunissent en eux une véritable encyclopédie des arts visuels. Outre l'architecture, la sculpture, le vitrail, les arts décoratifs, les jardins, tout concourt à faire lien. Le plasticien analyse les formes, l'historien replace l'édifice dans le contexte de l'Europe médiévale, le littéraire explique les textes bibliques qui inspirent le tympan de certains chapiteaux.

La peinture peut réunir plasticiens et géographes via le thème du paysage, coloristes et horticulteurs sur celui des jardins (on pense aux *Nymphéas* de Claude Monet). Le *Guernica* de Picasso évoque les affres historiques de la Guerre civile espagnole et, au-delà, de tout conflit fratricide comme de tout système totalitaire. Parce qu'elle est fédératrice et interdisciplinaire, l'éducation artistique s'avère un précieux outil d'évocation et un formidable et puissant instrument de formation dont l'image – au sens large – est le centre. Tel un outil d'observation et de pensée. Un appel au plaisir des errances transversales.

Essentiellement fondée sur le langage parlé / écrit, la culture scolaire a longtemps négligé la pensée *avec* et *par* l'image. Peu à peu, les matières scientifiques ont exploité les capacités de schématisation et de modélisation des images. D'autres disciplines, comme l'histoire ou les langues, les utilisent comme ressources documentaires. L'enseignement des arts plastiques y ajoute les approches esthétique, technique, créative. L'impact des images sur la société et sur la formation des individus est cognitive : elle influence directement nos processus de pensée et d'apprentissage, venant compléter et renforcer la part faite au raisonnement et au langage. Leur articulation progressive au son et au texte a produit des médias de plus en plus riches et complexes.

Le secteur de la communication, de la presse, de l'audiovisuel et du multimédia – jusqu'à la globalisation du phénomène *Internet* dans les années 90 – ne pouvait plus être ignoré par le système éducatif. C'est aujourd'hui tout un réseau dense de connexions qui fait sens à travers la multiplicité des médias. La révolution numérique bouleverse notre rapport aux objets d'enseignement. L'école dans son ensemble se doit donc de développer lucidité et compréhension des mécanismes sémantiques qui traversent les images.

Face à l'envahissement des jeux vidéo, à l'omniprésence du fait télévisuel, nous devons donner des outils de décryptage et de lecture qui évitent de confondre le domaine de la fiction et celui du réel, anticipant au passage les problèmes d'*infox* que soulèvera bientôt l'Internet. C'est là que l'école a une responsabilité absolue, celle d'apporter les moyens d'une liberté toute neuve à conquérir via la formation d'un esprit critique aiguisé. En cela, l'art et son histoire ont leur pleine légitimité à l'école. Plongés dans un flot ininterrompu d'images, les enfants d'aujourd'hui sont des consommateurs, des analystes,

et, souvent sans le savoir, des fabricants d'images. Celles-ci les affectent, les structurent, et leur confèrent une place dont ils n'ont pas forcément conscience. Il leur faut apprendre à examiner ce qu'ils ont dans leur champ visuel toute la journée. D'autant que les images les regardent autant qu'ils le font eux-mêmes ; il est donc nécessaire de croiser les regards dans un champ éducatif devenu vaste : il faut imaginer pour faire advenir la réalité, car celle-ci est affaire de miroir. Or les artistes travaillent aussi un espace « imaginaire » où la subjectivité, l'identité et l'altérité sont en prise. Au fond, une observation, une attention, un travail du regard sur le monde le plus ordinaire et le plus immédiat, sont capables de générer une éducation à l'image. Nous sommes loin de la culture dominante, exclusive du verbe.

Qu'enseigne-t-on quand on enseigne l'art ? Via quelle forme de discours, quelles modalités de savoir ? Par quelle discipline, avec quels outils s'en approche-t-on ? Les nombreux parcours expérimentés dans les classes à PAC ont d'abord cherché à intégrer à l'acte pédagogique une vraie relation de qualité avec les lieux de culture et leurs acteurs. Au contact de ces lieux, qui sont aussi des espaces de contraintes et d'efforts, les élèves ont souvent découvert un comportement nouveau face au travail, une autre façon d'être, de penser, de ressentir. Investis dans un projet qui avait du sens, ils ont développé des capacités d'entreprise, d'organisation et un esprit d'équipe nouveau. Leur regard sur les apprentissages a pu évoluer dans cette dynamique ainsi créée ; leur propre image d'eux-mêmes s'en est trouvée valorisée, et on a assisté à une reconquête du désir d'apprendre ; au loin s'est profilée l'ébauche heureuse du citoyen libre. Et l'horizon ouvert des œuvres comme dilatation heureuse des personnalités.



HISTOIRE DE L'ART : VERS UNE DISCIPLINE A PART ENTIERE

L'absence d'une histoire de l'art à l'école est propre à la France : en Italie, en Allemagne, en Suisse, cette discipline fait partie des programmes. Il s'agit d'un phénomène très français qui veut que l'homme cultivé connaisse Victor Hugo, les grandes figures de l'histoire, mais ignore Manet ou les grands photographes. L'art a longtemps relevé du dilettantisme, de la gratuité plutôt que de l'étude, même si le débat sur son enseignement est ancien. On parlait déjà d'agrégation de l'histoire de l'art au début du XX^e siècle. Mais l'on a pourtant continué à former des générations d'enfants en manque de vision et d'écoute...

Or la question de savoir au détriment de quelle discipline pourrait être enseignée l'histoire de l'art ne se pose pas à l'école primaire où chaque classe est animée par un seul enseignant. On a longtemps privilégié une forme de créativité sans l'appel à la formation d'un regard attentif, historique... et donc informé par l'histoire. Apprendre à regarder, c'est aussi apprendre à être critique face à ce que l'on voit. Il s'agit de scruter des univers visuels, de faire découvrir les bases d'une expression symbolique, de donner accès à des formes ou des images poétiques et polysémiques bien différentes des images de communication, conditionnées ou stéréotypées. Car il existe une grande confusion entre l'image et l'œuvre. Cette dernière se veut une « image monde » qui nécessite une grande rigueur d'analyse, d'apprentissage et une formation très longue ; elle ne doit donc pas être considérée comme un simple équivalent de l'image *lambda*. Une réflexion de fond s'impose sur la manière de procéder avec un esprit d'enfant : celle-ci ne peut pas être la même à 6 ou 16 ans.

Au début des années 2000, le plan de 5 ans des classes à PAC n'a pas (encore) retenu l'option d'une inscription de l'histoire de l'art dans l'enseignement. Face à une scolarité primaire déjà lourde en termes d'horaires et de contenus, on a décidé de s'appuyer sur l'expérience des enfants, sur les objets familiers, sur le projet personnel. On a privilégié des partenariats de proximité avec les responsables du patrimoine local, de la ville ou du département. Le milieu visuel dans lequel l'enfant évolue et les objets qu'il fréquente au quotidien sont des objets esthétiques : ce sont l'architecture et l'urbanisme. Cela peut être un immeuble du XIX^e siècle, une maison particulière, un château, une cité. Inscrite dans l'histoire, révélatrice des codes, des façons de vivre d'une époque donnée, l'architecture est une bonne entrée en matière : elle représente ce lieu dans lequel se forme inconsciemment toute une part de la sensibilité de l'enfant, puis la prise de conscience de cette sensibilité.

Plus avant, la fréquentation du musée permet une approche directe de l'œuvre d'art. Depuis plusieurs décennies, les musées ont mis en place des structures pour accueillir les classes : les services pédagogiques. Comme on apprend à lire dans le texte, on doit apprendre à *voir sur le motif*. Et ce, le plus tôt possible. La mise à disposition des ressources sur la Toile peut venir à la rescousse pour palier aux questions de temps disponible ou d'éloignement géographique. Mais le musée imaginaire ne remplacera jamais totalement le contact direct avec les œuvres : prendre le temps de contempler telle toile, c'est connaître l'ivresse d'un moment de complicité avec son auteur et d'une plongée au cœur de l'histoire qui l'a vu naître. L'œuvre regarde l'enfant autant que celui-ci l'admire. Le passé peut ici se toucher du doigt et l'histoire prend tout son sens, celui d'un réel précis, précieux, dont une trace palpable demeure, proposée à nos sens, à notre émotion. Une œuvre énigme, aussi, qui recèle les mystères de la profondeur

d'un temps parvenu jusqu'à nous. Une mémoire artistique universelle fait écho à nos mémoires émotives individuelles.

Le temps de l'émotion passé, vient celui de la parole suscitée, échangée, construite. Qu'il s'agisse d'une sculpture, d'un tableau, d'une photo – comme aussi d'un film ou d'une musique, bien que dans des conditions différentes – l'enseignant se pose en intermédiaire, en *porteur*, pour donner des pistes de lecture, pour apprendre comment cela « fonctionne ». C'est le moment de l'ouverture et de la création d'une culture commune, où chacun peut méditer sur la signification de l'œuvre produite par l'histoire et poursuivre ainsi sa lente et profonde compréhension du monde dans lequel il inscrit sa présence active. La découverte de l'art et de son histoire ne pose pas seulement une question de compréhension, mais aussi de sédimentation, d'acclimatation du regard et de la pensée.

Et lorsque l'école, via sa puissance sociale, se fait accueillante pour l'art, c'est une nouvelle modalité du *devenir commun* qui est en jeu. Même s'il ne faut pas minimiser le paradoxe qui existe entre le volontarisme que suppose toute ambition pédagogique et la visée anti-autoritaire de l'art qui entend se donner comme proposé et non comme imposé, non comme injonction mais comme disponibilité, il s'agit bien de fonder, d'alimenter une attention, un goût, un désir du plus grand nombre. L'important est de permettre aux enfants de vivre des rencontres fortes avec l'art et les artistes, des expériences dont ils se souviendront toujours comme ayant marqué leur chemin d'initiation aux beautés du monde. Mais rien ne se faisant sans rigueur, il était essentiel que l'histoire de l'art finisse par prendre les allures d'une discipline à part entière, avec ses horaires, ses programmes et ses progressions.

Si l'école parvient à assurer l'alphabétisation artistique et culturelle de tous les enfants, ce sont des générations de cinéphiles, de mélomanes, d'amoureux de la peinture qui surgiront. Et ces gens seront issus de tous les milieux. L'introduction programmée, disciplinaire – et non plus seulement transversale – de l'histoire de l'art à l'école est donc d'abord un projet politique, un choix du mouvement au cœur des apprentissages, menant, in fine, à un art de vivre partagé.



MA PRATIQUE DES CLASSES A PAC

Partisan convaincu du rôle irremplaçable des arts et de la culture dans les pratiques scolaires, j'ai été à même de réaliser, seul ou en collaboration avec des collègues, avec mes classes successives (des CM1-CM2 pour la plupart) ou en cycle III, une dizaine de projets dans ce sens entre 1998 et 2008. Chacun de ces travaux, malgré sa propre originalité, présentait des traits communs :

- En introduction au projet, la lecture expressive partagée, expliquée, d'un livre ou d'un corpus de textes tirés de la littérature jeunesse
- En conclusion – et évaluation – du travail, une production écrite, audiovisuelle ou cinématographique originale dont les élèves avaient écrit le scénario, et qu'ils remportaient avec eux, en fin d'année, sous la forme d'un DVD et / ou d'un livre collectif
- Une telle structure de projet (qui est un exemple parmi d'autres) a demandé aux élèves un travail suivi sur trois disciplines de base du socle commun en Primaire : la lecture, la production d'écrits, l'exploration des images, via les conditions et les outils de leur fabrication (à travers un appel aux TICE, les nouvelles techniques d'information et de communication à l'école)
- Autres points communs à tous ces travaux : le contact fréquent des enseignants et élèves avec des artistes, parties prenantes du projet ; l'accent mis sur les compétences transversales (solidarité dans le travail d'équipe, responsabilité, esprit critique, capacité d'initiative et de créativité, organisation, autonomie...) ; une durée approximative de 9 mois, qui est celle de l'année scolaire, mais aussi le terme symbolique d'un enfantement

Pour autant, chacun des projets de ces classes à PAC a présenté sa note originale :

- Ecriture d'une partition et exécution d'un concert de percussions, en conclusion d'un apprentissage hebdomadaire mené avec un percussionniste professionnel (*Les Chœurs battants*)
- Création d'une comédie musicale à partir d'un travail d'année mené avec une professionnelle du chant choral (*L'Enfant Musique*). Ce travail a été présenté devant les étudiants du CFMI d'Angoulême
- Ecriture d'un scénario et tournage d'un film en costumes d'époque, à partir d'un récit du Moyen Age (*Les Tambours*, d'après R Zimnik)
- Ecriture d'un scénario et tournage d'un film d'animation à partir d'un roman d'Erik Orsenna (*La Grammaire est une chanson douce*)
- Ecriture et tournage d'un film en conclusion d'un atelier centré sur le cinéma burlesque (*La classe en délire*)
- Tournage d'un film documentaire sur les pratiques professionnelles des parents d'élèves (*Ton métier m'intéresse*)
- Diaporama sonorisé d'un reportage centré sur les problèmes de l'eau (*La quête de l'or bleu*)
- Création d'un film d'animation en 3D (à l'aide d'un logiciel d'ordinateur) sur le thème du Bestiaire de l'art roman étudié pendant l'année (*Les Ailes du serpent*)

- Film enquête répertoriant les gestes d'apprentissages dans les activités scolaires et leur mémorisation, dans le cadre d'une initiation à la gestion mentale en classe. Ce travail interclasses a mobilisé et rassemblé les 200 élèves de l'école, de la Maternelle au Primaire, pour un projet d'année mis en scène dans la salle des fêtes de la ville (*Clin d'œil, ou la mémoire du geste*)
- Publication, en cycle III, d'un livre collectif et production d'un film vidéo en costumes ; mise en scène théâtrale d'un récit et de dialogues sur les mythes grecs, d'après l'étude de l'ouvrage de Mireille Szac « *Le Feuilleton d'Hermès* », la mythologie grecque en cent épisodes (*Heureux qui comme Ulysse*). Ce projet a rassemblé les 70 élèves du cycle 3

Plusieurs de ces projets d'année ont été primés dans des concours de productions scolaires, notamment à Orléans (concours académique annuel « *Les Génies du multimédia* ») et à Chartres (Festival national annuel du film scolaire et universitaire). Je garde à titre personnel une empreinte forte de ces expériences : elles m'ont permis d'ouvrir mon enseignement sur la vie et sur la culture, en m'appuyant sur ma propre « part d'enfance » et d'ouverture au rêve. J'ai senti vibrer chez les élèves comme en moi l'émotion unique et jubilatoire qui prend sa source dans l'acte d'apprendre. J'ai pu constater que certains enfants, peu sécurisés ou en difficulté dans les apprentissages de base, retrouvaient peu à peu une liberté de penser, grâce aux « médiations culturelles » mises en place dans les projets artistiques. A travers la lecture – d'abord orale, expressive – de récits choisis, de romans, de mythes fondateurs (les mythes grecs sont exemplaires à cet égard), ces élèves percevaient l'écho de leurs inquiétudes et des craintes archaïques qui les

parasitaient. Grâce au témoignage vivant, positif, de héros exemplaires et des valeurs universelles dont ceux-ci se veulent porteurs – le beau, le bon, le juste, le noble, l'élégant, le sublime... – ils approchaient leurs propres préoccupations identitaires en leur donnant une forme, en les incluant dans des scénarios qui les rendaient universelles et échangeables avec leurs pairs. La communication et la confiance, personnelles et collectives, s'en trouvaient naturellement renforcées en classe.

En définitive, la pédagogie de projet pratiquée dans les classes à PAC s'est efforcée de valoriser l'« *apprendre avec* » plutôt que l'« *apprendre pour* ». Elle offre la logique d'une œuvre collective construite par soi, avec les autres, et en référence au fonds commun des œuvres humaines. Car elle a la chance de pouvoir puiser dans le formidable patrimoine culturel produit par l'humanité au cours de son histoire collective. Un patrimoine toujours à disposition.

Bien sûr, il ne s'agit pas d'oublier ni de remettre en cause la priorité de la transmission des fondamentaux à l'école. Mais si celle-ci ne semble pas poser d'emblée de problèmes à certains élèves, elle peut, par son côté froid, mécanique, se révéler inhibitrice pour d'autres en faisant écran à leur désir de participation et empêcher leur structuration psychologique par l'action. Deux grands pédagogues avaient déjà argumenté sur ce point : John Dewey, à travers son fameux slogan « *learning by doing* », puis Jean Piaget qui faisait de la connaissance une action intériorisée. Si l'intention d'instruire devient capable d'intégrer l'intuition fondatrice de la pédagogie du *projet*, elle pourra permettre la réconciliation de deux logiques parfois antagonistes : la logique de l'enseignement et celle de l'apprentissage, ces deux logiques trouvant leur point de convergence dans l'inégalable fonds des chefs d'œuvre culturels produits au cours de l'histoire humaine.



POUR UNE MOBILISATION DES RESSOURCES CULTURELLES

La littérature, la poésie, l'architecture, la peinture, la photographie, le cinéma, la musique, les arts en général nous offrent un mode de connaissance et un art de vivre capables de nous porter au cœur de la réalité des choses de la vie : privés de cette richesse, nous sommes comme atrophiés. C'est par la lecture et la contemplation consciente, expliquée, pensée dans le temps, intériorisée, des chefs d'œuvre de l'art que nous faisons l'apprentissage du regard libre, de l'autonomie de conscience, celle qui nous permettra de résister aux dangers de la « télé-culture », à la barbarie et à la dictature de l'immédiateté imposées par les sociétés actuelles. « *C'est par la culture qu'un homme prend conscience de lui-même et de son identité* », affirme Aimé Césaire. Notre rapport, régulièrement entretenu, aux grands textes de la littérature comme aux tableaux de maîtres, aux chefs d'œuvre du cinéma, et la conscience de l'émotion qu'ils suscitent en nous, nous invitent à rechercher la plénitude de la réalité et la profondeur de notre lien aux autres et au monde. « *L'épaisseur et la force d'un livre résident dans leur capacité à nous placer dans une posture de lucidité et de résistance* », écrit Jean-Paul Sartre.

L'introduction, encore récente (2008), de l'Histoire de l'art dans les programmes scolaires, confirme l'importance de proposer une telle démarche aux élèves : il convient de prendre du temps pour leur apprendre à contempler longuement, à aiguiser leur regard, à méditer sur le sens des œuvres fournies par l'histoire. Ce temps d'exploration, qui peut sembler « perdu » à certains, ne l'est qu'en apparence tant il pourra servir ensuite d'antidote vital à la consommation passive, inscrite dans l'immédiat, d'images publicitaires et de loisirs de masse dont notre société contemporaine s'abreuve complaisamment. Au risque parfois d'une perte de nos identités.

La survie de l'école et de ses valeurs est en jeu : il est urgent d'y repenser la vraie culture... Au-delà de – et en soutien à – l'apprentissage des « fondamentaux » (lire, écrire, compter) qui demeurent l'ossature incontestée des programmes (le socle commun), l'école se doit de « donner chair » à la sensibilité des élèves en développant résolument une zone franche réservée à une véritable histoire des arts. Celle-ci permettra aux enfants d'inscrire un vrai parcours culturel au long de leur scolarité. Il appartient aussi à chaque enseignant de faire le point sur sa propre « envie » de culture et sur ses pratiques personnelles dans ce domaine : on enseigne mieux ce que l'on fait d'abord sien. La diversité du fonds culturel est éloquent, et le choix vaste : textes et récits tirés de la littérature jeunesse, banques d'images, visites de musées en ligne, sites de mutualisation d'expériences pédagogiques, encyclopédies visuelles et sonores... A chacun de « lister » les ressources disponibles pour alimenter ses objectifs et ses projets propres...

Une palette large, mêlant parole, écrit et image, pour un véritable défi d'ouverture posé à l'enseignant : à chacun de savoir questionner sa culture, la renouveler et l'enrichir. Mais ne rejoint-on pas ici la question centrale du goût, de l'envie *d'apprendre*, dans le sens double du mot : acquérir la connaissance en la faisant sienne, avant d'en être le médiateur éclairé en vue d'une transmission efficace ?

Imaginons la mise en place d'une sorte de « carnet / album illustré de voyage à travers les arts et leur histoire », document répertoire assemblé par l'élève au fur et à mesure de ses découvertes et qui le suivrait tout au long de sa scolarité. Quel meilleur témoin de la lente et profonde émergence d'un *honnête homme* (du XXI^e siècle), déjà évoquée par Pascal, Montaigne ou Molière pour leur temps ?! ... Une version moderne des « *humanités* » classiques, à n'en pas douter !...



TRANSMISSION DE L'ŒUVRE : L'INSTANT MAGIQUE

Saut dans le futur... Imaginons, dans l'ombre de l'élève d'aujourd'hui, l'adulte curieux de demain, arpentant les musées. Pause du visiteur devant l'œuvre... Suspension du temps sur l'œuvre. Le temps de briller par sa force, sa pertinence, en faisant appel aux traces de son contexte dans la conscience de l'ancien écolier que nous sommes tous. La réminiscence est à l'œuvre. L'impression du visiteur se fait mentale, sensible, mémorielle. Questionnement, croisements, rappels... le désir renaît bientôt, laissant remonter de lents travaux d'imprégnation. Laissons la transmission – ou plutôt la re-transmission – suivre son cours.

La rencontre de l'œuvre remise dans un contexte peut alors ressembler à une balade de curiosité dont le hasard n'a pas seul présidé à l'émergence : c'est bien le regard du visiteur, son geste d'attention, qui la rend vivante, prégnante. Un regard toujours actif et animé, concerné souvent, complice parfois, qui inscrit sa recherche dans une longue histoire ancrée en lui, dans son passé propre comme dans le passé de l'humanité. L'histoire est un patrimoine commun toujours disponible. Un regard élu, fruit d'une histoire unique – celle du visiteur – crée son chemin original au cœur d'un *opus* particulier, d'une œuvre appartenant à tous. Singularité *et* universalité de l'œuvre. Qu'en déduire de lois éventuelles sur le lien secret qui se transmet, via l'œuvre, de l'artiste au visiteur ? Comment dire ce qui se joue là, dans ce triangle intime artiste / œuvre / visiteur ? Question de regard encore : c'est bien lui, ce regard unique et singulier qui, par sa présence et sa qualité, « recrée » l'œuvre, au sens où il en valide l'existence, au-delà d'une légitimité de fait. L'*opus* vibre et revit à chaque regard neuf, célébrant l'art en maître des formes, du sens et des intentions.

Une toile illustre évoque cette occurrence lumineuse qui se joue dans l'interface artiste / visiteur : « *Saint Joseph charpentier* », de Georges De La Tour (XVII^e siècle). La scène figure la silhouette puissante de l'artisan à l'œuvre, haute silhouette voûtée sur une pièce de bois qu'il vrille consciencieusement. Son visage s'incline vers la terre comme vers le fond d'un puits sombre : c'est la figure du vieillard parvenu au sommet de son âge, celui de retourner aux fondements obscurs du temps. La majorité de l'espace de la toile est envahie par ce corps imposant qui ne laisse qu'une étroite bande de tableau au corps frêle d'une fillette tenant une bougie éclairant la scène d'un flux de lumière vertical. Un flux qui, à rebours du mouvement du vieillard, incarne l'être à l'aube de sa vie, comme aspiré par cette colonne de leur vive, image éclairante de l'existence en devenir. La flamme haute et droite distribue subtilement ses clairs-obscur, si chers à De La Tour : les bras, le front et l'œil de l'artisan « flambent », semblant communiquer leur éclat lumineux au visage totalement irradié de la fillette. Quant aux regards, leur cheminement est comme happé par cette flamme dont ils tirent toute leur force. On pense à *La flamme d'une chandelle* de Bachelard.

Dans ce trajet étudié des regards se dit et se joue l'existence de l'œuvre et toute sa secrète puissance : l'*opus* « advient » là et quand se croisent les regards de l'artiste et du visiteur ; elle réchauffe son souffle au feu de leur rencontre singulière. De même, mots de la langue, touche picturale, argile malléable, séquence d'images, phrase musicale, pourront constituer autant de matériaux bruts dont dispose l'artiste pour y imprimer sa marque et en extraire l'œuvre telle qu'il la dévoilera aux yeux du visiteur. La toile de De La Tour est la métaphore pleinement signifiante de la renaissance, en cours et « toujours déjà là », de l'œuvre, en une double vision : celle de l'artiste et celle du visiteur, qui s'y croisent, sous l'auspice d'un troisième œil, celui du temps immémorial de l'Histoire. Le cœur du visiteur se trouve transporté au

cœur de l'œuvre, de sa conception. Un *cœur à cœur*, en somme, succède au *corps à corps* (auteur / œuvre) qui avait, dans un temps ici rendu magique, présidé à sa naissance originelle. L'œuvre renaît de tout regard nouveau qui lui est porté et de tous ceux, innombrables, qui suivront. Dans le regard unique du visiteur réside le secret partagé de l'œuvre.

L'œuvre à la fois disponible dans le temps *et* en marge des récits du temps. Encrypté au cœur de l'*opus*, l'acte de transmission propre, entre autres, à l'école. Un acte toujours prêt à être décrypté, ranimé, ravivé.

En engageant sa responsabilité esthétique dans l'œuvre à *naître*, l'artiste a entrepris de figurer son monde intérieur tel qu'il en est habité. En nous livrant une part de cette intimité, il nous *oblige* et nous questionne : quel sens donner à ce qui nous *regarde* là ? Où cela s'origine-t-il ? Dans quel temps historique ? Qu'attend de nous l'auteur en retour ?... Voici que le visiteur se voit, à son tour, engagé à réagir dans ce jeu à trois rôles. On peut adorer, aimer plus ou moins, être conquis, emballé, en extase, ou au contraire rejeter, détester, se trouver gêné peut-être, voire indifférent, ou pire encore. La gamme des réactions est infinie, tant l'art est affaire de totale liberté. Jusqu'au droit le plus légitime de ne rien sentir ou de n'y rien comprendre.

Pour autant demeure et demeurera, pour ne jamais s'effacer, la présence de ce regard un instant accordé à l'œuvre. Présence unique, forte, originale, irremplaçable, qui l'aura fait exister dans l'espace et dans le temps, « *l'espace d'un instant* ». De ce regard sera né un lien, une empreinte dont rien ne pourra venir vraiment délivrer le visiteur, sinon peut-être – l'histoire de l'art aidant – le souffle renaissant, chaleureux, de nouvelles œuvres proposées à nos regards. Jusqu'à ce que, dans les arcanes de notre musée imaginaire, les œuvres n'engagent à nouveau entre elles leur dialogue

fécond au goût d'universel. L'histoire de l'art, fertile en liens de toutes sortes, sera passée par là, puisant notre récit personnel aux sources du grand récit humain.

L'œuvre plastique se laisse enfin saisir comme objet d'étude et de connaissance, au même titre que le langage oral ou écrit. Elle possède une histoire unique qui s'inscrit dans le grand récit chronologique, évolutif, de l'esprit humain. L'engagement désormais irréversible – mais toujours à raviver – d'une telle démarche élargit les bases d'une philosophie de l'éducation qui continue d'esquisser, dans l'ombre de l'élève d'aujourd'hui, *l'honnête homme* du XXI^{ème} siècle.



III - POUR UNE ECOLE « HORS LES MURS »

CULTURE à L'ECOLE

et

PLAISIR d'APPRENDRE

Quel lien entre Antoine Doinel, l'adolescent fugueur et mal dans sa peau des « *Quatre cents coups* » de Truffaut (1958) et nos collégiens frondeurs des ZEP de banlieue d'aujourd'hui ? Celui d'une école qui peine à s'adapter au monde comme il va. Plus d'un demi-siècle les sépare, et pourtant le refus et la révolte demeurent curieusement similaires. Alors ? Rien n'aurait-il changé en l'espace de soixante ans ? Pourquoi le malaise persiste-t-il ?...

« *Entre les murs* », palme d'or 2008 à Cannes, film éloquent par son titre, met en scène le quotidien agité, laborieux, souvent frustrant et touchant de ces élèves et de leurs professeurs d'une ZEP de Paris et de sa banlieue qui défraie régulièrement la chronique. Et que nous dit le Principal de ce collège ?

« *L'Ecole est inadaptée et produit de l'exclusion : c'est à elle de changer ses modalités de transmission des savoirs. Nos enseignants travaillent chaque année sur des projets : écriture de fictions et de poésies en lien avec l'Histoire, les mythes ou les héros ; travail sur le corps via le théâtre, le cirque, la danse ; voyages sur des lieux étudiés en classe... Il faut intéresser pour stimuler la créativité, organiser une école de l'expérience vécue. Il faut que les professeurs (français, éducation physique...) travaillent ensemble parce que tout est en lien. L'interdisciplinarité donne sens à la culture que l'on transmet* »... A l'inverse des savoirs présentés en tranches séparées du sens !... pourrait-on ajouter. Palme à l'expérience vécue et leçon de bon sens. Comment tisser des liens culturels à l'école ?

A un essai de définition de l'acte d'enseigner, on pourrait tenter la réponse suivante : « Enseigner, c'est transmettre les vibrations de la vie ». Après la rupture du cordon maternel, notre rôle est d'aider l'enfant à établir un nouveau lien positif et vibrant au monde et au patrimoine humain.

En plongeant peu à peu l'élève dans sa propre culture – parmi d'autres – on l'aide à construire patiemment son identité, à s'approprier son environnement quotidien, à prendre conscience des règles de la vie sociale en intégrant les valeurs du *vivre ensemble*. Et c'est bien la réussite de cette mise en lien, en relation avec le monde, qui contribue à l'émergence d'une personnalité vivante.

Ainsi, il appartient à chaque enseignant.e, selon ses compétences et ses appétences personnelles, de penser ce rôle de « *porteur de culture* » qui lui échoit logiquement. A lui de veiller, dans sa pratique régulière, à établir le meilleur équilibre entre les savoirs, les savoir-faire et les savoir-être. A équilibrer les tâches entre le mental, le physique et le sensible. Au service de personnalités unifiées.

Pour que chacun.e construise en lui, patiemment, ce sentiment de fierté et d'appartenance à une culture universelle dans laquelle sa propre personnalité se trouve engagée positivement. Pour que chacun.e soit en mesure, selon le mot de Rimbaud, de « *pressentir violemment la voile* ».

Selon Erik Orsenna, l'écrivain voyageur, l'Ecole est « *un grand chantier naval où chaque élève est un bateau à construire pour affronter le monde.* » Belle métaphore qui suggère une tentative d'*imager* le vaste domaine occupé naturellement par la culture à l'école. Alors imaginons...

Navire ou... cerf-volant. L'armature de cette aile volante, à créer par chaque acteur-explorateur au fil de sa scolarité, pourrait se présenter sous la forme d'un entrelacs de sept fils à tirer au gré des années et des occasions. A sa proue, littérature et poésie, au vent des mots et des images intérieures, ouvrent un regard riche, puissant sur le monde. A sa poupe, la musique, au fil du sensible et de la mémoire intérieure, initie au sens du beau, du gratuit, du vibrant. Sur les flancs du cerf-volant, la géographie, au fil de l'espace, permet

de lire les paysages, de s'y inscrire physiquement. L'histoire, au fil du temps, incite à enrichir notre présent des œuvres du passé, d'en saisir le sens universel. Les arts plastiques, au fil du sensible, l'éducation physique au fil du corps et de ses représentations, donnent chair à l'esthétique via la multiplicité des codes imaginaires. Une place est accordée au septième art, le cinéma au fil de l'imaginaire, et, au fil du vivant, à la science qui nous inscrit dans un environnement et dans nos origines biologiques. Une longue lanière peinte aux couleurs de l'arc-en-ciel serpente à l'extrémité de notre cerf-volant culturel, figurant la diversité, le métissage et l'infinité des nuances de notre humanité. Imaginer (mettre en image), créer, fabriquer, ressentir, utiliser nos sens et nos corps : la sollicitation de notre cerveau droit vient compléter le socle des compétences classiques développées à l'école (lire, écrire, compter).

Penser une approche des programmes scolaires sur ce mode d'une large ouverture culturelle, loin de les alourdir, permet de leur donner un sens en accordant une vision d'avenir au cursus global de la scolarité : on peut rêver que l'adulte qui en émergera ressemblera au citoyen responsable et tolérant et, qui sait, à l'honnête homme du XXI^{ème} siècle.

Apprendre et enseigner en osant l'imprévu de la personne partout et toujours... telle pourrait être la devise de notre Ecole « *hors les murs* ». De l'ouverture, de l'acuité et de la permanence de ce regard culturel sur l'acte d'apprendre dans toutes ses dimensions dépendent sans doute la croissance et l'avenir de la Cité présente et future à édifier *avec* et *par* nos élèves d'aujourd'hui, citoyens de demain.



IV - PAROLE de MANOUCHE

LA QUÊTE SECRETE
DES ÂMES ERRANTES

Toute vérité humaine complexe relève d'une énigme à laquelle elle s'efforce de tendre. L'approcher, c'est – modestement – lui accorder sa place entre le regard passionné du conteur, l'œil froid, distancé du journaliste, et le cœur ému de l'ami en empathie.

« *Peuple authentiquement élu, les Tziganes ne portent la responsabilité d'aucun événement ni d'aucune institution. Ils ont triomphé de la terre par le souci de n'y rien fonder* », écrit le moraliste Cioran dans ses *Syllogismes de l'amertume*. On ne court pas les routes pendant dix siècles sans devenir congénitalement méfiant du monde comme il va !

Gens « du voyage », que de mots – de maux ? – vous portent, vous précèdent ou vous poursuivent depuis la nuit des temps ! « *Gadjés... préjugés ?* » Comment échapper à ces lieux communs qui collent à la peau, sinon en s'efforçant de connaître, de comprendre ?

« Indianité, créolité », d'autres mots encore pour désigner ces peuples-énigmes dont le parcours insolite nourrit nos imaginaires occidentaux en mal d'exotisme facile. Et si nous, gens « normaux », cessions un instant de vous utiliser pour alimenter notre propre part d'ombre de sa dose d'adrénaline ordinaire ? Entre « Apaches » des grandes cités et « Indiens » des nouvelles zones urbaines, votre panache semble s'inscrire dans l'orgueil propre à l'utopie osée, à l'indécision, au mystère. De l'atmosphère au cliché, l'homme du commun valse-hésite.

Années quarante... Un Manouche nommé Django Reinhardt se met à l'heure du jazz, musique de liberté et de partance. Voilà notre guitariste grattant furieusement ses mélodies endiablées. Ivre de fantaisie, l'air de rien – le *rien*, objet du désir enfin – le Manouche en vadrouille nous tricote ses « *Nuages* » à lui en une sarabande de cordes tendues jusqu'aux lointains étages du ciel. Puis nous entonne une « *Marseillaise* » résolument va-t-en-paix, tel un hymne à une légèreté, à une tolérance enfin devenues possibles.

Vision égarée de roulotte cahotante, mélodie de bourlingue surgie de nulle part en partance pour l'ailleurs. Le jazz en balade musarde dans l'oubli de lui-même et des contraintes du temps. Insoucians et rebelles, des nuages tziganes passent tels des drapés picturaux en apesanteur dans un ciel bleu klein.

Mais foin d'extases béates devant les joies présumées du nomadisme. Résistons à une apologie rapide et facile de l'errance, vertu supposée que l'on projette confortablement sur vous, gens du voyage. Ni sanctification, ni stigmatisation : vous méritez mieux que notre simple naïveté.

Retour aux origines. Aux entours de l'an mille, au cœur des royaumes mystérieux d'orient... Tziganes du lointain Râjasthân, rejetés par la société indienne médiévale, vous avez essaimé de par le monde dans une lente geste de dispersion non conquérante qui vous a vus vous fondre peu à peu en Roms, Gitans, Manouches. Migration au pas nonchalant des caravanes. Près d'un millénaire pour parvenir aux côtes américaines.

Vous n'avez pas de terre, vous avez *la* terre pour entretenir vos sentiers de survie, ces lignes d'erre suivant la trace de vos ancêtres. Vous échangez entre vous ces airs entendus qui rendent votre peau et votre sourire aussi lumineux que la nuit des temps. Irrigués par des sèves d'ivresse et de fierté dont vous avez le secret, vos souvenirs sont vécus dans un cocon voguant sur les ailes de sa métamorphose.

Votre peuple apatride prend les couleurs singulières d'étranges étrangers vides étonnamment de tout instinct de propriété. Survivre sans se mêler, exister à tout prix face à la jalousie rongeuse de l'homme de la rue, garder toujours vivante la liberté de pensée et d'action. Et préserver, chevillée au corps, la force de ne jamais changer de cap. « *C'est toujours la faiblesse qui a du génie* » nous souffle Romain Gary, l'homme-monde toujours en vadrouille qui rêvait d'embrasser toutes les identités et toutes les existences.

Paradoxes. La musique des vents comme l'ancrage dans la tradition ont forgé en vous les liens solides d'une errance perpétuelle. Jamais là où on vous attend, vous cumulez les singularités. Plus que de la culture du voyage, c'est de celle du départ dont vous êtes porteurs : qui vous enracine... vous déracine. Vos espaces imaginaires possèdent la force d'un voyage intérieur. Et puis... L'homme nomade a trois millions d'années quand son frère sédentaire ne compte que dix mille ans !... Hommage à *homo sapiens*, grand explorateur-défricheur des coins les plus reculés de la planète.

Vous êtes aujourd'hui entre dix et douze millions et vous formez en nombre la première communauté transnationale d'Europe : ne seriez-vous pas, au fond, le « premier peuple européen » ? Depuis la nuit des temps, votre vie tourne autour des quatre éléments invoqués par le poète créole Edouard Glissant dans sa tentative de promouvoir une culture du « *Tout-Monde* » (« La Terre, le Feu, l'Eau et les Vents », 2010). Vous cuisiez déjà la terre et la brique du temps des Romains, au bord du Gange, comme vous chauffez encore le feu et faites chanter le vent et la pluie. Vous ressemblez en cela à vos lointains cousins les Indiens d'Amérique, la peau tannée par le même astre du jour, animés du même souffle de liberté.

Qu'avez-vous fui ? Des zones de mystère demeurent, qui appartiennent à votre destinée. Votre plongée dans la misère est une longue et vieille histoire. Fatalisme, manque de confiance, résignation vous ont enfermé dans un mimétisme têtu. Se taire, ne jamais aller à l'encontre des sédentaires côtoyés : les mêmes consignes intériorisées, mortifiantes et mortifères, sont transmises au fil des générations, perpétuant l'exclusion. Cycle sans fin d'une marginalisation ancienne et finalement acquise.

Quelques rares éclaircies viennent parfois alléger votre récit. Ainsi, il y a un siècle et demi, peu avant l'affranchissement des Noirs aux Etats-Unis, votre esclavage est aboli. Vous vous retrouvez libres... mais pas libérés pour autant ! A preuve votre réalité actuelle : exclusion sociale, mise à l'écart en

marge du monde, absence d'identité reconnue (il manque toujours une fiche d'Etat Civil !), isolement dans des camps ou des ghettos... et toujours cette méfiance tenace des sédentaires à votre égard. Quand ce ne sont pas des agressions pures et simples de la part des « Nationaux » (Hongrie, Roumanie...), ravivant la hantise d'anciens pogroms. La liberté se paie au prix fort ! Comment s'étonner dès lors qu'une sensibilité extrême, une inconsolable nostalgie, soient des traits profondément inscrits dans le cœur de votre peuple ? A l'image d'un paradis perdu, quelque part au bord du Gange, il y a plus de mille ans.

Retour à un constat inquiétant pour votre quotidien : le grand livre de nos déchets remplace trop souvent l'école pour vos enfants. Un espoir pourtant : les années 90 ont vu la langue *romani* enfin enseignée. Premières classes, premiers manuels. La première femme rom a été élue eurodéputée en 2010. Le prestigieux prix international *Human Rights First* » a récompensé son travail en vue d'intégrer son peuple. En 2006, l'entrepreneur américano-hongrois Georges Soros a créé l'Université d'Europe Centrale de Budapest qui accueille de jeunes intellectuels roms et leur offre une formation internationale. Le nombre de jeunes Roms éduqués augmente chaque année.

2008, espoirs encore. L'Europe crée un programme d'intégration des Roms. Plusieurs jeunes étudiants issus de votre peuple se voient maintenant associés aux instances de décision européennes, prêts à porter une parole neuve. Prochaine étape : impliquer tous les Roms dans ce travail d'intégration. Un rapide calcul : les dix millions de Roms européens (l'équivalent de la population hongroise) donnent droit à 22 places au Parlement européen. A quand la formation d'un groupe et la porte enfin ouverte à l'Europe des peuples ?... Et si notre vieux continent, tant arpenté, vous offrait enfin sa chance ? Vrai clin d'œil de l'Histoire ?... Ou juste retour des choses ?

Face aux institutions, vous n'êtes plus tout-à-fait seuls. Le 9 septembre 2010, les députés européens outrés ont voté debout l'arrêt des expulsions de Roms décidées par le gouvernement français. Ce geste montre que l'UE se montre garante de la survie de la plus grande minorité ethnique vivant sur son sol. Signe encourageant que vous avez salué d'un cri unanime : « *Nous sommes condamnés à rester debout !* » Et à continuer de manier le compromis :

<i>« Gadjó je viens de loin</i>	<i>De maison j'en veux pas</i>
<i>prête-moi quelques arbres</i>	<i>juste un p'titbout de ciel</i>
<i>un bout d'chemin et l'eau</i>	<i>sur ma tête et les miens</i>
<i>accepte que je reste</i>	<i>c'est promis, dans trois mois</i>
<i>au moins passer l'hiver</i>	<i>j'irai un peu plus loin... »</i>

(Tikno Niglo)

Régnant sur l'éphémère, vous êtes des « sans terre » riches... de ne rien posséder. Votre fierté est celle des chevaux sauvages, vos frères en indépendance. Sans écriture, vos générations ont su se transmettre les forces secrètes d'une tradition orale profonde qui est votre marque. Dresseurs d'animaux, bateleurs, chanteurs, musiciens, devineresses... Autrefois cantonnés dans les travaux du feu et du métal, c'est un peu de la magie de l'imaginaire que vous symbolisez aux yeux de tous. Abandonnant un instant votre statut de déracinés, vous semblez vous muer alors en éternels héros mythologiques, sous le regard admiratif d'Héphaïstos, le dieu forgeron.

Maints artistes contemporains se sont mis à créer à partir de la fascination que vous leur inspiriez. Né d'un père kabyle et d'une mère gitane, le cinéaste Tony Gatlif célèbre la vie, la liberté et la musique sur fond de souffrance et de mort lié au deuxième conflit mondial (film « *Liberté* », 2008). Sa chanson « *Bohémiens* » magnifie votre message : « *Si quelqu'un s'inquiète de notre*

absence, dites-lui qu'on a été jetés du ciel et de la lumière, nous les seigneurs de ce vaste univers... »

Dans son livre émouvant « *Grâce et dénuement* » (2002), la romancière Alice Ferney nous conte toute la force qui se dégage de votre misère : « *Il y avait en eux une inertie magnifique, une façon absolue d'accepter le sort et la vie comme il viennent. Ils étaient sublimes et désespérants, logés exactement dans le moment.* » Elle décrit finement ce rythme des jours qui vous est propre, marqué par le « *renouvellement de la douleur en soi* », vous qui ne possédez bien souvent que votre caravane et votre sang. Evoquant le rythme de votre vie, elle a ces mots terribles : « *On passe sa vie à attendre au lieu d'être.* »

Mais qui parle le mieux de vous que... vous-mêmes ? Écoutons l'un de vos frères, Alexandre Romanes, luthiste baroque, poète et homme de cirque : « *Nous ne connaissons pas le racisme de l'âge. Toutes les générations se mêlent (...). Il est interdit d'offrir des fleurs car il faut les couper. Le mot « lendemain » n'existe pas. Notre langue, issue du nord de l'Inde, n'est pas verbeuse, elle va à l'essentiel. Souvent, un même mot désigne plusieurs choses. Par exemple, « police » et « diable » c'est le même mot ; « ciel », « donner » et Dieu » aussi. »*

Que poursuivez-vous Tziganes ?... Le Graal impossible d'une éternelle liberté ? La quête juste d'un improbable salut ? Ou l'ivresse excitante d'une fuite qui serait à elle-même sa propre fin ? Vous êtes assurément la trace vivante d'une aventure immémoriale des peuples qui aurait su se passer de frontières, d'hymnes et de drapeaux. Votre épopée singulière peut être citée en exemple vertueux d'un souffle toujours neuf : celui de l'avènement – utopique et attachant – d'un cosmos des peuples.

En sédentaires têtus, nous vous regardons, peuples du rêve, comme dans un miroir, et c'est nous-mêmes que nous découvrons, emplis de nos habitudes,

coutumes et autres certitudes. Et vous nous regardez à votre tour, avec dans les yeux une lueur d'inquiétude et comme une forme de reproche. C'est à nous, les présumés nantis qu'il appartient de faire ce pas de côté qui fait se poser l'éternelle question des vérités relatives.

Pourtant, une chose est sûre : si demain un cataclysme déclenché de main d'homme devait réduire nos sociétés à l'état de nouvelles jungles, vous disposeriez sans doute des meilleurs armes pour survivre. Et ce serait alors à nous, ironie de l'Histoire, de nous mettre en chemin !...



V - ERRANCES,
TRACES
et
RESEAUTAGES

Serpenter, fureter, lézarder... louvoyer. La langue est pleine de nos géométries animales. La voici à l'affût de nos périples secrets, à la manière dont le photographe animalier, fasciné par ses visions nocturnes, sait débusquer la trace insolite des fauves absents de nos rituels diurnes.

En lisière de ma petite cité, je sais un étrange comptoir qui ne paie pas de mine. Enseigne sur fond rouge – nocturne donc – affichant ces lettres au néon : « *Le Terrier* ». Qu'est-ce à dire ? Quel original quidam se serait terré, enterré – niché – lové là comme au creux d'une terre-mère fantasmée ?

L'extérieur de l'échoppe – galerie d'art ou grotte primitive ? – n'a l'air de rien. Un vieux corps de maison grossièrement retapé, sans âme apparente, emballé par une façade qui fleure un autre siècle, le dernier semble-t-il. Non, ce qui d'emblée attire le regard du chaland, c'est bien l'animalerie qui peuple cette façade, telle une zoographie exubérante et figée à la fois.

L'animal y est statufié à son échelle réelle dans un matériau métallique forgé (visiblement au chalumeau) dont les reflets mordorés laissent émerger leurs vibrations sauvages sous la forme de longues lames cuivrées, patiemment courbées par la patience de l'artisan. Comme les gardiens d'un temple sacré, ces zombies animaliers, immobiles et silencieux, paradent devant l'échoppe, sise... en bordure de route et de rond-point. On trouve là pêle-mêle : une libellule géante, un hippopotame joufflu, une tête d'éléphant en buste, un profil de cheval échevelé, un cerf bramant... Tout un bestiaire sculpté de main d'homme, placé là comme à la parade. Mais pour quel guet ignoré ?

Auteur inspiré de cette faune métallique tout droit sortie des espaces sauvages, l'homme a-t-il expulsé ses cousins biologiques d'un terrier désormais à sa mesure ? Dehors les sculptures ! Mais l'inversion des logis vaut-elle renversement des rôles ? Visiblement le primate se terre, invisible artiste aux abonnés absents. Aurait-il regagné une grotte préhistorique oubliée tandis que le peuple animal colonise dorénavant l'espace public, créant de nouvelles scènes de vie à son image ? Singulier retour de destin.

Un homme seul dans le désert. Obstiné, la casquette vissée sur la tête. Il avance. D'où vient-il ? Où va-t-il ? Lui-même ne le sait sans doute pas. La marche en avant comme seule issue à ce doute récurrent qui incite à la vie, à son *pour quoi* comme à son *comment*. Mais *d'où* à *où* ? Rectiligne ou errante, la voie *droit devant* entretient-elle l'espoir d'un *après* différent ? Le point de fuite comme objet obstiné, fatal et dérisoire, d'une survie organique, tripale. Marche ou crève ! Pour la suite, on verra...

A *perte* de vue, dit la langue. L'horizontal serait-il ce qui nous reste quand nous avons déjà tout perdu ? La dimension de la survie quand elle n'a plus la lucidité de dire son nom. La ligne droite telle la trajectoire la plus sûre pour se laisser avaler par les paysages, pour s'y fondre. Jusqu'à y disparaître. Fin de partie. Sans vouloir le savoir ? Trajectoires hypnotiques de notre ancêtre cueilleur chasseur *Sapiens* parti tôt en quête des frontières d'un globe tout neuf à conquérir. A perte d'horizons.

« *Droit devant !* », tonne le capitaine du navire en se donnant le cran d'assurer sa mission. « *A force de jouer au garçon de café, on devient le garçon de café* », nous glisse un Sartre ironique en partisan d'un existentialisme qui colle à la peau. Délectation dans le *vouloir se perdre* dans un rôle, à jouer les *éperdus*. Le grain de folie n'est jamais loin.

Pourtant, l'homme du désert longtemps mutique finira par être rejoint, questionné, réveillé, comme restitué au goût du jour. Et restauré dans son propre récit. Dans son propre langage aussi, qui lui redonne sa valeur à exister : le *pour quoi* il a survécu, et sans moufter. Patiemment exhumées, ses raisons résonneront encore au fil de son récit hésitant.

La bascule, dès lors, sera géométrique. Au tracé direct, rectiligne, entêté, de l'errant éperdu, muet, viendra se substituer un récit à la logique construite, qui prendra le volume d'une consistance apaisante. Comme la prise d'une hauteur de vue ancrant les témoins conscients que nous devenons peu à peu, touchés par les ressorts de la fiction intime où nous reconnaissons nos

fibres humaines. Au sortir d'épreuves qui nous débordent. De pisteur solitaire – attitude vestige d'un alter ego animal ? – l'homme redevient social. Sa fascinante balade amnésique dans le paysage fait place à une (contre) plongée dans l'univers vertical des villes. Là d'où il est issu. Là où la civilisation a prétendu remplacer la survie par la vie.

Voilà notre homme subitement pourvu d'une compagne et d'un fils hérités du passé, partageant bientôt avec eux repas et voyage sous l'entrelacs sinueux d'échangeurs d'autoroutes creusant le ciel de leurs imposantes carcasses. Loin du désert mythique et de son enfer minéral, rappel à un modernisme envahissant, générateur d'un autre isolement. A moins que ce ne soit le même, réinventé. Celui-ci mène à l'épreuve de l'anonymat urbain, qui nous dépasse par ses dimensions spatiales hors de contrôle. Vertige.

Pour autant, l'homme poursuit la quête de ses origines, sans laquelle rien n'est possible. La fiction prend des airs de réalité : l'histoire personnelle nous rattrape toujours. Et nous contraint à faire le compte du *pour* comme du *contre*. La cohérence d'une vie s'enracine dans un dédale d'où se dégage une logique dont il nous reste à assumer la trace pour continuer d'avancer.

L'homme prend le temps de s'expliquer les linéaments de sa propre histoire, d'en extraire les imbrications, horizontale et verticale à la fois. Il en construit l'issue avec tout ce qu'il est devenu – redevenu – depuis sa sortie du désert. Et nous partage cette dernière image nocturne, sur un parking au cœur de la ville, au pied de l'immeuble qu'il sait dorénavant abriter les êtres qui lui sont chers. Chacun poursuivra de son côté la vie d'une famille enfin recomposée.

Les lignes et les couleurs croisées de la dernière image du film nous disent que le rêve errant commencé dans le désert s'achève ici, dans un retour au réel élaboré, coloré, rassurant. Via un jeu de diagonales nocturnes au modernisme multidimensionnel. Pour l'homme sans nom, la platitude du désert a fait place aux acquis rassurants d'une identité restaurée, à nouveau érigée. Force de l'image.

« *Paris Texas* » / Wim Wenders

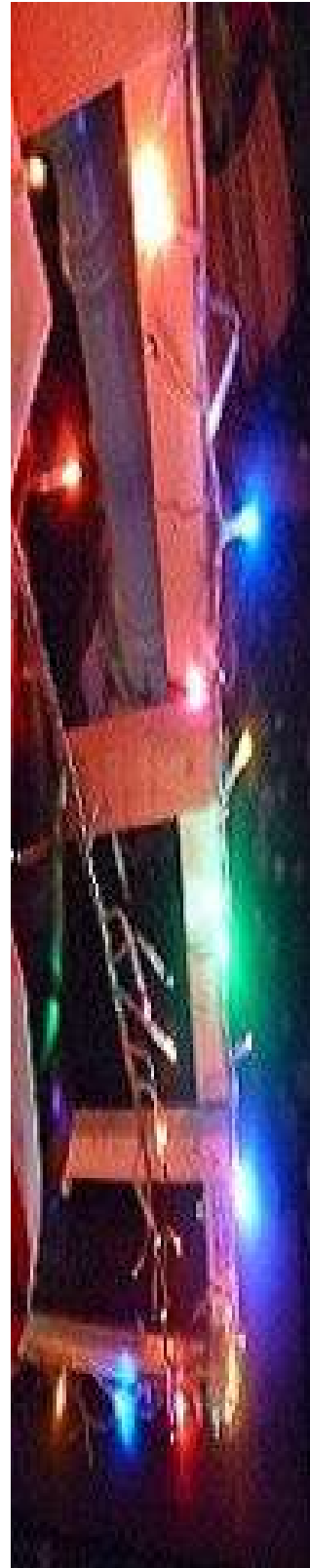
Un quidam lâché dans la ville comme dans une jungle obtuse. Le voici en arrêt devant un plan orienté (mais par / vers où, grands dieux ?) Et à quelle échelle ? « *Vous êtes ici* » rassure une croix ? Ici... mais où ? L'ici donne-t-il le là ? Comment passer d'un banal aplat aux trois dimensions réconfortantes de notre réel tangible ?

Peut-être nous manque-t-il, à ce moment précis, des clés ou des codes de lecture peu transmis par notre éducation d'abord verbale ! Ah ! Faudra-t-il appeler le dessin au secours de nos représentations !... Plus besoin ! Il manquerait plutôt un drone ou une bonne *géolocalisation* sur portable !

Que nous dit ce plan de ville aux apparences anodines ? Il nous parle d'un temps déjà dépassé, tel un dernier vestige de nos cartes d'Etat Major. Du temps où l'on pouvait encore se sentir perdu au milieu de nulle part et retrouver son chemin avec les moyens du bord, ceux d'une navigation sauvage : soleil, boussole, carte. Les lieux nouveaux devaient être apprivoisés, lus, déchiffrés. Avec patience, méticulosité. Envie. Comment en use-t-on aujourd'hui lorsque d'autres codes logiques viennent réguler notre rapport au monde : avec des algorithmes par exemple ?

Comme la carte légendée, le plan de ville possède ses signes, ses couleurs, son échelle, son orientation. Et sa légende. L'espace vit, évolue, se transforme. Même lentement. Il se donne à voir via l'imaginaire, la représentation. Il appelle des comparaisons, des mises en relation, des explorations multiples et complémentaires du réel. Sa lecture nous fait mesurer, tracer, nous projeter, inventer. A la manière du romancier radiographiant sa ville en vue d'en faire ressortir les couches successives de récit qui l'ont vue évoluer avec le temps. Cité histoire.

Ainsi exercée, notre mémoire des lieux éveille les lectures palimpsestes les plus enfouies, les plus secrètes. Mais dans ce lacs emporté par nos songes éveillés, lorsque l'informatique s'en mêle, cette part du rêve a-t-elle encore sa place ?



Le Petit Prince a dit... Que nous raconte cet enfant encore lové en nous malgré les années qui passent ? Tout un monde de sensations. La couleur et l'odeur du sable d'un désert, le grincement d'une poulie rouillée, la fraîcheur de l'eau puisée à l'oasis, la beauté d'un ciel étoilé... et le partage de ces perles rares via les gestes simples, intenses, de l'amitié et de l'affection. Là gisent et brillent les vérités de notre appartenance aux choses et aux êtres qui les animent.

Ralentir nos flux tendus ordinaires pour enfin sentir, entendre, exprimer. Lire, penser, écrire... jusqu'à raviver nos racines. Nous rendre disponibles à un rêve de sable pour entrer en lien conscient avec nous-mêmes. C'est soudain le droit à ranimer la respiration primitive de nos esprits transis qui éclôt, à nouveau disponible. Pour nous livrer sa leçon de vie intemporelle, toujours actuelle : nous sommes d'abord des êtres de sensations.

Tintin et Gavroche. Ulysse et Némé. Le Petit Prince. A l'heure du doute, nos figures aventurières ont souvent quelque chose à nous révéler. Ou à nous rappeler. Nos héros familiers ne se risquent-ils pas à aller voir ailleurs *s'ils y sont* ? Au risque de se découvrir bientôt comme en état d'exil, non conformes, étrangers à leurs propres yeux.

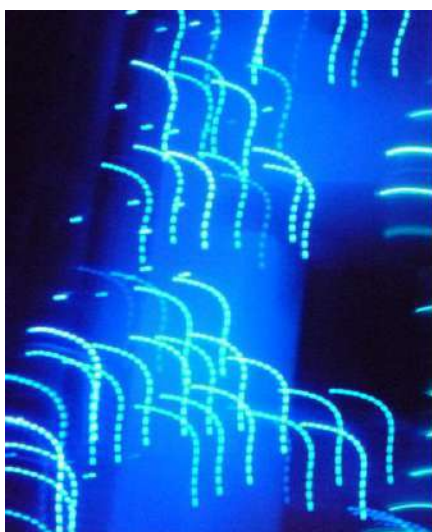
Mèches au vent, rire au cœur, l'enfant entame son voyage initiatique à coup de *pourquoi* qui fusent joyeusement. Sceptique à chaque nouvelle rencontre, le gamin aux boucles d'or interroge nos pratiques adultes comme autant de misérables glacis de vie figeant nos désirs en de pathétiques visions qui ne présument rien de bon à ses yeux candides.

« *Pour faire un homme, Dieu que c'est long !* », clamait un chanteur du siècle d'avant. Remarque sans âge, en regard du moment merveilleux où le doute côtoie le rêve, le temps d'une enfance. L'espace d'une mue. Avant que l'adulte en nous réalise un beau jour, insensiblement, qu'il n'est déjà plus cet enfant capable de poser les seules questions qui vaillent. Du lointain de ces années bénies, depuis nos raideurs d'êtres matures, accomplis (?), nous

percevons encore les échos affaiblis de la voix juvénile qui interrogeait dans un *autrefois* aux allures d'éternité. Cette voix vivace, c'est celle du poète et du philosophe qui sommeillent et rêvassent encore en nous. Celle aussi du conteur, du fabuliste, qui résonne d'une drôle de ritournelle : « *Regarde-toi ! Qui es-tu ? As-tu oublié ? D'où viens-tu ? Quelles sont tes racines ? Où est ton ressort de vie ? Qu'en sais-tu ?...* » L'ivresse de connaître resurgit alors au centre du jeu, maîtresse des énergies comme des intentions.

Quelle trace demeure de la graine primitive patiemment épanouie en plante désirante ? L'enfant en nous s'est-il évanoui tout entier ? Ou épanoui en partie ? Dans son ombre portée, une alchimie secrète a fini par révéler un citoyen éclairé de son temps : celui qui incarne la part publique de son *être au monde*, via la force de partage de ses savoirs animant bientôt son rapport à l'autre dans la Cité. L'*Agora* s'ouvre à lui.

La connaissance prend alors des allures de viatique se coulant dans le grand récit moderne : celui d'un *Sapiens* apprenant, en quête de liens, toujours en marche depuis la nuit des temps. Une aventure renouvelée se profile aux croisées d'un jeu social ouvert à toutes les transmissions : nous y voilà ! Et, pourquoi le taire, nous nous y sentons bien.



Prendre la mouche. Se mettre hors de soi. Au XVI^e siècle, la "mouche" désignait un souci, une pensée négative qui arrivait brusquement. "*Prendre la mouche*", c'est se vexer, s'emporter sans raison apparente.

A bien observer le niveau médiocre de nos débats télévisuels, le spectateur moyen serait tenté plus d'une fois de se dire, à l'intention de leurs protagonistes : « *Mais quelle mouche les a donc piqués ?!...* »

On saisit mieux lorsque l'on sait qu'au XVI^e siècle, « *mouche* » employé au figuré désignait aussi une pensée brusque ou un souci. Comme, au fond d'une campagne, ce qui traverserait brusquement l'esprit d'une vache courant en tous sens dans sa pâture en meuglant, sans raison apparente. Savoir qu'un insecte espiègle avait planté son dard à un endroit sensible de l'animal aidait alors à comprendre.

Mais vu de l'extérieur, il n'en est rien pour nos chers débatteurs : quel besoin ont-ils de s'énerver ? Aucune pensée brusque, si juste soit-elle, ne peut justifier de se mettre dans un tel état. Sinon la volonté de se donner raison à tout prix dans un exercice renouvelé à l'envi, tel un sport de combat.

« *Mais quel ego les a-t-il piqués ?!* », serait alors la juste traduction de ces débordements fâcheux qui ne mènent à rien. Sauf à constater le manque évident – dans notre éducation – d'une initiation de base à nos univers émotifs, à leur connaissance comme à leur maîtrise bien tempérée. Ainsi que l'accès à une parole construite, ordonnée pour les accompagner.

Car enfin quoi justifie – et à quoi mène – de se mettre dans des états pareils lorsque l'on sait la relativité de tout jugement ? Ramener ce dernier à la simple *appréciation* n'aiderait-il pas à garder le sens de la mesure qui manque ici cruellement ? Accordons au temps le soin de laisser mûrir la réflexion au creux de nos méninges encore fumantes... Posément.

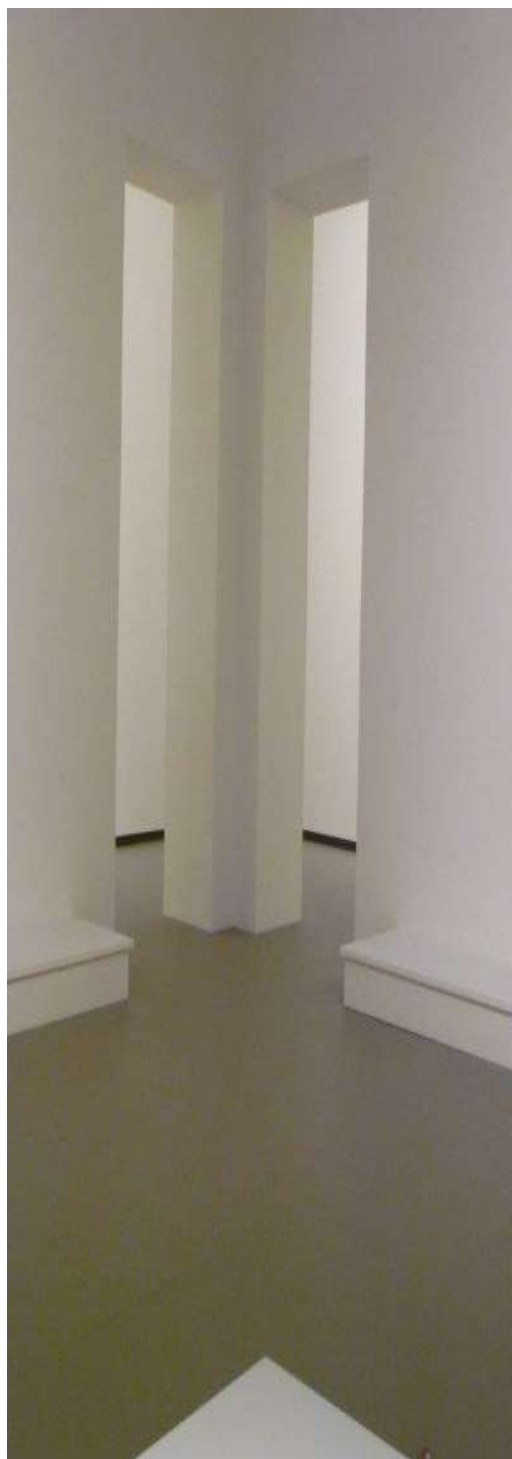
« *Un homme ça s'empêche* ». Mantra univoque et donneur d'ordre ? Constat déplorant de nos passivités sans cesse reprogrammées face à un réel subi ? Les deux versants possibles d'une même pensée nous laissent à notre trouble, faisant face à un vecteur à double flèche, hésitant à suivre l'une ou l'autre des directions invoquées, comme clivés entre un avant peu avenant et un après paralysé, hypnotique. Camus a frappé juste.

Passivité choisie, opposition et absence de soi revendiquée, présence relationnelle mesurée, indifférence teintée d'incompréhension : ces gestes de réponse impulsent notre *être au monde* plus qu'ils disent nos réelles intentions. Quels espaces de liberté pour une valse orchestrée par des institutions que les générations précédentes nous ont concoctées au sceau d'un héritage obligé ?

Trois institutions « *en E* » tiennent la corde, entre énergie prétendument dispensée et empêchement programmé. L'Eglise, marâtre antique, vieille fille aux traits fanés, castratrice malsaine des corps honnis comme des énergies spirituelles proprement humaines, nous épuisant sans fin de ses rites vides de sens. L'Etat, grand frère omnipotent et donneur de leçons, coupeur d'envies horizontales, décentralisées. L'Ecole enfin, éternelle sœur aînée pourvoyeuse d'expériences sur le monde, mais sur fond d'obsession de performance, de concurrence mimétique entre ses acteurs. Cernés par ces trois-là, comment s'échapper ? Il faudra louvoyer à hauteur de devoir patiemment, lourdement assumé. Et ce devoir lui-même ne manquera pas d'engendrer sa réplique associée : la dette obligée pour service de croissance rendu. Double peine ? Triple trahison.

Comment se sortir de l'énigmatique impasse ? Nous voici à la croisée des voies : céder ou sortir du jeu mortifère. Mais avec quels moyens, quelle lucidité renouvelée ? Que vaut notre énergie si nous la dilapidons au gré de systèmes convenus... qui ne nous conviennent pas. Pour n'avoir aucun

regret, la solution doit être nôtre. Celle d'une *entropie* à réinventer et à doser, pour le meilleur cette fois. La *part maudite* de Bataille n'est jamais loin.



Trois arbres à l'assise ample et solide laissent à peine percer le soleil montant d'un début de matinée. *Quelque part sur terre...* Ces mots énigmatiques viennent illustrer une carte postale au format panoramique.

Ambiance poudre solaire perçue à contre jour. Comme un début d'inondation diurne offerte à nos yeux de terriens blasés. Propagation diffuse, puissante, à l'image d'une musique délivrant ses accords ascendants, lancinants, au sein de brumes paisibles, aux lueurs doucement électriques.

Quelque part sur terre... A la manière dont on imagine entendre nos météorologistes parier sur l'état changeant de nos paysages et sussurer en guise de prévision hésitante : « *Ici ou là, une petite goutte est (toujours) possible...* »

D'un bord à l'autre de la carte, nos yeux ravis de terriens balaient ce paysage arborescent comme une vision des origines qui n'en serait pas vraiment une. Non, ce que nous percevons ici prend toutes les apparences de l'ordinaire, et pourtant... ces arbres jaillissent là telles des preuves indubitables de notre environnement biologique. Rien de moins. Un surgissement que l'on ne peut évoquer sans la conscience, dans le filigrane de nos esprits qui s'éveillent, du réel miracle d'une nature qui nous assigne la place d'enfants dans son giron maternel.

Ecart spatial, temporel, tout pourtant nous berce d'illusion ordinaire : et alors ?!... qu'importe, au fond, la majesté de ces plantes immobiles. Ne nous a-t-on pas ressassé depuis des siècles le portrait d'un humain *maître et possesseur de cette nature* ? Pourquoi en faire tout un plat ?!

Oui mais voilà : derrière les apparences et habitudes nées de l'ordinaire se profile bientôt une vérité plus profonde qui affleure lentement devant nos esprits alarmés : ces silhouettes d'arbres renaissant dans la lumière ne nous renvoient-elles pas l'écho de nos vies ? Notre droit à exister, tout simplement ? L'image épurée rejoint ici soudain le noyau dur de nos certitudes vitales.



Sentir... Observer... Désirer... Percevoir... Connaître... Raison ou émotion ? Sur quoi s'appuie notre désir de connaître ? D'adhérer, de prendre part ? De nous laisser convaincre et d'aller de l'avant ?

L'Europe ! L'Europe ! scandaient-ils tous dans une belle unanimité de désir et de projet. Comment la force de la proclamation a-t-elle pu se muer en apathie, indifférence, et jusqu'au rejet pur et simple par beaucoup ? La mayonnaise n'a pas pris, le bébé s'est mal présenté. Faute de conviction, de stratégie aussi.

Si le monde a sans doute besoin d'un récit pour ne pas s'assoupir, il lui faut à coup sûr l'émotion qui va avec. Le sentiment éruptif qui vous prend aux tripes, vous bouleverse au fond. Ne vous lâche plus.

C'est ce que savent faire les populistes de tout poil : émouvoir les foules jusqu'à les mettre en état de transe, les amener au bord de l'inconscience. Hors d'elles. Les faire chavirer dans l'irraison. Peu importe le message pourvu qu'on ait l'ivresse !

La force du *non !* peut s'installer alors dans les esprits, presque sans coup férir. Par la seule absence d'un *oui !* crédible. Comme par défaut. Faute d'avoir occupé le terrain, d'avoir suscité saisissement, émoi. Frisson, excitation. Et adhésion des esprits dans la durée.

La force de conviction a valeur de conquête. De proposition bien menée. Il ne suffit pas d'ouvrir un continent entier à la liberté des déplacements et des échanges matériels sans se demander où sont passés nos désirs de création, de partages de savoirs, de civilisation ? Nos aspirations.

Du pain et des jeux !... réclamaient les foules antiques. Cela aurait-il suffi à les rendre immortelles si elles n'étaient parvenues à nous léguer dans le même temps la force de leur Histoire et de leur mythologie ?

La passion n'éclaire durablement la raison que si cette dernière prend le risque de se laisser bousculer, de se remettre en question. Dans un geste de balancement qui évoque l'aller retour constant, hypnotique, du métronome.

La peur. Les peurs. Infusées. Inculquées. Enkystées. S'en relève-t-on jamais ? De ces peurs d'enfance surgies là on ne sait d'où, on ne sait comment. De ces moments qui figent le réel comme une borne qui limite, frappe, atomise. Arraisonne.

La peur est cette boule de glace sale qui traîne derrière elle sa chevelure incrustée de poussières crasseuses, fangeuses, infâmes. Elle trace sa voie, imprime sa vitesse tel un météore. Et cependant... si sa ligne nous apparaît comme immobile dans le ciel d'été, c'est qu'elle semble avoir glacé aussi le temps, la durée mouvante de nos vies. Sa flèche décochée dans l'espace nous sidère, nous marque à jamais de son sceau échevelé.

Pétrifiés, tétanisés, nous voici bientôt sous hypnose. Oui, l'accident d'un choc brutal a bien eu lieu et nous sentons confusément que plus rien ne sera comme avant. Nous ne savons pas encore ce qui a été atteint, touché au fond, mais voilà que vibrent en nous tous les accents de la gravité d'un événement non maîtrisé, imprimé déjà dans une mémoire aux accents antérieurs, résonnant sourdement, lointainement. A l'image d'une rumeur métallique et tranchante se diffusant à bas bruit.

La peur envahit, colonise nos certitudes, brouille nos repères, nous fouille jusqu'en nos repaires les plus secrets. Nous n'aurons plus de répit désormais : elle est là. Impact sans contour précis, flèche dardée à l'horizon de nos doutes, la voici qui fouille allègrement nos tripes retournées à leur état premier, celui de cerveau bis. La peur vous colle au ventre. Intestine.

Quelque chose en nous a cédé qui nous tenait, nous menait. Désormais, c'est elle qui a pris les rênes, donne le tempo, impose la cadence. Nichée au creux de nos fantasmes les plus intimes, elle plane comme une brume ouatée, muette, propre à entacher les élans les plus francs, les projets les plus vifs. Aveuglément, de l'intérieur, nous nous sommes mis à la nourrir.

Elle nous habite, nous colle à la peau, fragment inséparable de notre intégrité corrompue. La peur nous a gagné.

La langue se faufile, n'en finit pas de glisser au fil des temps et des usages que nous lui attribuons. Habile et vive comme l'eau qui court, elle est nature qui a horreur du vide, feu follet qui embrase nos certitudes pour nous les rendre à l'état de fétus misérables et féconds. La langue mènerait-elle sa vie à notre insu, tout en nous soufflant l'état du corps social ?

Libéralité, libéralisme... et liberté. Le prisme souvent mystérieux de l'étymologie mène à une expédition au cœur des liens entre des réalités où se mêlent morale, histoire, économie. Et rapports humains.

De quelle nature est ce saut – cet enjambement – entre une vertu antique et un système économique ? Quelle secrète gamme de variations peut nous conduire depuis les largesses généreuses de l'altruisme des Anciens jusqu'à l'égoïsme avoué, contemporain, du chacun pour soi ?

Quels avatars graduels a pu subir l'homme juste, vertueux, pour se muer en chantre du déséquilibre et de l'injustice ? Comment passe-t-on des *arts libéraux* permettant d'apprécier le degré de civilisation d'un peuple aux excès coupables d'un néo-libéralisme aveugle ? Comment mener de front deux manières d'être en société permettant tout à la fois à l'individu de s'accomplir au sein de la cité et à un groupe d'asseoir sa domination ?

Quelle part d'élitisme éclairé dans l'idéal aristocratique ? Dans sa valeur chevaleresque ? Tout homme libre est-il capable de cette générosité d'esprit résultant du cercle vertueux de l'apprentissage des arts libéraux : curiosité, connaissance, apprentissage... libéralité ? C'est quoi un homme *libre* ?

Il reste au corps social, qui façonne chacun.e, la responsabilité de générer émulation et mouvement en tissant de vrais *réseaux de sympathie* où le citoyen de base puisse se sentir *re-connu* par ses pairs et ainsi embarqué dans des projets communs où il apprendra à se saisir de toute la place qui lui revient. A se créer son propre mérite, son droit à exister bien à lui, sa valeur à ses propres yeux. Et sa légitimité gagnée via le geste simple, alterne, de recevoir et de redonner autour de lui un peu de sa propre part ... de liberté.

La vie ordinaire. Quelle trajectoire plus attendue, plus familière ? Le petit démon du foyer souffle à tout un chacun qu'il lui faut tenter là le deuil de l'insignifiance, la déception par absence de sens. Du calme plat lointainement rythmé par une basse obstinée aux vieux airs de routine.

Etre au quotidien ? Un acte d'une insolente banalité sensé nous laisser sur notre faim. D'autant qu'à l'accumulation des choses « à faire » dans une journée ordinaire vient s'ajouter la charge cérébrale nouvellement concoctée par nos écrans multiples, omniprésents.

Dès lors, comment se transformer en se... répétant sans cesse ? Quelles infimes nuances apporter pourtant aux boulets de nos chroniques banales, accoutumées, quotidiennes ? Vers quoi nous porte notre désir ? Vers ce qui nous manque ? Ou ce que l'on a déjà là, à portée de regard, de geste ? Tout est dans l'acte d'expérimenter et de penser... pour apprécier soi-même !

Réconcilier l'ordinaire – mettre *en ordre* – avec une pensée en alerte, aux aguets d'une rupture, au hasard des imprévus possibles. Mieux habiter les petites choses de la vie pour en saisir l'essence. En faire un éloge senti, comme d'une chose finalement pas si connue, pas si familière. Pour contrer la radicalité des désordres... organisés.

Que reste-t-il du long fleuve tranquille lorsque ses eaux vont se perdre dans les remous d'un estuaire aux eaux vagues et bouillonnantes ? Tutoyer la *nausée* du Roquentin de Sartre ou l'*intranquillité* des *moi* multiples de Pessoa ne nous dispense pas d'une leçon de vie à remettre sans fin sur l'ouvrage pour en déchiffrer le sens caché.

Un sens mis à jour, à bien entendre sa traduction musicale, par le saxophoniste John Coltrane entonnant un long hymne vibrant à ses *Favourite things*, où chaque variation subtilement apportée par le musicien vient démentir l'uniformité supposée de tous ces objets croisés au détour de nos quotidiens répétés.

Et que dire des multiples versions de la *Cathédrale de Rouen* par l'impressionniste Claude Monet : autant de bémols répétés inscrits au cœur d'un réel copié / dupliqué, en peine de reprise et d'ennui... Quid aussi du mot, comme de la réalité, des *Séries* télévisuelles ? Le principe de *variation* niche au cœur d'une juste appréhension du monde.

Multiple et chatoyant, l'art nous parle de toutes ces choses apparemment banales qui ne font qu'échapper à notre attention au présent. Et la mémoire de nos vies ordinaires se fait fort de passer aux oubliettes, noyée au creux d'un faux rythme où le quotidien nous lâche, autant que nous le lâchons, n'en gardant plus qu'une apparence de toile de fond, de rumeur lointaine résonnant à bas bruit.

Comment sauvegarder le sens de son désir ? L'habituel devient soudain ce qui est le plus difficile à identifier, à reconnaître. Et il faudrait pouvoir se glisser dans la peau et le talent d'un Pessoa pour faire muer ce flux rituel en intranquillité cultivée, choyée. Lorsqu'accessoire, le quotidien se fait dérisoire.



Echec... Echouage... S'enliser, achopper. Faillir. La langue dit le réel, au propre comme au figuré.

Tel bateau, frêle esquif ou fière caravelle, s'est endormi couché sur le flanc, silhouette figée d'exploits passés. Qui dira les équipées vécues pourtant sur ce grand objet flottant imaginé à cerveau et main d'homme ? Qui parlera de ses moments de vigueur comme de ses instants d'impuissance au fil des apprentissages comme des entreprises multiples de nos vies ?

Nous sommes tous ce navire au destin incertain, sous emprise du courant qui le porte au gré de son bon vouloir. Alors *s'échouer* ou *échouer*... quelle différence ? Seul le sable enfoui, arrière-fond et dépositaire obligé de nos quilles de direction enlisées, serait à même d'apprécier les circonstances qui ont mené à cet état. Objectivité de nos heurs et malheurs.

« *Echoue... échoue mieux encore...* », nous souffle le dramaturge Beckett, en rebelle obstiné des causes perdues, capitaine au long cours des essais et erreurs programmés. Comment dire plus que cette invite à ne jamais désespérer, sauf à baisser les bras toujours trop tôt en s'abandonnant du côté des faillites et regrets ? Et s'il y avait une vie après l'échec ?...

Au-delà de la blessure personnelle, narcissique, intime, une faille de vie s'est ouverte, comme étape possible dans tout parcours de vie. Le navire a achoppé sous les yeux d'un capitaine secoué, certes, mais pas « coulé » – contrairement à son instrument de navigation !

A nous d'ouvrir du neuf quelque part dans notre propre logique d'appréhension du monde. Le retour sur soi est la condition du rebond. Au-delà du trauma cognitif, émotionnel, quelle brèche peut s'opérer ?

Retour à l'école pour ouvrir cette capacité de rebond : l'erreur y fait partie intégrante de l'expérience, tel un stimulus qui aiguillonne et attise les ardeurs passagèrement en berne. Matériau collectif d'échange entre partenaires autour du savoir, la voilà qui éclaire chacun.e sur son propre fonctionnement dans les apprentissages. Comme une étape obligée.

De clos sur lui-même et mortifère dans ses effets, le mouvement de boucle inspiré par l'échec se fait soudain vertueux : porteur d'informations multiples, il éclaire les comportements, atténuant comme jamais les effets délétères d'une situation vue isolément de son contexte.

Au creux de nos failles – ces traces de nos faillites – s'ouvre une philosophie de la question. Comme une dimension bienveillante. Accepter le doute comme un droit de se tromper, de ne pas savoir. Et de rater... pour mieux recommencer.



VI - ZIZANIES

AU

VILLAGE GLOBAL

Quelles racines à notre village global du XXIème siècle ? En 1975 – autre temps – le chercheur canadien Jean Cloutier nous livrait sa troublante et visionnaire « *Ere d'Emerc* ». Ce scientifique des Médias y annonçait pas moins que la survenue prochaine d'un « *village global* »... aujourd'hui devenu réalité. Le fondateur du Centre audiovisuel de l'Université de Montréal y campait le personnage d'Emerc comme l'*homo communicans* que nous sommes tous devenus depuis lors, chacun.e étant sommé.e de vivre au présent immédiat cette synthèse jusque là improbable entre émetteur et récepteur d'une information devenue protéiforme près d'un demi-siècle plus tard.

Aux grands « *mass médias* » faisant de chaque humain un récepteur et consommateur souvent passif des messages d'émetteurs professionnels, Jean Cloutier, en communicateur de vocation, opposait son nouveau concept de « *self-médias* ». Nous y sommes. Et l'explosion déterminante d'Internet a fait le reste, au tournant de ce nouveau siècle. Voilà chacun désormais « *rentré - confiné ? - dans* » son cher écran ! Pour le meilleur et pour le pire.

A l'époque, Cloutier ne fit que s'inspirer de son contemporain et compatriote Marshall Mac Luhan, théoricien de la communication et promoteur d'études sur les Médias. Le postulat de base de Mac Luhan reposait sur la notion de l'équilibre des sens qu'il supposait présent à l'origine chez l'enfant comme chez le primitif, mais que la technologie et l'éducation perturbent en donnant la primauté à la vue dans l'école traditionnelle, puis à l'ouïe depuis l'apparition de la radio et, enfin, au système nerveux central depuis l'arrivée de la télévision. A des siècles de l'Internet !

Pour le chercheur, l'arrivée de tout nouveau média dans notre *sensorium* (somme et interaction de nos divers sens) bouleverse celui-ci, avec des répercussions touchant le développement global de nos civilisations.

Selon Mac Luhan, tout média est une extension de nos sens, une « *métaphore active qui permet de traduire nos expériences en des formes*

nouvelles ». La parole fut « *le premier média qui permet à l'homme de lâcher son milieu pour le saisir d'une autre façon* ». Puis suivirent, entre autres, l'écriture, l'argent, la roue, l'imprimé, la presse, le téléphone, la radio, la télévision, l'automatisation etc... Via la technologie de l'électricité, l'homme approcha rapidement de la phase finale des prolongements de l'humain : la simulation technologique de la conscience et l'extension collective des savoirs à l'ensemble de la société humaine.

Pour Mac Luhan, le média et le message finissent par se confondre. Ce n'est pas le contenu mais le canal de transmission lui-même qui affecte d'abord le public consommateur de médias. En énonçant cette idée, il affirme que l'important est la forme prise par le média lui-même (l'effet de la technologie). Cet impact du média, qui prime sur le contenu du message, explique selon lui que les innovations technologiques, en modifiant notre dispositif sensoriel et intellectuel, aient bouleversé les civilisations. Comment ne pas faire le lien avec la quasi dictature contemporaine des écrans sur notre temps et nos choix de vie, ceux-ci finissant par coloniser le cœur de notre attention, et jusqu'à notre champ de conscience lui-même ? Nous voilà sommés de penser à la vitesse du signal lumineux, au rythme de l'octet. Et potentiellement sous influence.

Mac Luhan ajoutait qu'un média dominant a pour caractéristique de nous rendre aveugles à son action, du fait de notre projection narcissique dans cette extension de nos sens. Dès lors, il appartient à chacun.e de tenter de se détacher de son emprise, d'équilibrer ses impacts ! Vrai défi. Défi vital.

Sommes-nous bien conscients, avec Mac Luhan, de tous les prolongements nés d'une évolution technique dont nous profitons simplement... sans en saisir vraiment tous les aboutissants de sens affectant chacun.e, à travers ce concept – relativement – nouveau de « *village planétaire* » ? Un retour à une forme de *tribalisation* nous guetterait-il ?... Que dire de ce drôle de progrès aux airs de marche en avant suivie d'un éventuel... *retropédalage* ?

Cloutier et MacLuhan étaient-ils conscients que leurs recherches anticipaient tous les chamboulements que nous connaissons aujourd'hui ? Comment ont évolué, à bas bruit, nos rythmes et nos choix de vie, et jusqu'à nos systèmes de valeurs, alors que nous vivons *connectés* en permanence ? Quelles traces profondes sont-elles en train de creuser nos consciences, en grande partie à notre insu ? Autant de questions porteuses de sens quant aux horizons des générations à venir...

A commencer par interroger l'esprit critique dont nous sommes capables face aux *intox – infox* – qui nous assaillent de plus en plus à notre insu, sans que nous leur opposions de résistance active, critique. A cet égard, les récits conduits autour des récentes crises sociales et mondiales sont éloquents. Elles nous offrent le miroir d'une société divisée, braillarde et chamailleuse, systématiquement opposée à toute réforme au motif que celle-ci serait issue d'un pouvoir quelconque. En s'individualisant à l'extrême, chaque personne en est arrivée à douter systématiquement, à se victimiser, ne parvenant plus à visualiser tout ce dont elle dispose déjà, sinon en regard de ce qui lui manque. La vieille histoire du verre à moitié plein ou vide est revenue au premier plan de notre actualité. Le droit à tout prix a supplanté la notion de devoir, gommant ainsi le nécessaire équilibre qui fondait notre contrat citoyen.

Hyperconnecté, le contemporain vit dans une schizophrénie qui lui fait rejeter le réel au profit d'une croyance revenant en force au détriment du savoir. Pour croire, il faut le cœur et l'émotion dont la connaissance et la maîtrise ont parfois manqué au cours de nos formations d'enfance. Or la dictature de l'instant, de l'urgent, s'installe brusquement, souvent sans crier gare, nous dépossédant de l'essentiel, de nous-mêmes et de nos vécus de conscience. Notre esprit critique s'est progressivement évanoui au profit d'une crédulité

qui nous fait prendre la surface, l'immédiate apparence des choses, pour leur réalité. Nos esprits critiques sont en jachère. Descartes et Montaigne sont aux abonnés absents, ouvertement délaissés.

Ainsi s'est mué le monde comme il va, à l'image d'un esquif qui tangué dangereusement. Le malaise grandissant des peuples leur a fait choisir des figures de dirigeants calquant nos plus sourdes angoisses : enfantines et douloureusement magiques. De celles dont on peut raisonnablement se trouver effrayés, tant on en mesure mal les implications. Individuellement, nos aliénations et égarements divers se sont repeints aux couleurs d'un droit revendiqué : *parce que je le vauz bien*, clame l'argument publicitaire désormais passé dans le domaine ordinaire. La raison s'est absentée sur la pointe des pieds : elle ne voulait pas voir ça, ce qui ne manquerait pas de se produire si le monde se laissait aller à ses pulsions les plus immatures, à l'état primitif de ses manques les plus originels. La valse des egos narcissisés s'est emballée sur fond de plainte et de jeu victimaire.

Ivre d'une liberté sans borne et d'un égalitarisme idéalisé, notre démocratie repue de droits en a oublié ses devoirs, en particulier ceux associés au mot *Fraternité* ornant pourtant les frontons de nos espaces publics.

Depuis longtemps, une partie non négligeable de nos concitoyens ne va pas bien (cf l'*altérophobie* portée à 80% de la population française) et appelle sourdement à l'aide. A notre démocratie représentative de l'entendre et de réagir de façon constructive, directe, efficace. Si elle ne veut pas disparaître... faute de raisons d'exister !

Le mal-être exprimé par des minorités *agies* autant qu'agissantes pointe le rôle ambigu de nos médias, venant conforter les lointaines prédictions d'un Mac Luhan. Nous ne maîtrisons plus notre propre regard dans le miroir qu'ils

nous tendent et prenons souvent comme pain béni les rumeurs qu'ils concoctent : *on laisse entendre, il se dit, se murmure...* Le ouï dire parle de lui-même, gommant par avance la place réservée à l'esprit critique. Le réflexe d'insinuation tend à supplanter en partie l'esprit de raison. Que reste-t-il de la force de proposition contenue dans l'origine du mot lui-même ? *Média* n'implique-t-il pas la médiation, le médiateur, l'intermédiaire (son sens grec d'origine) ? Et plus : la négociation, la représentation, la réflexion et l'esprit critique. Ainsi que tout le temps consacré à ces attitudes, qui les induit, les accompagne. Qu'en est-il de nos médias contemporains ?

Comment, traitant de la « *légitime désespérance de manifestants* », la presse prétend-elle résumer les manques d'une catégorie soit disant conséquente de la population ? Agglomérées fortuitement, à la diable, des bandes agitées en appellent à une démission pure et simple de la démocratie représentative. Alléchés, les médias font leurs choux gras de l'occasion, prétendant avoir retrouvé « *le peuple* » dans cette classe moyenne, rurale, éloignée des lieux de pouvoir, alors même que certains de leurs représentants roulent parfois en puissants 4X4 facilement repérables dans nos territoires vastes et vides. Font-ils pour autant partie des *petits pauvres* (que l'on n'entend pas, eux...) ? Cette classe rurale en voie de déclassement a fait des choix (distance entre lieu de vie et de travail notamment) qu'elle entend maintenant faire payer par l'Etat, et donc par la collectivité nationale ! Est-ce justifié ?... En parle-t-on et comment ? Là entre en scène le *quatrième pouvoir* des médias.

Dans le traitement des informations et les commentaires, le meilleur côtoie souvent le pire. Encore faudrait-il démêler objectivement ce qui relève du meilleur de ce qui encourage le pire. La presse et les médias, dont en principe le rôle neutre et... médiateur assurent la base, semblent parfois faillir dans cet exercice, cédant à une complaisance naïve qui pare de toutes les

vertus des mouvements minoritaires, chaotiques, qu'elle choisit visiblement de choyer et de surinvestir, et dont l'aspiration semble bien résider, pourtant, dans une cumulation de satisfactions immédiates de droits (au détriment de tout devoir !...)

Comment ne pas voir une résurgence lointaine de Mai 68 dans ces "*Et moi, et moi, et moi !...*" amoncelés (comme le serinait le chanteur Dutronc à l'époque) en autant de paillements immatures où chacun tire la couverture à lui... L'ambiance est à la cour de récréation niveau collège, avec ses petits caïds et ses bastons. Et, face à eux, des forces de l'ordre épuisables à la longue, dotées du rôle d'arbitres logiques, ordinaire dans une démocratie. Pas étonnant que, parallèlement, la société déprime devant ce spectacle affligeant aux allures de guéguerre intestine ! Et l'addition, dérangeante, de tous ces frêles egos hystérisés vaut-elle « société » ? On peut en douter.

Où est passée la dynamique d'un contrat social et civique apte à faire de notre vieux pays une nation moderne, tournée sur l'avenir ? Comment en retrouver la teneur ? Là réside la vraie question, bien au-delà de récriminations menant à "se faire voir" en étalant son malaise.

Comment récupérer toute cette énergie qui part à vau l'eau, en capilotade de frustrations diverses ? Où sont passés le temps du débat et du compromis, étapes nécessaires de notre contrat citoyen ? Seul demeure l'acmé du conflit.

Une question aux accents personnels, jusqu'ici voilée, peut émerger de nos réflexions. Elle est simple et directe : *Mais pour qui nous prenons-nous ? Aux yeux des autres ? A nos yeux propres ? Sur quelles représentations nous appuyons-nous pour avancer dans ce monde qui va se compliquant ?*

Nous avons tous.tes besoin de considération, de reconnaissance. Là est le nœud où réconcilier les citoyens avec leur démocratie, entre eux et... avec eux-mêmes ! Notre cohésion nationale est à ce prix.



Nous voyons-nous encore ? Nous connaissons-nous assez ? Ah si nous étions en capacité de faire le pas de côté pour apprendre à mieux nous saisir, nous cerner, à nous apprécier nous-mêmes avec une objectivité un tant soit peu aiguisée ! Que ne découvririons-nous pas alors ?...

Sommes-nous encore *en nous* ? Colossale mise en abyme.

Ou jouons-nous plutôt à être *quelqu'un* à défaut d'être ce *nous-même* dont nous nous échinons confusément à trouver la clé ?

A la lumière du Sartre existentiel, nous voilà mimant le garçon de café, copiant son schéma d'apparence – et le registre de tics associés – dans l'espace social. Nous agissons *comme si* nous nous glissions dans sa peau, comme si nous épousions jusqu'à ses tics. Sans nous apercevoir que nous nous piquons au jeu, au point d'en oublier le stratagème initial. Au cœur de ce carnaval des mimes, la forme (apparente, schématique) a dévoré le fond (signifiant, profond, énigmatique), à la manière dont le masque de l'acteur finit par *manger* la puissance de la personnalité en devenir. Au grand spectacle formaté de la vie sociale, ne serions-nous pas tous finalement perdants parce qu'aveuglés ? Nous sommes-nous bien regardés ?! Quelle image nous renvoie le miroir de nos turpitudes ?

A ce jeu, l'important n'est jamais exploré, c'est l'urgent qui l'emporte, l'immédiat de la réaction et des pulsions : il s'agit le plus souvent de « faire vite », d'entretenir un état d'émotion. L'action, la réaction à tout prix élude ici le temps de la réflexion et la soit disant liberté de réagir finit par s'avérer elle-même... liberticide, en se calquant sur la rumeur publique ! Comble du paradoxe.

A ce manège mortifère, peu auront le réflexe d'arrêter net un mécanisme qui nous conduit, ni plus ni moins, à scier la branche sur laquelle nous sommes assis, individuellement et collectivement. L'effet de sidération aurait-il submergé la conscience ?

Chercherons-nous des coupables, ou à défaut des responsables à cette tragi-comédie de l'aveuglement ? En se laissant happer par ses propres représentations, chacun ajoute sa pierre à la faillite collective. Mais le défaut d'ajustement nous liant au monde remet aussi en question les institutions en charge de mener à bien nos adaptations.

La Famille, d'abord, dont on pressent qu'elle a fait ce qu'elle a pu avec les impondérables généalogiques ancrés dans notre matériau génétique. Histoire personnelle. Hasard et nécessité uniques, singulières.

L'Ecole ensuite, qui continue bon gré mal gré de reproduire ses schémas élitaires à la manière d'une gangue conservatrice. *Co-naître* n'implique-t-il pas pourtant une deuxième chance, à la manière de *re-naître* ? Oui, si le climat créé lors des apprentissages ose mettre en valeur parité dans les explorations, mixité des échanges, mutualisation consciente des moyens entre apprentis des savoirs. Chaque élève pourrait y être solidaire du camarade plus faible, lui venant en aide dans un esprit coopératif. L'école, communauté en miniature, se devrait d'être ainsi sociale, mixant les moyens de tous au service de chacun.e. Image stimulante d'une micro société déjà en formation, lieu de tous les possibles.

L'Etat, lieu de représentation du citoyen et responsable de lui redonner la main pour qu'il s'active au bien commun : si tu te demandes ce que ce *grand corps* doit faire pour toi, demande-toi aussi ce que tu peux faire pour lui ! Mais n'est-il pas devenu, avec le temps, ce grand corps malade de pouvoir et de centralisation ? N'aurait-il pas fini par étouffer le citoyen qu'il prétendait protéger ? Qui trop embrasse mal étreint, refrain connu.

Le Spirituel enfin, avatar ouvert de son fantôme le *religieux* (à moins que ce ne soit l'inverse, hélas), prétend élever chacun.e à un niveau de conscience où il peut explorer ses dimensions divines et sacrées, en lien avec le cosmos. Nous touchons là aux racines minérales de notre étoile des origines. Et au fragile point de jonction entre esprit et corps. A condition que l'institution

accorde au corps la place qui lui revient, au lieu de la lui dénier invariablement ! Responsabilité accablante des monothéismes thuriféraires de nos libertés face à l'Histoire. Et décomposition inéluctable de leur pertinence dans la durée.

Famille, Ecole, Etat, Spiritualité : tels sont les *lieux d'être* familiers, identifiables, de nos évolutions personnelles, aussi capables d'inciter à nos mues en adultes achevés que de nous abandonner dans notre peau de grands enfants figés, naïfs et pitoyables. Notre *part magique* serait-elle ce handicap permanent destiné à nous accompagner toute la vie, traînant avec elle l'image lancinante d'une société infantile en quête de lune à décrocher ?

Voilà notre collectivité plongée plus que jamais dans un doute mortifère où le narcissisme généralisé tient souvent lieu d'attitude ordinaire chez le citoyen lambda. Une société atomisée « façon puzzle », pour reprendre l'image drôlatique et pertinente des mythiques *Tontons flingueurs*. Nous voici comme autant de *monades* évoluant en miroirs mimétiques les unes des autres, renvoyant un écho inaudible repris avec gourmandise par des médias parfois soucieux de fournir de l'information comme on vend... des pastilles. Retour à l'état de nature décrit par Hobbes il y a plusieurs siècles : *La guerre de tous contre tous* se profile à l'horizon de nos sociétés libérales et consuméristes. Trop de liberté a tué la liberté. Sombre tableau citoyen !

A la perception ce grand désordre, chacun n'a plus que des droits. Le loufoque et l'insensé, l'agressif et le complaisant dominant à tous les coins de plateau télé. Exit le devoir, la civilité de base, le respect dans le débat, la pensée approfondie comme matière noble : c'est l'avènement du citoyen bancal, décérébré, gonflé à l'amertume, à la victimisation systématique, au bon droit obligé de l'éclopé martyr ! A quand la survenue consécutive des

populistes et des partis extrêmes au pouvoir, récupérant goulûment ce flot de ressentiments déversés, comme ils ont toujours su le faire dans l'Histoire ?... Aurons-nous à regretter, un jour prochain, le temps béni de la démocratie représentative, même imparfaite ? Mesurons-nous bien notre responsabilité devant l'Histoire ? On peut en douter.

Quant à la langue, notre bien commun, on la voit souffrir en direct (et non *en live* !), réduite à un *globish* accablant, infâme brouet de pauvreté de son comme de sens. Partout un mauvais *franglais* s'insinue, code monté de toutes pièces et vanté par de soit disant *winners* dopés et *bodybuildés*. La moindre réussite ordinaire donne lieu à des *yes* hystériques. Chacun est appelé à devenir un *warrior*, à rejoindre la *team* des *smile people*. A *booster* ses performances pour éviter de devenir un *has been*. Il faut que ça *pulse* au village global ! Le *brain-storming* sera fumant... ou ne sera pas ! Un jeunisme de mauvais aloi se mêle à tous ces débordements : l'urgent devient alors de « *faire* » jeune à tout âge. La course est aux identités d'apparat, malaxées, remâchées pour être finalement rendues exsangues de sens et de vérité.

Et lorsque ce n'est pas la boullie *britiche* qui trucidé nos paroles, c'est l'autochtone qui se charge lui-même de trahir les fondamentaux qui ont présidé à son éducation (on n'est jamais mieux « servi » que par soi-même !) en taillant à la serpe dans le matériau chantant de sa langue. Quitte à couper ce qui dépasse, on ne veut plus voir qu'une seule (demi ! - tête) : en vrac, voilà l'*orga* des *réu*, les *assos*, leurs *infos* et leurs *aprem* à titre *perso*...

De nouvelles « portions » de mots sont ainsi concoctées à la louche, comme autant de petites torpilles verbales ramassées ici et là, et qui pourront resservir à l'envi dès que la violence interlocutrice se réveillera : autant de réserves de projectiles à asséner sur le quidam d'en face, autant de refus de débattre venant alimenter l'envie de... combattre. Là se tapit la haine

ordinaire, sous-jacente, prête à bondir de ces fantômes de mots comme de la gueule d'un canon révolutionnaire qui cracherait sa radicalité à tout va. Comme si, inventant un langage volontairement castré, on cherchait à "faire peuple" au pire sens du terme (et non à être à ses côtés, noble objectif !) Et pourquoi d'ailleurs le peuple n'aurait-il pas droit au meilleur de la langue commune ? A condition que celle-ci sauvegarde au moins un peu de sa colonne vertébrale... La langue, signe commun de notre identité mortelle.

Dans ce présentisme obsessionnel, comment faire des choix à hauteur de raisonnement (non de passion), sans confondre violence et force ?... Un défi.

On voit s'alimenter à foison ce ressentiment de *french bashing* décrivant un pays de plus en plus oppressant à force de se dire... oppressé. Ne serait-il pas temps de réaliser la chance de vivre en France, tous bercés dans les écoles et soignés gratuitement dans les hôpitaux avant d'être nourris aux prestations sociales ? Un peu de cohérence de vue serait utile, sauf à saborder un modèle sur lequel on tire sans vergogne. Et avant qu'il ne finisse plus par profiter qu'à... une élite, ce qui serait le comble !

Tout se passe comme si l'excès de liberté accordé à notre société ne tuait peu à peu la vraie liberté : celle d'accorder au mieux nos devoirs à nos droits de citoyens avertis. Et non cet ersatz de permissivité liberticide qui nous conduit peu à peu au chaos organisé par de petits caïds dignes de nos cours de récréation enfantines. Un chaos que les extrêmes en embuscade se feraient sans doute un plaisir de récupérer à leur profit. Notre société immature en serait alors réduite à regretter cette chère liberté qu'elle aurait largement contribué à fouler aux pieds. Cela rappelle fort l'image du bambin colérique cassant son beau jouet par dépit. Un classique.

Cloutier et Mac Luhan seraient-ils aujourd'hui étonnés des conséquences induites par l'explosion de l'*Internet*, média central fédérant notre village global, et de ses zizanies ? Ce qu'ils n'avaient pas prévu sans doute, c'est l'ennui démocratique concomitant qui a gagné nos sociétés après soixante dix ans d'un système de vie protégé de conflit mondial. Trois quarts de siècle d'une démocratie du (trop ?) *bien être*.

Le média à vision globale a bousculé la cohésion de nos sociétés en disjoignant des strates antagonistes au nom d'une adaptation problématique au progrès : ceux qui savent vs ceux qui ignorent, ceux qui s'ouvrent vs ceux qui se ferment, ceux qui ont droit vs ceux qui n'y ont pas etc... Ce faisant, le média global a fissuré notre unité jusqu'à séparer en chacun.e les deux pans de notre propre humanité : ce qui, en chacun, sait ou ignore, s'ouvre ou se ferme, a droit ou pas etc... Sociétal en apparence, le clivage se love, profond, au creux de nos personnes, questionnant tout ce qui nous fonde à l'origine : morale, éthique et philosophie de la vie.

En démultipliant la fulgurance de création de notre village global, *Internet* a acquis le statut de média dominant. Il a renforcé, au fil du temps, la place indiscutable de « quatrième pouvoir » prise par les médias de masse. Le réseau mondial a tissé ses tentacules jusqu'aux endroits les plus retirés du globe, à la manière d'un *big brother* que n'aurait pas renié George Orwell. Il l'a fait avec de bons et de mauvais effets, selon nos intentions mouvantes.

C'est le lot du progrès que de créer de nouveaux *pharmakons*, à la fois remèdes, poisons et bouc-émissaires. En devenant global, notre village s'en est trouvé bouleversé jusque dans ses fondements humains individuels et collectifs. A l'image d'une immense Tour de Babel qui nous renverrait un miroir biaisé, grandeur nature, de nos pouvoirs comme de nos impuissances.

Face à ces chamboulements, les questions sont plus évidentes que les réponses. De quelle *médiatisation* voulons-nous, nous citoyens du XXIème siècle ? Quelle cohérence de nos médias et pour quelle cohésion sociale ? Pour quelle marche en avant ? Au service de quel degré de maturité, de conscience de qui nous sommes ?

Face à cet univers réputé parfait, sans faille, réglé par d'implacables algorithmes, gardons-nous notre droit vital à nous tromper, à faillir ? Et à le reconnaître ?

Et, plus loin encore, que fera de nous l'intelligence artificielle et ses multiples robots associés ? Parviendrons-nous à conserver notre noyau d'humanité ? Que demeurera-t-il, dans quelques décades, de notre esprit proprement humain, ce fruit génial de millions d'années d'évolution ?

Nous sommes embarqués.



VII - L'ERRE DE RIENS

Pour que la vie soit belle il faut des petits riens
pour que la vie soit belle il faut tout ça
il faut rien que ça
mes petits rien à moi

Il faut du temps
quelques secrets dans les poches
des tas de souvenirs dans un vieux coffre
et puis des notes plein la caboche
des rêves des rêves des rêves
et puis sentir sentir toujours sentir

Mes petits rien ça ne fait que du bien
d'la mousse sur un chocolat chaud
l'odeur de l'herbe après la pluie
quelques photos jaunies
une minuscule cabane au fond d'un bois
une balade le dimanche

Voir l'eau d'un ruisseau
emporter doucement avec elle
toutes mes déprimés mes angoisses

Un bain moussant
un chat qui dort en ronronnant
un bâtonnet d'encens
l'odeur de la lessive de maman
un vieux coffre l'odeur des livres l'odeur du bois

Une caresse volée au petit matin
une voix des pas qui rassurent
un jeu de l'oie
le noir d'une salle de cinéma
le parfum de l'herbe coupée
l'odeur émouvante gourmande d'un bébé
et puis les yeux de ma mère

L'odeur des épices du café
du pain grillé
la main de ma mère sur mon front
un soir de migraine

Le feulement de la neige
un petit chemin
un livre sur une table de chevet
un petit air de sous-bois
un album photo qui traîne
une solitude un apaisement
boire un thé en écoutant la pluie chanter

Un peu de nostalgie
beaucoup de tendresse
un jardin en hiver
une envie de pleurer sans savoir pourquoi
un rose vif un vert tendre
une terrasse et un café
un balcon au soleil
un thé un soir d'été

Des vieux bouquins et des copains
et puis la voix de Brel des frissons des frissons
l'odeur de la neige un matin de Noël
des bougies et du thé
les arômes du petit déjeuner
le bruit du café qui coule
l'odeur du pain grillé

Du sable plein les chaussures
un gros coussin des tas de doutes
des failles des rires des sourires
des esquisses de rires des éclats de sourires
une balançoire dans un jardin

Le vent glissant sur mon visage
tout emporter tout purifier
caresse
boire l'air goulûment
les yeux fermés
n'importe où quelque part
sur une plage ou ailleurs

Un livre ouvert des vieux crayons
et puis des cahiers d'écolier
une chanson douce
une chambre d'enfant
un soupir
une enfance une enfance

L'odeur du vieux tabac
un bain qui coule
l'heure d'été
le temps du petit déjeuner
l'heure de la récré
la voix de ma mère
et puis les blagues de mon père

Une porte ouverte
une fenêtre entrouverte
un chemin en zigzag
et puis des rires des rires des rires
et des larmes aussi

Un grenier rempli de trésors
des secrets bien gardés
des histoires des histoires
un chuchotement dans la nuit
au creux de l'oreille
un chuchotement dans le silence dans le sommeil

D'immenses rêves d'enfant
un tout petit univers
le goût des larmes et du vieux pain
un imaginaire fou sans fin
mes grands rêves
ma minuscule réalité
mon petit quotidien et puis la solitude

(Céline, Traces d'enfance)



VIII - L'ERRE DANS LA MAISON

*Une poésie de
nos espaces intérieurs*

« *Logé partout mais enfermé nulle part.* » Ce sont les mots du philosophe Gaston Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*. A nous le lieu mystérieux, fugace, volatile, de la rêverie, cette capacité à la suspension solitaire qu'incarne notre maison intime. Depuis notre refuge d'enfance jusqu'aux espaces intérieurs appelés à s'éveiller via la lecture et l'écriture de soi sous ses formes multiples. Là, entre ces murs fictifs, se tient, stable et accueillant, le dôme spatial de la création intime de nous-même. La matérialité légère, aérienne, porteuse de symboles, qui nourrit la place du rêve en nous. L'étoffe imaginaire de nos songes enfantins. Notre *opus* originel.

« *Tout paysage est une expérience onirique* », selon l'auteur de *L'eau, l'air, la terre et le feu*. Ou comment l'expérience physique, habitante autant qu'habitée, du rêveur en chacun.e, s'ancrait déjà dans nos caches et dessins d'enfant comme autant de représentations juvéniles du monde. Se rendre réceptif à l'esprit des lieux, à la manne onirique blottie au creux de nos pénates familières et célébrée dans toutes les civilisations du globe sous la figure de génies domestiques, de divinités bienveillantes. Mieux habiter le monde, c'est rêver *chez soi*, comme nous l'avons tous fait, enfants, dans notre *coin* de maison-cosmos dépositaire du pouvoir brut, immédiat, de mettre en valeur l'être qui nous habite.

Chambre, parquet, meubles, armoires, grenier, cave, remise... tout lieu domestique se mue en cachette, tout objet familier en songe suggéré, ouvert et sans limite. « *Objets inanimés avez-vous donc une âme ?* », évoque Lamartine dans ses *Harmonies poétiques*, rejoint aussitôt par Bachelard : « *L'espace n'existe pas en soi, nous le construisons.* »

Haut, bas, dedans, dehors... notre intimité se rêve selon les contours de nos volumes habités, avec le naturel et l'instinct de nos gestes d'enfant tels qu'ils s'impriment dans nos mémoires intérieures. Ainsi la *maison des choses* propre à chacun.e fait-elle peu à peu éclore notre art de peupler physiquement un monde bien à nous. Bienvenue au pays de notre œuvre cosmique intuitive !



IX - L'ERRE

DU

RESSENTIMENT

Et si nous laissions l'Histoire nous souffler ses – nos – quatre vérités ? Nous serions surpris d'y voir comme dans un miroir comment nous allons et devenons en notre temps. A l'image de strates empilée, successives, nous y détecterions la propagation d'un drôle de virus qui court en nous, nous colonise depuis des lustres. Depuis que l'homme est homme, qu'il a décidé de survivre, et plus : de conquérir en étalant sa force à tous les vents. Sans en avoir l'air. Comme un déni, *à l'insu de son plein gré*.

L'anthropocène nous éclabousse comme jamais en ce début de XXIème siècle. Il colonise les consciences à la manière d'un tic, d'un caprice. D'une toquade. D'un mauvais rictus.

Le fait : le plus long conflit non répertorié comme tel, innommé, mondial, multiple et ravageur, aux racines profondément ancrées dans les histoires individuelles autant que dans la grande Histoire collective. Depuis les années trente jusqu'à nos jours, une vague incessante, spasmodique, a submergé nos pays colonisateurs. Tel un flux qui s'inverse, une marée décolonisatrice a impulsé une libération aux accents furieux, trop longtemps contenus. Guerre intérieure au long cours, à foyers multiples. Conflit de civilisation.

Dès que l'on tire un fil de ce récit, les questions se pressent brusquement, nous plongent dans un vertige sans fin. Tout se tient, s'explique, résonne, depuis les racines enkystées au creux des consciences : travaux forcés, esclavage, mépris, dénis, arrogance, mensonges, manipulations... Comme autant de pièges à ressentiments trouvant aisément leur justification.

Quelles traces à ces lignes d'erre, sinon les voix enregistrées et restituées des actualités de l'époque, uniformes, univoques, faussement claironnantes, trahissant malgré elles une responsabilité lourde, butée, entêtée, et finalement déniée, de nos nations autoproclamées « avancées », civilisées. Des voix aux timbres obscènes via le regard de l'Histoire.

Ainsi de ces commentaires frénétiques sur l'Exposition coloniale de 1931 à Paris, prétendant mettre à l'honneur la puissance de la France d'outremer, vitrine de l'Empire. On y entend les voix dopées au triomphalisme, à l'assurance de soi, et pour tout dire à l'arrogance sans frein de conquérants ivres de leur toute-puissance.

Survoltée – et si peu sûre d'elle-même, de son histoire ?... –, la Nation s'enivre ici de sa conquête d'un Empire mondial comme d'un message aux prétentions universelles. Sans voir un instant l'antinomie profonde des deux. Discours dopé aux amphétamines de la possession, du pouvoir sur l'autre, ce présumé sous-homme que l'on ne daigne regarder que pour ce qui intéresse le « maître ».

La vitrine coloniale de 1931 veut donner aux Français la sensation de se promener à l'intérieur d'une nation aux frontières... sans limites. Mais il s'agit avant tout d'exhiber des hommes et des femmes pour mieux affirmer le pouvoir de la Nation sur ceux-ci. Exotique, démesurée, fascinante, l'exposition appelle le rêve de voyage vers un ailleurs idéalisé, idéologisé. Supériorité de l'Occident via sa doctrine impériale. Et appel sans fin aux ressorts d'un ressentiment prévisible, ancré, présent et à venir. Un fiel organisé, concocté par les nations européennes, elles-mêmes en concurrence à *mort* depuis des siècles : trente années de décolonisation *ressentimentiste* qui appellent une réflexion plus globale sur ce phénomène.

Le ressentiment, mécanique souterraine, implacable, dévastatrice, capable telle une chimère, d'endosser les nuances les plus explosives dont se teintent nos émotions : envie, défiance, colère, haine. Un mouvement de bascule où les pulsions s'emballent, risquant de rallumer la trop fameuse *guerre de tous contre tous* postulée par Hobbes. A la racine, ce sentiment de ne pas être représenté, reconnu, mais d'être ignoré, dégradé, déchu, qui permet à chacun.e de se laisser aller à un délire victimaire, à la manière d'un trouble

oppositionnel où l'on peut finir par ne plus (vouloir) savoir pourquoi – à quoi, à qui – on s'oppose. Telle se présente la mécanique de la réaction, « agie » – ou plutôt « réagie » – par des individus azimutés, fatigués d'eux-mêmes, comme autant d'îlots perdus dans une société en cours de délitement.

De l'Histoire tourmentée du siècle d'avant jusqu'aux débuts de celui-ci, s'est ouverte l'ère – l'erre – de l'individu tyran. Des myriades de monades solitaires ont scellé la fin d'un monde commun. Chacun.e s'est retiré *chez* ses chers écrans (comme le *boomer* de 68 « *chez son automobile* », chantait alors Nougaro). Chacun se rêve en maître absolu, tapi au centre de sa toile à signes qui lui *fait croire* à une toute-puissance chimérique sur un monde sans Dieu, désormais peuplé de milliers de petites idoles démiurges d'elles-mêmes, ordonnatrices de cérémonies auto-complaisantes. Idoles et idolâtres concomitants comme les deux faces du même personnage. Obsession identitaire et auto-érotisme à tous les étages.

Quelles traces encore sont repérables, au niveau individuel comme à celui des nations ? Traces visibles sur les corps, les attitudes, les gestes, les paroles ? Manifestes, elles traversent littéralement les individus telles des marques ostensibles, avérées, comme enkystées dans les chairs : rictus des visages, regards troubles, verbe mielleux ou violent, lexique ordurier... Tout hélas concorde dans ces assemblages de signes, tout fait sens vers l'amertume subie, endurée à bas bruit... à l'image d'un invisible et fantomatique virus.

Nos autocrates contemporains se montrent hélas familiers de ces erres ressentimentistes. Jusqu'à se renvoyer entre eux l'écho démultiplié de leurs méfaits avoués, assumés. Comme s'ils jouaient la même farce macabre à la demande de millions d'affidés en manque de paternité haineuse. Qui

concevra un jour la machine à mesurer la quantité de cette énergie émotionnelle se déchargeant sous nos yeux impuissants ? Désordre et dégradation de l'énergie. « *Entropie* », puisqu'il faut la nommer. Dissipation conséquente de l'énergie en excès chez chacun, cette *part maudite* évoquée par Georges Bataille, à l'œuvre dans ce qu'il nomme les sociétés de *consumation* (consommation ?). Surplus de vie voué à la révolte sous toutes ses formes : à l'image des décharges guerrières qui n'ont cessé de fasciner l'homme dès l'origine, le duel mortifère de Caïn et d'Abel comme embryon mythologique, antichambre honteuse du fil de l'Histoire. Les *passions tristes* tel un flux constant débordant l'homme se réifiant lui-même en réifiant l'autre. Mener la guerre à son semblable comme à son environnement : boucle infernale close sur elle-même. Fuite en avant jouée et rejouée à l'infini au cœur du théâtre antique comme de la réalité historique.



Quelles traces dans notre contemporain ? A l'horizon d'un progrès devenu impersonnel s'efface peu à peu l'attrait des espaces de solidarités organisées, de fraternités pensées. L'individu despote navigue dans l'ivresse de lui-même, entre paralysie réelle et toute-puissance fantasmée. Privé de prise réelle sur le monde, le voilà tapotant à plein temps son écran tactile, colportant sans pudeur ses pauvres éclisses de vie sur le marché babélien des médiocrités assumées. Climat d'obscénité garantie au cœur de ce que l'on s'obstine à nommer, de manière neutre, « *réseau social* ». Un bien pâle avatar, sans doute, du *village global* imaginé par Cloutier et Mac Luhan.

« *L'homme a renoncé à se comprendre lui-même* », estimait déjà Wilhelm Reich. Au lieu de quoi il se morfond dans une torpeur victimaire dont il n'a pas conscience. Il a installé un jeu répétitif à l'infini entre dominés et dominants : celui d'une idéologie de l'être-objet que l'on *chosifie* à loisir, à défaut de lui donner les moyens de s'ouvrir et de s'agrandir en être-sujet. Abaissé à son statut infantile, biberonné à la pulsion émotionnelle brute, au besoin primaire à satisfaire d'urgence, il a renoncé à sa faculté de penser par lui-même. Le voilà réduit à la complainte de l'éclaté permanent, du souffre-douleur incompris. Hanté par ce miroir de lui-même – que multiplie le kaléidoscope infini des écrans –, il poursuit obstinément l'exercice vain d'une mesure anxieuse de sa valeur à ses propres yeux comme aux yeux du monde. Dans l'ombre du rejet de l'autre se profile une mésestime de soi née de l'ignorance, comme les deux faces d'une réalité mortifère où tous sont perdants.

« *Choisir le troupeau en soi* », disait Nietzsche. A quoi Kant avait répondu, par anticipation, en espérant pour chacun.e un « *état de sortie de la minorité* ». Pour quoi faire, quel accomplissement?... Une oeuvre, l'« *oeuvre* » au sens le plus large de croissance, d'invention, d'intuition, de

dilatation de soi. Cet *opus* évoqué plus haut (chap I), célébré par George Steiner heureux de faire « *danser la pensée* », apparaît comme le plus sûr antidote au « *faire croire* » seriné par les monothéismes. Parade aussi au *télévangéliste* américain pervers, frénétique adepte des *infox*, ayant tenté de démolir ouvertement les institutions de la plus grande nation mondiale. Sans y parvenir tout à fait, preuve de la force rassurante d'un esprit collectif ancré dans nos civilisations.

Au matin de son élection, son successeur à la Maison Blanche appelait à une coopération choisie, décidée, volontaire, de toutes et tous, à la reprise d'une construction d'un « commun » à partager entre citoyens d'une même nation. Les exhortant à *se regarder* et à *s'écouter* à nouveau, il s'appuyait sur le Livre pour ouvrir à tous la possibilité d'un agrandissement de soi : « *La Bible nous dit qu'il y a un temps pour tout, un temps pour construire, un temps pour semer, un temps pour récolter. Et un temps pour guérir. C'est le moment de guérir en Amérique.* » Le livre en dépositaire et gardien privilégié de l'œuvre au sens large. Tout est dit. A chacun.e de relever ses manches pour tenter d'apprendre enfin *qui il/elle est...* et d'en faire profiter le corps social. Savoir, estime de soi, estime de l'autre. Halte au feu et réconciliation. Tempérance et décence. Reliances vitales.





X-

Errances du mental

La puissance d'une intuition

Devient-on adulte un jour ? L'accès à l'état de parentalité n'en est-il qu'une forme d'aboutissement obligé, symbolique ? Et comment d'ailleurs mieux définir, mieux cerner cette *parentalité* qui s'ouvre à chacun.e ? Autant de questions qui relèvent de nos origines et accomplissements biologiques, psychologiques, intellectuels. Et dont l'acuité se redouble pour ceux – c'est le cas de l'auteur – dont le patronyme relève de près ou de loin de la famille du mot « *parent* ». Quoi nous touche toutes et tous dans cet état, cette évolution, ce récit personnel et collectif qui fait de nous, potentiellement, des géniteurs obligés, attentionnés à nos... progénitures ? Et si, lançant nos regards plus loin vers l'horizon, nous découvrons une acceptation plus large, inattendue, de nos parentalités ?

Jour de présentation d'une thèse dans une université de l'ouest parisien. « *Soutenance* » se nomme l'exercice. A la manière dont on soutient un enfant au fil des épisodes de l'existence. Titre de la thèse : « *Modernes Cicéron. La romanité des orateurs d'assemblée de la Révolution française et de l'Empire (1789-1807)* ». Au cœur du texte, cette interrogation : comment la puissance d'évocation de la langue, via l'imaginaire collectif, permet l'émergence d'une nation ? Et, plus profondément, un abîme de questionnements, d'associations d'idées, d'intuitions sous forme de co-constructions déclinées selon de subtiles nuances de pensée.

Qui suis-je ? Qui et que sommes-nous tous ? Questions récurrentes. Le thème du miroir de l'Histoire, tournant à la manière d'un kaléidoscope, revient sans cesse réactiver les énergies, les émotions, via la dialectique agissante de couples féconds : parole/image, symbole/sens, langage/mimesis, orateur/acteur, théâtre/politique, émotion/action, imaginaire/récit d'identité, représentations/éloquence, fiction/Histoire, imitation/co-construction, réel/mythologie etc...

La plongée dans le passé de la langue s'avère un geste fructueux ouvrant sur d'autres gestes intellectuels, dont celui, rare et peu pratiqué en pleine conscience, de l'intuition. Le langage se pose ici en vrai laboratoire de l'Histoire.

Retour au cas précis de cette thèse et de son intention : explorer comment, au filtre de sa *romanité*, notre langue française a su incarner l'élan révolutionnaire des orateurs d'assemblée. La *romanité* comme laboratoire des émotions collectives surgissant des discours et révélant pêle-mêle réseaux d'images et de représentations, ethos des orateurs-acteurs, appel au théâtre et au masque... pour sublimer la naissance d'une Nation : le passé renaît soudain, portant le présent vers l'avant via les métaphores, images vraies de la langue : voilà que, selon les mots de l'autrice de la thèse, « *la soupe moderne se met à bouillir dans la marmite des Anciens* ». Les temporalités s'appellent, s'interpellent dialoguent comme en écho, accouchant d'une Histoire immédiate, la concoctant dans ses méandres les plus intimes, à l'image d'un volcan en éruption et de sa lave fécondant les flancs de la nation en train de s'inventer. Puis, s'accélégrant dans son foisonnement inventif, le récit court vers sa maturité, et plus loin encore, vers un âge d'or sublimé par ses protagonistes. Les gens – désormais foultitude de citoyens affranchis – semblent prendre conscience qu'ils ont pouvoir sur ce qui leur arrive, que cela libère leur imaginaire et leur pouvoir d'action sur leurs vies.

Jusqu'à ce point culminant du récit : l'apogée qui voit le miroir s'inverser : le moment où l'élève en sait assez pour dépasser le maître. C'est l'image du coq français surpassant l'aigle romain. La réversibilité des choses s'inscrit ici dans le cours de l'Histoire aussi vrai que celle-ci est appelée, par sa marche en avant, à produire du mouvement, de la nouveauté. A se régénérer en

transformant les êtres et les sociétés par un jeu permanent de ruptures et de renversements. Le mythe s'inscrit dans le réel, avançant sur un rythme *en pas de deux* – sur ses deux pieds – suivant en cela la musique de fond du discours tenu par la langue. L'incarnation des idées donne alors *matière à penser* à tous les témoins présents, amateurs de sens et auteurs révélés de leur propre parcours. Les échos de l'intuition première de la thèse font entendre leurs répliques porteuses à l'infini du temps de cette Histoire. Sur fond d'un pas de deux dialectique.

Oui, la thèse appelle *soutenance* via un réseau d'impressions et toutes les métamorphoses que celui-ci peut engendrer : discours, langage, images, théâtre, formes, motifs, mythes, rythmes, émotions...

Soutenir, enrichir la discussion entre chercheurs, élargir l'intuition en lui faisant prendre l'air du large. Retour à la parentalité et à sa question de fond, désormais clairement posée : de qui, de quoi peut-on être – se dire – le *parent* ?

D'une thèse justement, et du pressentiment unique qui la sous-tend. De la matière à penser qui la permet. Des échanges qui la font vivre et l'enrichissent. De ses extensions qui la projettent dans un futur à réinventer sans cesse. Démonstration, expansion, rapprochements, déductions, suppositions, hypothèses... toutes les étapes d'une recherche marquée du sceau de l'intuition. Et d'une prise de position dans le monde. Des ouvertures enfin, parfois inattendues, sur un inconnu d'abord insoupçonné : un air du large à respirer et à redonner. Le souffle rythmé de la pensée suspendue, en état de bouillonnement, avant d'éclore.

Osmose chargée de sens que ce jeu d'échos, de miroirs, animant le fil des textes et des recherches. Expérience à cultiver comme une hygiène, un plaisir de penser au quotidien. Celui que le chercheur Antoine de La

Garanderie rassemble autour du concept de *geste mental* : « *La perception, saisie et ordonnée en mots ou en images, dans le temps ou dans l'espace, et suivie de tout un travail souterrain qui aboutit au miracle de l'intuition, qui fait que toute connaissance prend tout son sens pour le chercheur.* »

Extension possible à l'idée de *parentalité* : et si on laissait prendre à cette idée un zeste d'horizon universel en l'extrayant de son sens, de son contexte biologique premier ? Multiplier les chairs à l'infini, est-ce bien raisonnable lorsqu'on sait les limites objectives d'accueil de notre planète (plus de dix milliards d'humains à l'horizon 2050) ? Combien de familles, de nouveaux clans, de nids à conflits, à l'horizon du mitan de ce siècle ? Et pourtant combien de vies déjà là, à soigner, à adopter, à réparer, à prendre en charge !?... Est-il bien raisonnable d'en rajouter d'autres, à l'envi, pour se faire plaisir ? L'ami poète Georges (Brassens), au siècle d'avant, répondait sans ambages à l'épineuse question :

« *Bande à part sacrebleu c'est ma règle et j'y tiens
Parmi les noms d'élus, on verra pas le mien.* »

Et si nous osions, nous aussi, faire consciemment l'impasse sur cette parentalité biologique, quasi automatique, pour amplifier, dilater nos visions ? Écoutons la langue qui nous vient en aide, comme souvent, pour élargir nos évocations, féconder nos esprits. Être *parent*, c'est au sens large *générer, être à la source de, à l'origine de...* Et quel que soit l'objet. Aux exigences du corps s'ajoutent ici celles de l'intelligence, de la sensibilité, de nos liens à la nature au cosmos et à nous-mêmes.

Là gît l'intuition, cette faculté de voir au-delà de l'ordinaire, d'inventer d'autres angles de vue, de penser autrement. Le tic du géniteur obligé se transforme

alors en coup de... génie à explorer, dérouler. La parentalité s'incarne ici dans la *paternité* au sens le plus large : assumer la paternité d'un projet, d'une action, d'une intention, d'une œuvre, d'une adoption, d'une lucidité... Et d'une co-construction aux incidences sociales partagées. Les situations ne manquent pas où cette dimension de parentalité nous gagne, nous empoigne, nous parle. Et nous pousse à accoucher de... nous-mêmes, via un texte, une matière à penser, une œuvre artistique (récit, film, toile, jeu théâtral...), un geste social, éthique etc... Oui, l'*opus* vibre et vit, telle la trace singulière et précieuse de nos lignes d'erre.

La thèse tend à une... *syn-thèse* bienvenue rassemblant des réflexions éparses réunies là par de nouvelles visées, défrichant de nouveaux chemins jamais explorés sous cet angle-là : la fine saisie des liens entre les choses a ouvert son chemin, créant des rhizomes tout neufs. La pensée a taillé son chemin, légère et fluide, ouvrant lentement sur l'intuition, montagne magique surgie on ne sait d'où, du creux du meilleur de nos intelligences.

A nous de cultiver ces espaces intérieurs secrets aptes à réveiller nos consciences et faire grandir nos esprits. Procréer oui, mais selon ce que nous sommes au fond, que nous sommes appelés à découvrir dans la durée de nos vies, bien au-delà du geste automatique de l'enfantement biologique.

Quels secrets projets la vie, au sens le plus large, a-t-elle concocté pour nous, selon ce que nous sommes et sur le mode unique, singulier, de notre désir ? A nous de le chercher sans rien concéder aux modes et obligations sociales. Car c'est affaire de choix mûrement pensé. Affaire de liberté.



XI -

Comme un air de sacré

Au défi de la Vis Comica

Et si, au fond même de nos meilleures intentions, gisait toujours malgré nous quelque motif empreint de narcissisme ? « *Coupez-moi ces têtes qui dépassent et empêchent celles du fond de voir !... Je ne veux voir qu'une tête (la mienne ?) !* » énonce, docte et sûr de lui, le démocrate au long cours.

« *Si vous ne parvenez pas à penser « pour » puis « contre », pensez... « avec !* », pourrait lui rétorquer son voisin réaliste, constatant l'évolution d'un monde global qui ne s'en laisse plus conter. Vérité dérangeante comme poil à gratter, résumée en un autre temps par le penseur Raymond Aron avant d'être reprise par l'humoriste Pierre Desproges : « *Qu'on soit de droite ou de gauche, on est hémiplégique.* » A demi têtes, demi vérités ?

Ou comment une remarque ironique sur une situation d'apprentissage familière appelle son image inversée, retournant comme une crêpe la pensée univoque, convenue, en nous en montrant les limites, à la marge de nos discernements : oui, la frange d'erreur – et d'autocritique conséquente – parvient à se nicher, à notre insu, dans le mouvement de volte-face que nous sommes capables d'imprimer à nos humeurs parfois aveuglantes ! Appel au geste du sage en nous.

Et lorsqu'une seconde image, truculente, improbable, nous assaille soudain – celle d'un taureau debout saisissant la cape et l'épée du torero sidéré pour le défier à son tour – notre entendement se trouve pris au dépourvu, à contre-pied : la *vis comica* vient de montrer le bout de son nez. A quand remonte notre dernière réflexion / prise de position balançant entre le *pour* et le *contre* ? De quoi sommes-nous vraiment sûrs dans nos dernières estimations en cours ? Et si l'*avec* apportait une synthèse acceptable par tous ?

Quand la haine mimétique s'empare de certains religieux radicaux jusqu'à la tentation mortifère ultime de vouloir *couper des têtes*, c'est sans doute en

raison des obsessions à courte vue, des pulsions de mort qui les habitent. Une explication plausible réside dans une séduction / frustration vis à vis de nos modes de vie à l'occidentale : difficile ne pas ressentir comme insupportables (obscènes ?) ces libertés affichées en public dès lors qu'ils en sont privés eux-mêmes par une sphère religieuse cadenassée à l'extrême ? Concurrence des modèles et jalousie victimaire. Ressentiment à son comble.

Nous est-il permis pour autant d'exciter leur vision, radicale selon notre regard, pour nous rassurer, à bon compte sur notre propre « bon droit » à brandir les valeurs inverses. Au prétexte que nous sommes sûrs de nous, de la supériorité manifeste d'une position équilibrée, gagnée au fil de l'Histoire de nos civilisations dites « avancées » ? Caricaturer, blasphémer, nous en avons le droit et le talent imparables, au nom d'une liberté que tous nous envient. Est-il pour autant utile de donner des leçons de démocratie appuyées, brutales jusqu'à la provocation, à ceux qui ont décidé de s'en frustrer violemment et se montrent incapables de saisir la moindre nuance du réel ? Et si nous ne parlions pas le même langage ?

Agiter le chiffon rouge face à un taureau furieux de ne rien comprendre à ce qui lui arrive (car en manque évident de codes de lecture sur la perversité du jeu proposé), voilà qui apparaît, avouons-le, peu glorieux, contre-productif... et tout aussi pulsionnel ! Quant à l'idée de couper des têtes... imaginaires, elle ne relève que de l'ironie. Sur le mode symbolique, anecdotique et... humoristique, un zeste de lucidité nous aurait permis d'imaginer ces têtes se décalant légèrement les unes des autres, tout simplement. Nous n'en avons pas eu l'intuition ! Alors que nous voici accablés par la vanité ridicule de nos petits et grands désordres humains, fondés sur bien peu et ne menant... à rien ! Au secours, ils sont devenus fous ! *Vis comica* reviens !

Qui a commencé le premier ?... Au jeu brouillon des cours de récréation agitées, l'origine des bourre-pif demeure le plus souvent improbable. Alors que nous reste-t-il pour arbitrer le duel impossible des « bonnes raisons » que chacun se donne, en jusqu'au boutiste radical de son bon droit à juger l'autre ?... Sinon la vie biologique, celle-là même que nous partageons toutes et tous sur cette terre. Là, au creux de ce dénominateur commun restant, peut se nicher le *sacré* de la personne, un sacré propre à tous et à quiconque, un *commun* sur lequel nous pourrions tous nous retrouver aisément tant il est objectif, manifeste. A quoi bon nous déchirer quand on peut admettre que notre histoire partagée entre humains a pris des centaines de millions d'années à prendre chair – et cerveau ! – depuis la minéralité des étoiles et jusqu'à *homo sapiens* ?

Inutile de chercher plus loin le sacré qui nous rassemble. Le reste n'est que bataille de chiffonniers de mauvaise volonté. Et si, in fine, le son – la plainte ? – de la terre en permanente révolution avait le pouvoir de déminer nos pauvres querelles... de clocher ? Loin des haines mimétiques ordinaires, apprenons à voir ailleurs, autrement, à tendre l'oreille à la vie comme elle va pour tous ensemble ! Sur le même et unique globe.

https://www.youtube.com/watch?v=-MmWeZHsQzs&feature=emb_logo



XII -

LA 25^{ème} HEURE

L'erre intérieure

Dimanche automnal. Octobre pluvieux. Une vingt cinquième heure (heure dite *d'hiver*) nous est accordée ce matin par un calendrier généreux qui n'a aucun mal à se montrer plus bienveillant que l'actualité.

Une pandémie mondiale, ingérable, plombe nos combativités. Le moral ambiant est en berne. Sait-on encore où on va ? A quoi se rattacher encore ? Faut-il ajouter sa voix au magma des rumeurs ?

Pause. Une plage de silence s'impose.

De ces silences aptes à nous faire redécouvrir une possibilité de dialogue avec nous-même sur fond d'une vie intérieure trop souvent perçue au filtre de l'étrange. Nous sentons notre espace mental pourtant bien là. Celui d'une errance bienvenue de la pensée qui flotte d'abord, avant de se fixer sur tel ou tel objet choisi pour en tirer le meilleur de la moelle. L'acte de penser nous est aussi familier que celui d'agir via le corps, de sentir via nos affects. Alors s'enclenche une étonnante conversation avec nous-même. De celles que l'on rêve parfois de mener avec un ami : détendue, libre, à bâtons rompus. Sans recherche d'image ou de représentation faussée. Rien à l'horizon clair de nos attentes. Ou plutôt une totalité transparente où le désir s'apaise enfin. Rien à prouver, à se prouver. Tout à se dire pour oublier.

Juste un état d'être à observer, à se décrire. Un *chez-soi* enfin éprouvé pour ce qu'il est, non pour ce que l'on voudrait qu'il soit. Simplicité du regard délesté des images familiales, sociales, du discours et des rites ambiants. Distance prise avec nos peurs et ressentiments primitifs, ataviques. Conscience d'une liberté où rien ne pèse vraiment que *l'idée que l'on s'en fait*. Au creux de nos sphères intimes, nous nous sentons libres comme l'oiseau qui prend de la hauteur. Le marin qui gonfle la voile...

Laisser la pensée errer : une rareté qui confine au luxe d'une temporalité désormais perdue ? Penser comme l'acte d'un propre de l'homme. Comme ce qui ne sera jamais assimilable à l'algorithmique d'automates connectés.

Penser comme on plane, comme on flotte entre deux eaux, entre deux rêves. Penser pour, contre, avec. Penser comme on résiste au vide. Ce propre de la pensée nous est précieux car il dit notre besoin d'errance, via nos espaces intérieurs, autant que le désir de nos chevauchées physiques dans les étendues naturelles. A l'image des peuples premiers, des exilés ou des réfugiés, cette part mobile de l'humanité qu'on oublie ou malmène. Espace intérieur ou extérieur : même enjeu.

Que signifie « penser » ? Enigme non levée ! Sauf à (se) révéler, via la trace et l'entrelacs, le noble étonnement né de notre autonomie et de notre dignité. Cette question en voile une autre, connexe, touchant à l'esquisse d'une vérité sacrée, qui nous dépasse : « Qu'est-ce qu'être humain ? »

Et, pour éclairer nos chemins, ce viatique puissant : la poésie de l'intuition.

Ancien journaliste et professeur des Ecoles à Loches (37600), Jean-Marie PARENT est membre de *Signature Touraine*, l'Association des auteurs de Touraine. Bénévole au sein du Collectif *Migrants lochois*, il enseigne le français à de jeunes exilés mineurs non accompagnés.

Avec « *Lignes d'erre* », il signe son onzième projet éditorial.



TABLE

- I - Au cœur des apprentis sages (p 8)
- II - Aux arts écoliers ! (p 69)
- III - Pour une école hors les murs (p 98)
- IV - Parole de Manouches (p 102)
- V - Errances, traces et réseautages (p 111)
- VI - Zizanies au village global (p 131)
- VII - L'erre de riens (p 145)
- VIII - L'erre de la maison (p 152)
- IX - L'erre du ressentiment (p 155)
- X - Errances du mental, puissance de l'intuition (p 162)
- XI – Comme un air de sacré (p 170)
- XII - La 25^{ème} heure, l'erre intérieure (p 174)

Remerciements...

- Aux auteurs cités qui m'ont inspiré au fil de mes errances

Spinoza, Nietzsche, Proust, Lévinas, Simone Weil, Sébastien Bohler, Platon, Aristote, Socrate, Descartes, Edgar Morin, George Steiner, Matisse, Merleau Ponty, Ravel, Degas, Bartok, Mingus, Chagall, Laurent Gaudé, Sartre, Camus, Borges, Pessoa, Beckett, Kafka, Charlie Parker, John Coltrane, Astor Piazzola, Dvorak, Mozart, Schubert, Bill Evans, Léo Ferré, Brassens, Montand, Aragon, Prévert, Trenet, Brel, Banville, Erasme, Hugo, Woody Allen, Blaise Pascal, Saint-Exupéry, Nelson Mandela, François Truffaut, Malraux, Bourdieu, Monet, Picasso, Reiner Zimnik, Orsenna, Dewey, Piaget, Césaire, De La Tour, Django Reinhardt, Gary, Glissant, Tony Gatlif, Alice Ferney, Alexandre Romanes, Wim Wenders, Georges Bataille, Jean Cloutier, Marshall Mac Luhan, Hobbes, Georges Orwell, Bachelard, Lamartine, Nougaro, Wilhelm Reich, Kant, Cicéron, La Garanderie...

- A notre Terre-mère qui continue de nous supporter envers et contre... ses colonisateurs aveugles
- Aux animateurs du cycle de formation personnelle « PRH » (*Personnalité et relations humaines*) à qui je dois une part de mon évolution (voir le schéma de la personnalité p 19) et au chercheur Antoine de la Garanderie qui m'a permis de rebondir dans mon métier d'enseignant / <https://www.prh-france.fr/canvas/PRHPage.aspx?ID=733>
- A vous lectrices / lecteurs qui m'honorez en me lisant
Courriel d'échanges : jmparent6@gmail.com



Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous

